

# Courrier familial de Jean Onimus

1923-1939

## Extraits

Jean-Pierre Onimus  
400 Chemin du Tameyé  
06560 Valbonne  
Tel. 0608906413

Site : <http://pagesperso-orange.fr/jponimus>  
Courriel : [jphonimus@orange.fr](mailto:jphonimus@orange.fr)

## Table

<b>INTRODUCTION</b> .....	7
<b>SAINT LOUIS DE GONZAGUE (ETUDES SECONDAIRES)</b> .....	9
<b>Scolarité St Louis de Gonzague. Defile du 11 novembre</b> .....	9
<b>Séjour en Angleterre accompagné par l'Abbé précepteur. 1923, il a 14 ans</b> .....	10
Lettres à ses parents .....	10
Lettre de son père.....	11
Lettre de sa mère .....	11
Lettre de l'abbé, précepteur .....	12
<b>Retraite à l'abbaye St Joseph du Lac, Douvaine, Hte Savoie, avant le baccalauréat</b> .....	12
De Jean à son père (sans doute à Bantz).....	12
De sa mère.....	13
<b>De Jean le 1<sup>er</sup> février 1925</b> .....	13
<b>Baccalauréat : les sujets</b> .....	14
<b>LOUIS LE GRAND ET SORBONNE (KHAGNE, LICENCE, CONCOURS ENS) : 1927-1930</b> ....	16
<b>De son père (sans doute en 1927, Jean est à Louis le Grand)</b> .....	16
<b>La khagne (1927)</b> .....	16
<b>Une journée typique de khagne (1929-30) à Louis le Grand</b> .....	17
<b>Une autre journée de khagne (1929) à Louis le Grand</b> .....	17
<b>Débat entre le Père de la Brière et Albert Bayet sur la liberté offerte par le catholicisme</b> .....	18
<b>Balade à Marnes la Coquette</b> .....	19
<b>La philologie</b> .....	20
<b>Décès du Père de la Chapelle (supérieur de Franklin)</b> .....	20
<b>Bientôt les vacances. Rêve de revoir le Cap</b> .....	20
<b>Divers rue Jean Bart inquiétude sur l'auto</b> .....	21
<b>Monet au Louvre et préparation retour Cap</b> .....	22
<b>Notre Dame : Conférence sur St Paul par P. de Laboulaye</b> .....	23
<b>Mauvaises notes. Inquiétude pour licence</b> .....	24
<b>Achat de la Renault. Inquiétude sur résultats de licence.</b> .....	24
<b>Quotidien à Jean Bart après le départ de ses parents. Rencontre avec l'Allemande un peu folle</b> .....	25
<b>Séjour à Villers sur mer (Calvados) avec sa mère, après le concours</b> .....	26
<b>Balades dans Paris, le Grand Albert, Benvenuto Cellini et le XVI siècle</b> .....	26
<b>VOYAGE EN GRECE (1929)</b> .....	28
<b>De ton père (2 décembre 1929)</b> .....	28
<b>De sa mère (6décembre)</b> .....	28
<b>LA SORBONNE : CONCOURS DE L'AGREGATION</b> .....	29
<b>Agrégation première année (1931-32, il a 21 ans) _ La belle aventure malgré tout_</b> .....	29
Lettres de sa mère.....	29
Lettres de son père .....	29

Lettres de Jean.....	30
Le voyage du Colombie (juillet 1932).....	34
<b>Agrégation deuxième année (1932-33, il a 22 ans) .....</b>	<b>35</b>
De son père 6 janvier 1933 .....	35
De son père le 9 juin 1933. ....	36
Lettres de Jean.....	36
<b>Agrégation troisième année (1933-34, il a 23 ans).....</b>	<b>37</b>
Lettres de Jean.....	37
Recommandations de sa mère.....	39
De son père .....	40
La suprême tentative.....	41
<b>ANNEE DE PHILOSOPHIE (1934-35) .....</b>	<b>42</b>
Déclaré inapte au service militaire (après la PMS pourtant).....	42
Premières rencontre avec la philo.....	42
Préparation Voyage Orient .....	43
Travail philo. Programme et livres. ....	43
Suite philo (Meyerson).....	44
Suite philo. Refus d'envisager une thèse .....	44
La philo perd son charme. Visite Lereboullet. Préparation voyage Orient.....	44
Abandon de la philo... ..	46
Retour aux Bruyères .....	48
<b>ANNEE EN TUNISIE (1935-36).....</b>	<b>49</b>
<b>ANNEE EN ROUMANIE (1936-37) .....</b>	<b>50</b>
De Mime, inquiète de l'absence de nouvelles .....	50
De son père .....	51
De Jean.....	53
A Bucarest.....	53
De retour à Paris, visite de l'Exposition Universelle de 1937 (Art et technique dans la vie) .....	53
<b>AVEC MARINETTE (1939).....</b>	<b>55</b>
A La Bauche.....	55
Lettre de Marinette à Mime (voyage en Tunisie, ils sont fiancés) .....	55
<b>LES RELATIONS DE JEAN AVEC LES FILLES .....</b>	<b>57</b>
Inquiétudes de sa mère.....	57
Visite à Lalubie à Lille .....	57
Visite de Jacqueline à Poitier.....	58
Rencontre avec l'Alsacienne suite à l'article sur les jeunes filles (Echo de Paris) .....	59
<b>LITTÉRATURE, POESIE, CONFERENCES .....</b>	<b>61</b>
Héraclite .....	61
Baudelaire et Gérard de Nerval .....	61
Idéal moral, idéal religieux. ....	61
Vendredi, janvier 1926 : la conférence.....	62

La papyrologie .....	63
Etudes diverses, fille de Jaïre, origine de l'homme .....	63
Rousseau, L'illusion Comique de Corneille, les cheveux des femmes, Victoire de Samothrace, peinture de maman.....	65
Charles Guignebert.....	66
Réflexions sur Alain, Vigny .....	68
Œdipe Roi à la Comédie Française .....	69
Peintures exposées dans sa chambre (origine ? peut-être sa maman ?) .....	70
Beethoven à l'Opéra (la symphonie Pastorale).....	70
Stravinsky.....	71
Maurras .....	71
<b>PHILOSOPHIE, MYSTICISME ET RELIGION .....</b>	<b>73</b>
Rêverie avec St Matthieu .....	74
Evolution de l'homme .....	74
Alfred Loisy.....	74
Croyances.....	75
Magnificat à la basilique St Denis .....	75
Magnificat à Notre Dame.....	76
Premier Magnificat à Chartres.....	77
Deuxième Magnificat à Chartres.....	81
Conte de Noël.....	81
Neige à Paris. Dégoût de la philo contemporaine .....	84
Visite du Louvre (XVII et XVIII), souvenir de Franklin, croisière sur la Seine.....	84
<b>REFLEXIONS POLITIQUES.....</b>	<b>87</b>
De Jean, le 8 mai 1927 (anniversaire Jeanne d'Arc) .....	87
De Jean : André Tardieu .....	87
De Mime : Daladier .....	88
De Jean : Hitler.....	88
De Mime : Hitler.....	88
<b>ESSAI D'ECRITURE (POEMES, TEXTES, ROMANS) .....</b>	<b>90</b>
Vers symboliques qui ne recouvrent aucun symbole (22 mars 1927) .....	90
Projet de roman : l'Idéal .....	90
Au sujet du manuscrit de « Glissements ».....	90
Poème sur Cap et rêve de retour au Cap .....	91
Envolée d'Enthousiasme (Extrait de lettre à ses parents (1930) .....	92
Rêverie en avion : « Les Hauts Lieux » .....	93
<b>VISITE D'ANDRE LEREBoullet AU CAP (1933).....</b>	<b>95</b>
Lettres de Jean à ses parents.....	95

<b>Lettres de Jean à Lereboullet au Cap.....</b>	<b>95</b>
<b>Lettres de Lereboullet à Jean.....</b>	<b>96</b>
<b>Lettre de remerciement du Professeur Lereboullet.....</b>	<b>96</b>
<b>Lettres de Mime.....</b>	<b>97</b>
<b>Lettre de Pit à Jean .....</b>	<b>99</b>
<b>Lettre d'André Lereboullet à Jean.....</b>	<b>99</b>
<b>DEBANE .....</b>	<b>101</b>
<b>LA DELICIEUSE RELATION DE MIME (ADELINE) AVEC SON FILS .....</b>	<b>102</b>
<b>Lettres de Jean .....</b>	<b>102</b>
1927, année de licence.....	102
La Vigne et la Maison (sans doute 1929-30 en Khâgne).....	102
Souvenirs avec sa maman.....	102
Sa présence si désirée à Paris .....	103
Les Bruyères (année 1931 du Master sur Plancus).....	103
Départ de Baptistine (la cuisinière).....	104
Sur l'écriture de Mime (19 janvier 1933).....	104
Le rossignol .....	104
Réponse à panne auto plus rêves de vacances.....	104
Monsieur l'Abbé Cocar de Rambervillers.....	105
De Jean à l'oncle Etienne .....	105
Séjour en Suisse avec Mime .....	105
<b>Lettres de sa mère.....</b>	<b>106</b>
En 1927, à Saint Louis de Gonzague .....	106
Jean, Lereboullet, Guerite .....	106
Lettre de Mime retour de Paris, Le Cap, 8 mai.....	107
Argent, Pit, Brigand et le rat, Pentecôte.....	107
Pentecôte, reliure de livres, visite de Fernande et de ses filles. ....	108
Le St Esprit. Lereboullet. Jean rêve d'écrire. . . ..	108
Le départ de Jean .....	109
Suite du départ de Jean .....	109
Voyage Orléans et divers sur les Bruyères (Mime remplace la bonne du curé).....	110
Le Cap, 21 mai Panne de l'auto.....	111
Vie quotidienne des Bruyères .....	112
Canonisation de Bernadette.....	114
Décès de Monsieur l'Abbé.....	114
Brigand .....	114
Voyage à Ravenne et Florence .....	114
Nostalgie .....	114
Mgr Lesage.....	115
Le Cap 7 mai 1934.....	115
Voyage en Suisse avec sa mère (lettre de Mime à Pit, le 26 juin 1936).....	116
<b>Lettres de son père.....</b>	<b>117</b>
2 mai 1927 (à Saint Louis de Gonzague) .....	117
Problème cuisinière. Critique du mysticisme de son fils 21 janvier 1929.....	117
11 janvier 1929 Divers sur les Bruyères.....	117
Sur Mime.....	118
<b>SUR JAMES ET SA FAMILLE .....</b>	<b>119</b>
Naissance de Mireille.....	119
Maladie de Nono (1929).....	119
De son père, 9 mars 1933.....	120
De son père, 6 janvier 1933 .....	120

De son Père, 13 mars 1933 .....	121
De Mime .....	121
<b>JOURNALISTE A L'ECHO DE PARIS (ANNEE 1933) .....</b>	<b>123</b>
<b>Enquête sur Mauriac .....</b>	<b>123</b>
Lettres de Jean.....	123
Lettres de Mime (7/1/1934).....	124
<b>Démission .....</b>	<b>125</b>
<b>Ma « désillusion » sur la jeune fille moderne (article à l'Echo de Paris).....</b>	<b>125</b>
Lettres de Jean.....	125
Réponse de son père avec avis de James (5/12/1933).....	126
<b>DIVERS .....</b>	<b>127</b>
<b>Lettre d'Etienne à Henri (Pit) et Adeline (Mime).....</b>	<b>127</b>

## INTRODUCTION

Source : le courrier échangé entre Jean, sa mère Adeline, surnommée Mime et son père Henri, surnommé Pit, pendant les absences de Jean entre 1923 et 1939.

Indication de l'auteur d'un extrait : Il y a autant de lettres écrites par Jean que par ses parents, principalement sa mère, mais aussi par son père souvent en doublon. Par défaut, tous les textes cités sont extraits de lettres écrites par Jean. Les lettres de sa mère ou de son père sont indiquées explicitement.

Description : C'est une masse de courrier phénoménale ! Quand sa mère ne recevait pas de lettre chaque jours, elle accusait le Corse, c'est à dire le facteur de Cap d'Ail, de tous les maux ! Et cela se terminait en général par un coup de téléphone. Mais le téléphone ne suffisait visiblement pas, il fallait des mots que l'on puisse lire et relire... Bien sûr il y a des périodes sans courrier lorsque Jean revient au Cap ou en sens inverse quand sa mère vient séjourner à Paris pour s'occuper de lui. Pendant la période où il est élève à Franklin (Saint Louis de Gonzague) pour passer le baccalauréat, je crois qu'elle est tout le temps restée à Paris. Ensuite elle est venue par période, elle séjournait alors à l'hôtel de la rue Jean Bart avec lui.

De tout ce courrier, il se dégage un relationnel, une symbiose presque, entre sa mère et lui, le petit Jean, Monsieur Jean comme disaient les domestiques. Je crois que ses parents ont mené une vie excessivement heureuse grâce à lui, on a l'impression en lisant leurs lettres que tout en lui les enchante, les inquiète aussi parfois. Voici comment il se décrit lui-même dans un roman de jeunesse que je transcrirai sans doute un jour :

*« George venait de débarquer dans la capitale, timide, ahuri, plein de rêves et de belles idées. Une petite âme vibrante, cultivée avec soin par la plus aimante des mamans, petite âme à peine éclosée, restée longtemps en fleur et encore toute parfumée de l'arôme des enfances heureuses. A 18 ans, c'était encore un petit enfant bien sage et bien pieux comme il l'avait toujours été. Une vie trop choyée dans la solitude, sous le ciel de Provence, avait fait de lui un timide et un sauvage, mais un enthousiaste aussi, sans cesse émerveillé, enchanté par la splendeur des choses : il ignorait les hommes, il aimait éperdument l'ombre des oliviers sur les terrasses et le soleil se levant sur la mer et surtout ces soirs d'Italie, ces belles nuits étoilées où l'on n'entend même pas le chuchotement des vagues. Toujours il avait vécu dans cette nature heureuse, il ne savait pas à quel point il l'aimait. Sur elle, sur le petit nid au pied de l'olivier, sur ses parents, il avait concentré toute sa puissance d'aimer, il ne concevait pas une autre existence. »*

Ce petit garçon trop choyé aurait pu devenir insupportable ! Il l'était d'ailleurs quand il imposait ses balades avec sa mère à travers la Suisse ou l'Italie au volant de la voiture, une Renault Prima, que ses parents lui avait offerte.

La plupart des lettres ne sont pas datées, d'autre part, étant quotidiennes, ces lettres se répètent souvent. Afin de rendre les extraits documentés ici plus représentatifs, il m'a semblé intéressant de les différencier dans deux classements :

- Le premier classement est chronologique et concerne les lettres à peu près datées. Cela commence à Saint Louis de Gonzague (pour le baccalauréat) et se termine à La Bauche (avec Marinette).
- Le deuxième classement s'effectue par thèmes, chaque thème pouvant se trouver repris dans plusieurs lettres. On trouve là différentes activités de Jean à Paris et aussi des éléments de la vie au Cap que relatent Mime (Adeline) et Pit (Henri).

- Relations de Jean avec les filles
- Littérature, poésie, conférences
- Philosophie, mysticisme et religion
- Réflexions politiques
- Essai d'écriture (poèmes, textes, romans)
- Visite d'Andrée Lereboullet au Cap (1933)
- Débané
- La délicieuse relation de Mime (Adeline) avec son fils
- Sur James et sa famille
- Journaliste à l'Echo de Paris (1933)
- Divers

## SAINT LOUIS DE GONZAGUE (ETUDES SECONDAIRES)

*Scolarité St Louis de Gonzague. Défilé du 11 novembre*

Mon cher papa. Paris, le 13 novembre.

Grâce au jour de congé de mardi, je n'ai presque rien à faire ce soir et je suis tout heureux de pouvoir enfin vous écrire. Vous savez combien on travaille à St Louis de Gonzague et qu'il est bien difficile de trouver un instant de loisir. Nous vous attendons avec impatience car il semble que vous nous avez quittés depuis bien longtemps. Tous les matins, maman attend des nouvelles du Cap et quand je reviens à midi, elle me fait la lecture. Nous évoquons le souvenir des Bruyères, du jardin, des canards, des poules, des chiens, de Barat qui ne se lève qu'après 7 heures.

Ici les jours se passent avec la même monotonie à travers le brouillard et la pluie. J'ai fait hier une composition de français (patriotisme d'Horace, de Curiace et du vieil Horace). J'en aurai le résultat samedi mais il me sera bien difficile de dépasser Beaucorps et Milon. Nous sommes maintenant plongés dans Pascal et Mr Prophétie en a parlé ce matin pendant deux heures. Il dicte des notes. Mercredi Mr Chauvin s'est mis dans une fureur terrible, il a traité des élèves de galopins, de voyous, d'idiots, de crétins, d'imbéciles, etc. Il a mis La Trémoille à la porte en lui tirant les oreilles et en le bourrant de coups de poings ainsi que Chevigné. Il a distribué des centaines de lignes et s'est mis à rouler des yeux furibonds. C'était sinistre. A la colle de lundi, j'ai passé avec un 13 en latin et un 11 en géographie. La prochaine colle, c'est l'allemand et l'anglais.

Mardi nous nous sommes bien amusés. Dès 9 heures et demi nous enfilions l'avenue Georges V remplie de canons, de caissons, de tanks. De superbes attelages tiraient de beaux canons tous neufs, astiqués et brillants. Au milieu du brouhaha qu'entraînait cette multitude d'hommes et de chevaux, nous avons atteint l'avenue des Champs-Élysées. Tout d'abord je n'ai vu qu'une foule énorme dont le courant continu montait vers l'Arc de l'Etoile qui dessinait son profil majestueux dans la brume. Mais j'apercevais bientôt de chaque côté du boulevard des uniformes brillants et je reconnaissais nos soldats. Il y avait là un grand nombre de Pypo, avec leur uniforme sévère noir et rouge. Puis c'était le bleu de St Cyr et les plumets aux trois couleurs. Le médecin était là sur un bon vieux cheval blanc. Il regardait mélancoliquement la foule de dessus ses lunettes. Puis suivait la Garde Républicaine. C'était un superbe mélange de casques étincelants, de crinières rouges, de manteaux noirs, qui rappelait les dragons de Napoléon. Une fanfare vibrante annonçait la cavalerie : que de chevaux ! Plusieurs étaient difficiles à maintenir et s'impatientaient. Enfin nous atteignons l'Etoile et avisons un banc situé à l'entrée de l'avenue d'Iéna où l'armée allait défilé. Il y avait sur ce banc une grosse dame au sourire épanoui, à la vieillesse extrême, qui nous causa avec bonhomie. Maman prit place dans la foule et je montais sur le banc. Tout à coup un coup de canon retentit au milieu du vacarme des autos, des soldats et de la foule. Tout s'arrête, tout se tait, tous les visages se tournent vers l'Arc de Triomphe, toutes les têtes se découvrent, un silence impressionnant pèse lourdement sur cette foule naguère si bruyante. Une minute, rien qu'une minute, mais elle a suffi pour montrer que les Français n'ont pas oublié ! Puis le défilé commence. En rangs serrés, Pypo ouvre la marche, St Cyr suit derrière. Puis vient le génie, l'aviation, les bicyclistes faisant rouler chacun son instrument à ses côtés. Puis les coloniaux en kaki, marchant fièrement au son du clairon. Puis la cavalerie traînant des caissons vides avec un bruit de ferraille. Des camions

blindés avec des projecteurs sur roues. Des autos mitrailleuses, etc. Foch assistait tranquillement au défilé comme un simple curieux.

*Séjour en Angleterre accompagné par l'Abbé précepteur. 1923, il a 14 ans*

### Lettres à ses parents

Oxburgh, Norfolk. Maman et papa. Monsieur l'abbé veut que je vous écrive en anglais mais cependant j'aime mieux le français. Il fait une intolérable chaleur et les bougies fondent dans les chandeliers. Je fréquente des barons et des lords et je vais aux vêpres dans la tribune réservée aux Bédingfeld ! Je goûte dans la nursery au château et je visite les chambres de la maison, ce qui est un grand honneur. Vendredi, accompagné de Sir Henry, j'ai visité et admiré cette antique forteresse. J'ai vu le salon aux tapisseries remarquables, la bibliothèque où des centaines de livres prennent place, j'ai vu les panneaux secrets et les portes masquées qui mènent à la chapelle, j'ai grimpé des escaliers tournants jusqu'au sommet du donjon, j'ai vu la fameuse chambre du roi dont les tapisseries ont été brodées par Marie Stuart. J'ai vu là une immense cheminée. A ce moment, Edmond ouvrit la porte mais Sir Henry la referma vivement. Ma curiosité étant excitée, je demandai la raison de ce petit manège à Father Drage. Il me dit que là se trouvait la chambre où deux fois de suite le baron avait vu un revenant ? Ceci étant un secret, il ne montre jamais la chambre à personne. J'ai parcouru les grands couloirs du château où pendent les portraits d'innombrables reines. C'est le plus beau château d'Angleterre.

Je joue avec Edmond quotidiennement et le voilà justement qui arrive. Hier j'ai été à Levorffham avec le bus. C'est une jolie petite ville toute proche. Là nous avons visité le curé, un grand artiste peintre puis un couvent de sœurs autrichiennes qui nous ont servi un excellent goûter. Father Drage était avec nous et nous conduisait partout.

Ce matin j'ai joué dans la nursery du château et Sir Bedingfeld m'a donné une dictée ! Quel honneur ! Cet après-midi j'ai goûté au château (ce qui m'a bien ennuyé) et j'ai assisté à la bénédiction dans la tribune réservée aux Bedingfelds entre Fanny et Edmond !!

Plan du jour :

Lever 8h

Messe 8h1/2

Déjeuner 9h1/2

Rien à faire de 9h1/2 à 1h1/2

Déjeuner 1h1/2

Jeu avec Edmont de 2h1/2 à 4h1/2

Goûter 4h1/2

Rien à faire de 5h à 8h

Diner 8h

Coucher 10h

L'anglais s'imprègne en moi. Je ne sais plus le français ! Je reçois votre lettre exquise dans laquelle vous me demandez si je dis mes prières. Bien sûr ! Je ne les oublie jamais. Comment allez-vous, comment va tout le Cap et le cuir sur les rames usées ? Au revoir maman, au revoir papa. Jean.

Papa et maman. Je reçois vos deux lettres exquises et mon âme se transporte en songe au bon vieux Cap et aux Bruyères. J'ai laissé father Drage fumer sa pipe et monsieur l'abbé discuter avec Miss Drage. Ici les jours s'écoulaient lentement et ne se ressemblent pas ! Hier soir

un orage terrible et dévastateur s'est déchaîné sur le Norfolk et exactement au-dessus d'Oxburgh. Un heure avant une lumière anormale inondait la campagne, les oiseaux se taisaient, pas une brise et au loin le château aux mille tourelles apparaissait comme un sombre fantôme parmi les arbres. (...)

Je passe mes journées avec Fanny, avec Edmond et je parle beaucoup, tellement que je rêve en anglais. Je ne serai plus timide quand je reviendrai car tous les jours il y a quelque chose qui me force à vaincre cette timidité. Par exemple hier j'ai été seul avec Edmond dans l'auto du château rencontrer à cinq milles d'Oxburgh l'oncle et la tante d'Edmond. Vous pouvez imaginer la crainte qui me rongait ! Au revoir maman, au revoir papa. Jean.

### Lettre de son père

Bantzenheim, le 26 juillet 1923 (Jean a donc 14 ans)

Mon cher Jean. Je suis de passage à Bantzenheim où j'ai trouvé tes oncles en bonne santé. Ils seraient heureux d'avoir de tes nouvelles. Je partirai d'ici dans quelques jours pour retourner auprès de Mime. A ton retour d'Angleterre, nous voudrions trouver une région intéressante des Vosges que tu ne connais pas encore. L'hôtel du Schimmel, dont parlait Etienne et qui est dans le voisinage du Kenisberg, avait été choisi mais il vient d'être transformé en sanatorium. Nous irons peut-être au Ballon de Guebwiller. Je pars demain avec Etienne pour explorer la région. Si cela ne convenait pas, nous pensons séjourner à Dabe ou aux Trois Epis. Dans ce dernier cas, il nous serait facile d'aller voir tes cousines Comerson à Lapoutroie.

Dans la lettre que tu m'écriras à Bantzenheim, dis-moi ce que tu fais, cela intéressera énormément tes oncles qui te considèrent déjà comme un phénomène depuis que tu explores l'Angleterre. Etienne me demande si tu continues tes observations astronomiques. En rigolant, il m'a dit que peut-être la lune doit te paraître plus belle, vue de Paington.

Il fait grand vent et il pleut à Bantzenheim. J'espère que tu es plus favorisé et qu'il t'est possible de te plonger dans les vagues du Channel. Présente mes bons souvenirs à Monsieur l'abbé et dis lui bien que je le remercie cordialement de toutes ses bontés pour toi. Je t'embrasse de tout cœur, mon cher Jean. Papa.

### Lettre de sa mère

Hier nous avons été à Douvaine<sup>1</sup> où j'ai fait comme toi, j'ai loué une bécane. Ce matin papa a passé tout son temps à l'installation d'aviculture du Père Lesage, installation datant de janvier dernier. Il envoie 14.000 œufs par semaine à Genève à 8c la douzaine (argent suisse). Papa est enchanté de l'abbaye, il regrette de n'y être pas venu avec toi l'année dernière pour y passer une quinzaine. Il y a deux bateaux à la disposition des hôtes, un à voile est superbe. On pêche ici avec succès ; je crois en effet que pêche-bécane-balade, tout cela réuni, t'aurait intéressé.

Mr l'abbé a-t-il des nouvelles de Toulouse ? Le Père de Genouillac nous disait hier que le Caousou<sup>2</sup> était racheté, croyait-il, mais chose qui m'intéresse plus, les Jésuites sont en pourparlers pour acheter le grand collège des Maristes de Toulon. Il faudra que je tâche de le joindre un de ces soirs (pas le collège mais le Père de Genouillac) et que je lui demande des explications.

---

<sup>1</sup> **Douvaine** est une [commune française](#) de la [Haute-Savoie](#), en région Rhône-Alpes, dans le [Chablais français](#).

<sup>2</sup> **Le Caousou** est un établissement d'enseignement privé [catholique](#) sous contrat d'association avec l'État, situé au 42 avenue Camille Pujol à [Toulouse](#). Il a été créé par les [Jésuites](#) en [1874](#).

Mon Jean, je dis toujours que je ne veux plus t'écrire si longuement et puis je m'oublie... Encore un mot : j'ai parlé à l'autre Jean et à son précepteur (ramassés dans notre auto en arrivant à la gare). Le gosse a juste ton âge, il vient de finir sa 3<sup>ème</sup> et va entrer en seconde chez les Jésuites de Mongré<sup>3</sup> ; il fait toute la Savoie avec son abbé... très digne.

Je te quitte, nous allons jusque Chens<sup>4</sup> mettre notre courrier à la poste, on passe par le port de Tongue, t'en souviens-tu ?

Mon petit Jean chéri, je t'embrasse avec tout mon cœur. Pas besoin de te dire que je pense à toi tout le temps et que je reprendrai avec un enthousiasme fou le train de Paris quand sera venu le jour de t'y retrouver. Respectueux sentiments à Mr l'abbé et surtout un bien affectueux merci pour toute sa bonté. Au revoir mon chou. Je t'embrasse bien fort. Ta maman qui t'aime.

#### Lettre de l'abbé, précepteur

Madame. Excusez ces quelques lignes. Jean me dit à l'instant qu'il vient de vous écrire et je veux profiter de l'occasion pour vous rassurer.

Il ne me semble pas être déprimé. Il a trouvé ici deux petites filles, l'une de 12 ans, l'autre de 9. L'aînée surtout sera une bonne compagne de jeu. Leur père va arriver d'un collège de Jésuites à la fin du mois en compagnie d'autres enfants. J'espère que Jean se mettra au jeu.

Sa santé est bonne. Il a eu en arrivant une crise de constipation que ni le sirop de glycérine ni l'Enoch's fruit salt n'ont réussi à réduire. Seul un lavement en a eu raison. Mr le Curé de Cap d'Ail étant trop loin, je n'ai pu emprunté le légendaire appareil et j'ai dû en acheter un très pratique d'ailleurs et très bon marché. J'ai prié Mme Baynes de lui donner beaucoup de fruits cuits et je veille avec soin à son alimentation.

Mr Baynes est un brave homme mais un peu « dull ». Sa femme est incapable de maintenir un sujet de conversation plus de 10 secondes. Hier elle avait l'air de vouloir gronder Jean qui, prétendait-elle, était trop « noisy ». Je lui ai dit (à part) que si Jean brisait le fauteuil, la réparation serait payée. L'on dirait qu'elle a pris tous les quartiers de noblesse des familles dans lesquelles elle a été gouvernante !

(...)

Excusez ces quelques mots. Jean me presse, je vous écrirai plus longuement dans quelques jours, c'est à dire quand les boys anglais seront arrivés. Tout naturellement je n'ai pas soufflé mot à Jean de votre inquiétude à son égard. Sentiments respectueux.

*Retraite à l'abbaye St Joseph du Lac, Douvaine, Hte Savoie, avant le baccalauréat*

#### De Jean à son père (sans doute à Bantz)

Papa. Me voici tout seul depuis 24 heures, loin de maman, en pleine campagne. J'ai déjà fait tant de choses que je n'ai pas trouvé le temps long, mais maintenant que je me retrouve dans ma petite cellule, je regrette bien Paris et surtout le Cap. Nous voici dispersés dans toute la France. Heureusement que bientôt nous serons ensemble à nouveau et je serai bachelier.

---

<sup>3</sup> Le **lycée Notre-Dame de Mongré**, couramment appelé **Mongré**, est un établissement [français](#) d'enseignement secondaire privé [catholique](#) situé à [Villefranche-sur-Saône](#), dans le [Rhône](#). Sa devise est « Christo in adolescentibus » (*Pour le Christ qui est dans les adolescents*)

<sup>4</sup> **Chens-sur-Léman** est un [village](#) français de 1 739 habitants. Elle est située sur la rive sud du [Lac Léman](#) à quelques kilomètres de la frontière [suisse](#).

J'ai quitté Paris hier soir à 6 heures. Maman m'avait acheté une jolie petite valise que j'ai bourrée d'habits et de livres. Après une heure de trajet en compagnie d'André Dubois j'ai débarqué à Nointel. C'est une simple halte en pleine campagne, là nous attendait une voiture où l'on a chargé les valises et nous avons gagné à pied la maison de retraite à 800m de là. Le P. Fessard et le P. Recteur étaient avec nous et riaient parce que j'avais emporté la [Monadologie de Leibnitz](#).

Je suis logé sous les toits au 7<sup>ème</sup> dans une mansarde mais j'aime les mansardes et puis ma fenêtre donne sur le midi en pleine campagne. Devant, le parc de la boîte, puis une immense étendue de champs verdoyants, plus loin encore un fort avec un château dont on aperçoit les tourelles. A droite la vallée de l'Ain avec une ville dont j'ignore le nom et qui paraît assez grande. Un air délicieux, un temps assez beau, la paix des champs, les hymnes des oiseaux, tels sont les charmes de Mours<sup>5</sup>.

Hier après notre installation, nous avons été dîner dans un joli petit réfectoire. Menu : soupe, bœuf en daube, purée de pommes de terre, fromage de Hollande, confiture. Ce matin : chocolat et tartines de beurre. Comme boisson, du cidre délicieux, du vin, de l'eau. Hier je me suis couché à 10h et j'ai assez bien dormi dans un petit lit de fer un peu dur. A l'aurore un son de cloche retentissant m'a fait sursauter. Levé en hâte, je cours à la chapelle, assez jolie. Messe puis déjeuner, course dans le parc, nouvelle instruction par le Père Bitch et me voilà : il est 11h.

Vers 9h j'ai été voir le Père Recteur qui a été très gentil. Il m'a demandé ce que j'allais faire l'an prochain, s'est inquiété de votre sort loin de nous et m'a recommandé de faire une bonne retraite. Je lui parlé de l'Apostolat de la Prière que j'ai installé en 1<sup>ère</sup> Division et il s'est vivement intéressé à l'œuvre.

L'heure du diner va sonner, je suis bien content de vous avoir écrit. Venez vite à Paris, lundi je serai de retour ! Enfin ! Au revoir papa, je vous embrasse bien fort. Votre Poup. Jean.

### De sa mère

Mon Poupon, ta photo qui ne me quitte pas est là sur ma table et reçoit en ce moment en plein les rayons du soleil du soir qui illuminent ta bonne frimousse ; il me semble que tu vas parler, accident qui ne t'arrive pas trop souvent en temps habituel, même avec ta maman.

Papa va sans doute attendre le retour du Père Lesage avant de traverser le lac et par Lausanne et Bâle gagner Bantz où il est un peu pressé d'arriver car les oncles s'obstinent dans leur silence d'alsaciens qui boudent.

### *De Jean le 1<sup>er</sup> février 1925*

Papa (sa mère est avec lui à Paris). Vous savez combien mes soirées de jeudi et de dimanche sont occupées, aussi n'ai-je pas pu vous écrire plus tôt. Les colles ont encore ajouté un surcroît de labeur mais grâce, à l'aide de maman, j'ai pu revoir toute ma géographie et attraper un 16 et surtout un 16 venant de Landru ! Landru est un gros homme trapu à l'air sinistre, le crâne chauve, une grande barbe soyeuse et sombre, une bouche narquoise et dont les deux bouts se replient en un demi cercle ironique et railleur quand il voit devant lui une malheureuse victime

---

<sup>5</sup> A Mours (Val d'Oise) Maison Saint-Denis, rue du Moulin : Grâce à une fondation de la veuve Leemans dédiée au souvenir de son mari, ce grand complexe entouré d'un parc de 8 ha est bâti en 1882 pour abriter un orphelinat de jeunes filles. Il est initialement dédié à saint Roch et géré par les religieuses de la Sainte Famille de Bordeaux. Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, l'orphelinat est fermé et la maison vendue aux Pères blancs ou Missionnaires d'Afrique, qui la transforment en maison de repos pour les religieux âgés et centre de formation professionnelle pour les futurs missionnaires. L'établissement prend alors le nom de villa Saint Régis au début du siècle dernier. Il comporte une chapelle devant la façade nord<sup>7</sup>.

qui le front bas, l'air contrit, cherche à soulever la pitié devant une question qui le fait sécher. C'est en somme un colleur terrible qui inspire à tous la crainte et la terreur. Aussi puis-je me juger heureux d'être sorti sain et sauf de ses griffes. Par contre j'ai complètement raté ma compote de math. J'ai eu 3/20 comme note et suis 15/29. Je m'y attendais mais c'est ennuyeux, surtout que la classe est un ramassis de nullités.

Le grand succès du jour, c'est mon ruban vert et blanc. Car ce matin il y a eu distribution des témoignages et, en plus du 1<sup>er</sup> témoignage, je suis second en diligence et excellence du mois, juste après Beaucorps. C'est vraiment inespéré !

Cette vie régulière et monotone fait que les jours passent vite et sans qu'on s'en rende compte. Aussi les jeudis et les dimanches viennent vite et alors tantôt ce sont des visites de musées, tantôt des promenades dans la campagne. Ce soir nous avons été au Bois. J'avais préparé un tour assez intéressant qui devait nous faire traverser une étendue assez grande de la forêt. Bientôt nous atteignîmes un endroit délicieux, loin des autres et du bruit. Le sol était couvert de broussailles et le soleil qui brillait d'une lueur pâle à travers les branches dénudées des arbres remplissait tout le sous-bois d'une pénombre blafarde, triste et mélancolique. Nos pas s'entendaient à peine sur l'herbe humide encore parsemée de feuilles mortes, tous les alentours étaient silencieux : on se serait dit bien loin de Paris ! Plus loin nous marchions sur le bord d'un ruisseau dont les méandres artificiels mais gracieux nous conduisirent vers le bord du lac où, malgré le froid, de nombreuses nacelles sillonnaient les eaux. Après nous avons été goûter d'une manière exquise chez Prévost et nous voici de retour

### *Baccalauréat : les sujets*

Papa. Je suis rentré enfin à la maison l'âme pleine de douleur car je ne suis pas du tout sûr d'être admissible. Partir ce matin à 6 heures, j'arrivais à la Faculté juste à temps pour m'engouffrer dans un bel amphithéâtre gardé par des gardes républicains ! J'avais une petite table avec un banc muni d'un dossier. Devant moi, un idiot quelconque et à côté Mlle Panthier avec qui j'ai déjà passé l'écrit et l'oral l'an dernier, vous souvenez-vous ?

Après tout nous avons eu de la psychologie ! Qui l'aurait cru : nous étions tous persuadés que ce serait de la logique. Voici les sujets :

- 1) Dans quelle mesure est-il vrai de dire que percevoir, c'est se souvenir.
- 2) Du rôle de l'habitude et de l'effort dans la formation de la personnalité.
- 3) Quel est le rôle dans la création artistique de l'inspiration et de la réflexion.

En somme, il n'y avait que le dernier sujet de vraiment intéressant et avec ma réputation de lyrique, tous les types que je rencontrais me demandaient si je ne l'avais pas choisi ! Mais ce n'était pas un sujet de cours et l'expérience du concours de Noël m'a suffi.

Les autres sujets étaient banals. Entre les deux, je savais mieux le premier dont l'énoncé est plus net et le plan plus facile à faire. J'ai commencé par la perception intime, puis la perception extérieure, puis une critique et une conclusion. Seulement je viens de découvrir une grosse faute d'orthographe et j'ai confondu Ribot avec Taine, Robin avec Ravaisson. C'est là la gaffe. Toutefois j'espère avoir la moyenne. Mercredi je verrai Vénard et je lui demanderai son avis.

A 11 heures, je sors et trouve Veyrac qui m'attendait. Là se trouvaient aussi Micolay, Petel, Féligarde, Montesquion. Vers midi, voici maman. On court à la poste pour votre dépêche et à toutes jambes nous gagnons un restaurant bondé ! Veyrac était avec nous. Après déjeuner, une promenade au Luxembourg comme jadis et vers 2 heures nous rentrons.

Mon âme était étreinte d'angoisse ! Pourvu qu'il n'y ait pas de chimie !

Et de fait il n'y en avait pas :

- 1) Pression atmosphérique. Baromètre. Variations avec l'altitude.
- 2) Principe d'Archimède, corps flottants.
- 3) Principe des pompes.

Comme vous voyez 3 sujets épatants, trop faciles même et comme toujours j'ai raté. J'ai pris le premier et j'ai parlé du Tonneau de Pascal !! J'ai oublié plusieurs expériences, enfin je ne suis pas content du tout. A 3 heures et demi j'étais tellement malheureux que j'ai bien cru tout raté. Mais après tout j'ai bien décrit tous les baromètres possibles et imaginables, je n'aurai pas zéro.

Mais alors est venue l'histoire naturelle : j'ai concentré tout mon génie et j'ai à peu près tout dit :

1) Expliquer la digestion d'une bouchée de pain et le rôle joué dans l'organisme par les éléments utiles qu'elle contient.

2) Le foie. Anatomie et principales fonctions.

3) Les globules du sang.

Le premier devoir était très chic et très intéressant mais j'ai craint de ne pas assez bien savoir ce que contenait le pain. Le dernier était une pure merveille, tout le monde l'a pris, mais j'ai craint qu'il ne soit regardé comme trop facile. Que pensez-vous du deuxième ? N'est-il pas délicieux ? Sur l'origine de l'urée j'ai émis deux théories qui feront très bien. J'ai bien décrit toutes les fonctions. Enfin ce devoir me met en joie !

En fin de compte, « alea jacta est » C'est un fait passé. Inutile de se lamenter.

Pronostics :

Dissertation : 23

Physique : 1

Histoire naturelle : 7

Donc admissible. Je me rattraperai à l'oral.

Encore 8 jours et vous serez avec nous, encore 15 jours et nous serons en vacances !

En attendant à l'ouvrage...

Au revoir papa, je vous embrasse bien fort.

A bientôt. Votre Poup. Jean

*De son père (sans doute en 1927, Jean est à Louis le Grand)*

1<sup>er</sup> avril. Mon cher Jean. Je ne dis pas que tes lettres sont mal faites. Bien au contraire, je les trouve gaies, très intéressantes, écrites avec humour. Ce que je trouve excessif à cause de Mime, c'est l'abondance du gréco-latin que tu y sèmes. Cela m'amuse et me rappelle mes humanités, mais Mime fronce les sourcils. Quant à tes lectures, c'est très gentil de nous tenir au courant de ce que tu découvres à la bibliothèque Ste Geneviève. Nous rions seulement de tes découvertes quand par hasard tu tombes sur des auteurs que tu injuries. Nous savons bien que tu travailles et nous sommes fiers d'avoir un fils tel que toi, studieux, intelligent et plein d'initiatives. Nous ne craignons pour toi que la fatigue de lectures indigestes et si je te dis de te contenter parfois d'analyses faites par des critiques externes, c'est que je redoute pour toi le surmenage que tu t'imposes. C'est ce surmenage qui te fait ensuite commettre malgré toi des étourderies dans tes compositions.

J'ai bien ri de ton panthéisme et Mime s'est demandé si tu déraillais. C'est que tes professeurs sont si drôles. Ces Berbès, Loubière et surtout l'affreux Bayet, le paradoxe chronique qui doit contribuer à t'éberluer.

*La khagne (1927)*

Papa, maman. Dans 8 jours ! Dans 8 jours vous êtes là ! Je suppose que vous ne venez pas mardi. D'ailleurs je crois bien qu'il y aura ce jour là compote de philo. La chambre 10 est vide et j'ai été ce matin y faire un tour. Tout est en ordre et vous attend.

Je ne suis pas allé en classe cette après-midi. J'ai actuellement trop de choses à faire pour aller perdre 2 heures à écouter des imbéciles expliquer Mme de Sévigné et Horace. Je copierai les discours qu'a pu faire Canut et c'est comme si j'avais assisté à la classe.

Par contre j'ai fait de l'histoire de 1h à 3h1/2. Histoire de l'Angleterre. Ensuite je m'en fus à la bibliothèque prendre 2 volumes de Brunetière sur Pascal et jusqu'à 4h Pascal m'a occupé. J'en ai pour une semaine avant d'avoir fini avec lui. J'étudie en même temps Voltaire et en philo Platon et Bergson. Harmonieux mélange malgré les apparences. Quand je ne vais pas en classe, j'ai l'impression que l'équilibre de la journée est rompu : telle est la force de l'habitude ! Mais c'est nécessaire pendant quelque temps pour me remettre à flot.

(...)

Aymard est venu ce matin me voir avec Joutard. Ils ne sont pas restés longtemps. Aymard est délicieux et avec cela très intelligent, terriblement travailleur, mais terne en conversation (comme moi). IL est difficile de le faire parler. Mais comme il est sympathique ! Il a vraiment « tout pour lui ». Demont me racontait que depuis qu'il était à Paris, jamais il n'était sorti le soir et jamais il n'avait franchi la barrière. Et il y a 3 ans qu'il est ici ! Il passe les jeudis et dimanches à travailler et manque très souvent la classe pour travailler chez lui. Il sûr d'ailleurs d'être reçu et le mérite bien. J'avoue que je n'ai pas ce feu sacré. La khagne devient alors un four chaud. Je préfère jouir de sa tiédeur caressante et non me faire brûler par elle, car travailler ainsi c'est brûler sa vie et cela aboutit au dégoût. Je vous embrasse de tout mon cœur.

### *Une journée typique de khagne (1929-30) à Louis le Grand*

Je ne sais comment je vais réussir à dilater suffisamment le peu de matière qui s'offre à moi pour parvenir à remplir cette lettre.<sup>6</sup> Mais le comble du génie selon Racine est de faire quelque chose de rien. Je commence donc par un réveil tardif à 7h1/4. Une course folle me conduit à la basilique où la messe est en retard (rien de sert de courir...)<sup>7</sup>. Le marguillier me propose de servir une messe. Je refuse avec indignation, tout en m'irritant contre moi-même et contre ce dégoût devant tout effort. Je n'en reviens pas moins guilleret et me mets à recomier le devoir de français de demain. Il est farci de paradoxes et je m'amuse follement à l'idée de la stupéfaction et de l'horreur du classique et dogmatique Canat.

Vers 11 heures, je commence une version grecque pour mardi, fort difficile. Puis le soleil parvient au zenith, la pluie cesse et le temps se rassère. Néanmoins je ne sors pas et me plonge avec rage dans l'histoire de l'Algérie, Tunisie, Maroc, Algésiras, Berbères, etc. A 2h30 je m'enfuis en prenant soin d'emporter Epictète. Car c'est actuellement mon livre de chevet. Musset, Vigny, Mme de Lafayette, Epictète (c'est à dire *le bonheur de vivre*!), voilà la série, ce trimestre, des livres consacrés aux moments perdus. J'aime dans les autobus avoir ces belles pages à lire. Cela m'écarte des pensées frivoles qui jonglent sans cesse dans les cerveaux inoccupés et conduisent à un état de néant mental proche de l'animalité.

J'attends un temps infini le BC et par des rues inconnues du grand Paris j'arrive place du Grand Victor. Je fais par l'avenue et sonne chez Varin. On m'introduit dans sa chambre et je le trouve en conférence avec Dubois. Cela me charma et m'agaça ! Mais ayant pris la ferme résolution de ne pas me laisser émouvoir par les choses qui ne dépendent pas de moi, je m'assis et parlai d'Azotates, de Nitrates, de Sulfates et d'ote et d'ite et d'ique ! C'était une débauche de chimie ! La conversation prit enfin un tour plus relevé : on parla d'histoire, de Normale, des Kymris<sup>8</sup>, du Péril Jaune, des Assyriens, de l'internat de médecine, de la chirurgie et de la médecine générale comparées (et j'ai défendu la chirurgie malgré mon peu d'enthousiasme). On apporta le thé et des toasts. Varin exhiba des amibes et des infusoires (peintures et dessins).

Je revins avec Dubois et en attendant l'autobus, nous chantâmes en chœur la gloire de l'hellénisme et, à mon grand étonnement, je me mis à railler Ibsen, ce génie que j'aime tant !

Le BC m'emporta tandis que je criais encore : « C'est la culture grecque qui seule peut nous sauver. »

Les deux amis m'ont promis de venir me voir. Je serai ravi de leur faire les honneurs de Jean Bart. Varin est délicieux et Dubois horriblement sympathique. Ils étaient dignes d'être khagneux !

### *Une autre journée de khagne (1929) à Louis le Grand*

Maman,

Papa m'a fait une si jolie peinture de votre vie aux Bruyères, de vos soirées tranquilles sur le sofa du bureau avec Brigand sur vos genoux que je considérerais criminel de vous arracher de ces lieux de délices. C'est un position gênante pour moi de vous s'ire de ne pas venir mais vous me connaissez assez pour savoir tout le bonheur que me causerait votre retour. Aussi je vous

---

<sup>6</sup> Rappelons la règle : une lettre par jour !

<sup>7</sup> A cette époque (au lycée Louis le Grand) il allait à la messe tous les matins, généralement à Notre Dame.

<sup>8</sup> Les Cimbres, peuple germanique qui a menacé Rome à la fin du deuxième siècle av. J.-C.

dis franchement ma pensée. J'ai décidé de vous écrire cela ce matin : le froid est glacial et comme Lequesne ne nous chauffe pas, c'est intenable. Pour moi je vais au lycée et me réchauffe en route. Vous seriez obligée de rester dans cette glace à vous morfondre toute la matinée. Et puis ma compagnie n'est pas vraiment réjouissante, je m'en rends bien compte. Je vous expose donc tous les ennuis de Paris et vous laisse décider.

Levé à 7h1/4, j'étais à 7h30 dans la basilique. Puis de retour dans l'asile, je me suis adonné au devoir de français. Il s'agissait d'une pensée de Diderot sur la *sensibilité*. Je m'en suis donné à cœur joie, faisant le procès de la Raison et montrant que, dans le domaine de l'art, elle est non seulement inutile mais dangereuse car elle se trompe. La sensibilité a son intelligence à elle, le tact, le bon goût que l'on appelle faussement le bon sens et qui n'est que la droiture du cœur.

Ensuite midi est venu. L'après-midi j'ai lu l'histoire de Mme de Clèves tandis que la grêle battait les vitres. C'est un fort beau livre qui fait honneur à son siècle. Il a toutes les qualités d'une tragédie de Racine et il en a tous les défauts. Je veux parler que présente cette peinture d'une passion invincible et fatale comme celles de Phèdre, de Néron, d'Hermione. Et j'ai réagi vigoureusement contre ce sentiment : je me figure qu'une âme bien née est capable de lutter et d'écraser toutes ses passions si elle le veut. Et je suis furieux qu'une âme aussi sympathique, aussi belle en somme que celle de la Princesse finisse aussi douloureusement. Mais c'est un livre puissant, d'une psychologie horriblement puissante et qui ne s'étale pas : cette discrétion même de l'auteur ne cherchant pas à faire valoir les finesses psychologiques qu'elle note est délicieuse.

#### *Débat entre le Père de la Brière et Albert Bayet sur la liberté offerte par le catholicisme*

Papa, maman. Ah ! Voici longtemps que je ne vous ai plus parlé ! C'est que hier je suis rentré à minuit et ma foi j'ai couru au berceau.

Je suis très heureux d'être aller écouter cette dispute entre le Père de la Brière et Albert Bayet. J'y suis allé avec l'hypokhâgneux. La salle était en grande majorité formée de gens à apparence catholique, beaucoup de prêtres, beaucoup de dames. Seuls des étudiants socialistes et des étudiants d'AF aux deux bouts de la salle. Le Père a commencé par un exposé très clair quoique long de la situation. Péroration fougueuse, emportée. Acclamations prolongées.

Albert Bayet a l'air enfoncé. Il se lève. Un sourire, une pirouette de l'esprit : on rit. Il est habile comme un singe, merveilleux de piquant, d'esprit, d'ironie, de sarcasme. On sent une haine profonde mais qui se cache sous une indifférence de sceptique enjoué. L'article 0 ? Pouh, je vous le laisse. Qu'est-ce que cela me fait ? L'article 1 ? Ah celui-là non pour les raisons suivantes :

1) Chez les peuples non chrétiens, les congrégations font du prosélytisme avant de faire aimer la Patrie. Elles font au contraire haïr la Patrie dite laïque et ce n'est pas à nous de payer le zèle de ces gens là ! –Avec textes à l'appui : textes étonnants qui ont impressionné.

2) On a raison de maintenir l'interdit des congrégations parce que les congréganistes ne sont pas des citoyens libres. Les catholiques en ont bien donné la preuve en se soumettant au Pape (suprême habileté ! Tous les étudiants d'AF ont chahuté...). La liberté c'est moi, Albert Bayet qui la respecte. Un catholique qui a la foi ne peut pas respecter la liberté de conscience (ici, textes de Grégoire XVI). Les jésuites risqueraient de rentrer, alors tirade contre les jésuites hypocrites. Le Père de la Brière en était bleu de rage.

Le tout d'un ton détaché avec de l'esprit étincelant de toute part, en sorte que le public se perdait dans ses subtilités, applaudissait et huait à tort et à travers, s'enfermait... et maître Bayet menait son auditoire merveilleusement. J'étais presque saisi d'admiration : les gens fondaient

sans voir ses sophismes ridicules. Le Père de la Brière se leva enfin et jeta une réplique véhémement. Mais son énergie contrastait trop avec le sourire de Bayet.

On s'est séparé, chacun restant sur ses positions. Mais j'ai acquis la certitude le point suivant constitue un infranchissable abîme : *les catholiques peuvent-ils oui ou non se réclamer de la liberté ?* Car s'ils avaient le pouvoir de la liberté, le dogme leur interdit de la respecter (dogme sur hérétiques et athées). Il faut opter : être soi ou le Pape.

Le Père de la Brière n'a pas su répondre. Il est inadmissible, a-t-il dit, qu'on puisse dire et faire ce qu'on veut. Bayet a prestement relevé cela : la tyrannie !

J'ai gardé de cette soirée comme le souvenir d'un mauvais rêve. Bayet symbolisait le serpent fin, matois, méchant, hypocrite et le Père de la Brière la foi vibrante, aveugle peut-être mais transportée d'enthousiasme. L'un miaulait pour griffer profondément, l'autre fonçait puissant et terrible. De l'auditoire une dame radicale hurlait des injures aux étudiants de l'AF. Un individu se proclama athée et déclara qu'il fallait rallumer les luttes religieuses pour écraser le monstre, etc. Un déchaînement de passion tel que je n'en avais jamais vu. Des femmes de complexion frêle hurlaient des injures à Bayet. C'était fou. Un cauchemar je vous dis qui prenait une ampleur angoissante, drame tragique et sacré entre l'homme sceptique, hostile à toute contrainte et l'homme qui, ayant foi, se soumet aux exigences d'une vérité qu'il connaît. L'un défendant une liberté qui est le fantôme de la liberté, liberté dont Dieu aurait honte, et l'autre proclamant la liberté supérieure de celui qui adhère à une vérité absolue et qui la sachant telle n'admet pas, ne peut admettre que l'on puisse croire à d'autres Dieux. C'était en un mot terriblement émouvant.

### *Balade à Marnes la Coquette*

Il faisait beau et froid. A peine le repas fini, j'ai bondi dans le 25 et j'étais à St Cloud à 1h14. Au pas de chasseur j'ai gagné Marnes la Coquette. Il faudrait pour décrire cette forêt une plume d'archange ou de démon. Les feuilles dorées par l'automne resplendissaient comme des vitraux, les dégradations infinies des teintes me ravissaient. On plongeait de l'or vif des cimes jusqu'aux profondeurs violettes du sous-bois. Une extase de l'âme dans la splendeur des teintes d'automne que ne troublait aucun son discordant, aucun éclat criard : une symphonie en vieil or ! Car véritablement cette forêt était une harmonie, une musique s'exhalait du balancement des branches.

Connaissez-vous Marnes la Jolie ? Oh non, sûrement pas. Eh bien Marnes est le plus gentil coin que je connaisse autour de Paris. On arrive à Marnes au sortir d'un bois touffu, sombre, silencieux. A la lisière, un mur, une porte cochère : on entre à Marnes. Un bijou d'église, une jolie mairie, quelques villas, un par cet l'on rentre en forêt avec l'idée qu'on sort d'un rêve.

De là une route admirable s'élançait vers Glatigny. Je la suivais de loin par un sentier capricieux bordé de fougères et... de Bruyères (!). Le vrombissement des moteurs lancés à toute allure troublait seul le calme des grands bois. Après mille détours le parvins à un grand carrefour : 8 routes convergeaient vers un grand chêne isolé. Par le route de l'impératrice, je gagnai Versailles. J'y suis arrivé par Clagny : une suite de villas et de parcs somptueux. A Versailles je tombe sur la foire d'où je m'extrais et attrape le train 1. A 5h j'étais à Jean Bart, un bouquet de bruyères à la main, délicieusement fatigué et plein de joie.

## *La philologie*

Hier j'ai eu une journée débordante. Avec Lereboullet visite d'une exposition d'art religieux sans grand intérêt dont je vous reparlerais peut-être. L'après midi, queue à la Sorbonne et queue rue Le Cœur : enfin je suis inscrit mais quel trou à ma fortune (100frs), ajouté à cela 115frs pour mon abonnement à la bibliothèque des Familles. Il ne me reste à peu près rien de mon viatique et c'est avec effarement que je l'ai constaté hier. Cela ne m'a pas empêché d'acheter chez Budé les Pensées de Marc Aurèle, livre splendide que j'apprendrai par cœur.

En ce moment je n'ai pas encore repris mes livres de philologie. J'en suis comme saturé. Lereboullet est venu ce matin : nous avons surtout conversé et décidé la rédaction d'une comédie pour ridiculiser la philologie et ses pontifes. Les ressources ne manquent pas !

Après dîner, je suis allé à Ste Geneviève. Je voulais lire la République (texte grec) mais j'ai dormi dessus. En ce moment je « m'éclaire » sur quelques questions byzantines que je soumettrai à Constant pour mon diplôme. Je lui ai écrit pour avoir un rendez-vous. J'espère que ma lettre est dans les formes car de ce point de vue je m'avoue très rustique.

## *Décès du Père de la Chapelle (supérieur de Franklin)*

J'apprends incidemment par la vieille dame qui dîne devant moi le décès du Père de la Chapelle, supérieur de Franklin. J'en suis resté anéanti. Il me souvient de l'avoir vu encore tout florissant en décembre dernier. J'irai aux nouvelles si j'en trouve le temps. Cette nouvelle m'a profondément ému, déjà le vieux Franklin n'est plus le même. Ce doit être un bouleversement dans le monde jésuite ! Et quel énervement au collège !

## *Bientôt les vacances. Rêve de revoir le Cap*

Papa, maman. Voici que tout est enfin terminé : plus de composition, plus de colles (sauf celle de grec). Je me sens délicieusement débarrassé, l'horizon est tout rose. J'ai constitué un programme formidable de philo et de littérature que je vais mener à bonne fin pour le 19.

Je suis si heureux que j'oublie de vous parler de ma colle. Sujet : la nature de l'Induction. Je ne savais pas grand chose mais je me suis ingénié à être original et cela m'a servi. J'ai voulu ramener la déduction à une inférence essentiellement inductive, intuition de même nature que celle de Saunet qui devant un fait appréhende une loi. Dans les deux cas, l'union de la conséquence particulière à la proposition générale est une intuition et donc il n'y a aucune raison de distinguer intuition et déduction.

Ce tour de passe a plu à Berulavon avec qui j'ai pu discuter pendant 20 minutes. Il m'a donné 12 et je crois qu'il va me demander de faire un discours en classe. Mais je saurai me dérober.

Chose moins brillante, je suis 34<sup>ème</sup> en histoire. Je m'y attendais et croyais être encore bien plus mal placé. Le sujet était glissant et je sentais déjà en le traitant que je divaguais. Aussi ai-je voulu, pour ne pas dire des choses inutiles, rester dans le vague et je n'ai pas pu ainsi étaler mes connaissances. Les premiers sont tous des K<sup>2</sup>.

Mais tout cela n'est rien pour moi car une seule idée exclusive et jalouse règne dans ma conscience passionnée : au Cap, au Cap, au Cap ! Oh ce quai de Nice éclatant de soleil, le mouchoir par la portière. Oh cet azur, ce soleil, ces Bruyères, tout ce que j'aime et aimerai toujours ! L'espérance est la plus douce des émotions et c'en est la plus déchirante. Les minutes accrochent sans cesse dans leur engrenage cruel l'élan passionné qui m'emporte vers vous, je m'endors en songeant à vous et je me réveille en rêvant de vous et à chaque heure du jour

quand je jette un coup d'œil en moi-même, c'est vous, toujours vous que je retrouve. Vous êtes maintenant mon but unique, toute ma vie pendant ces 15 jours est suspendue à ce retour, je ne vois rien au-delà de ce suprême bonheur, je suis ivre d'espérance !

Et pendant que je rêve ainsi, Paris ronfle et gronde autour de moi, mais je suis bien loin de cette cours infâme ! Jamais je ne m'accoutumerai. Il est impossible de vivre dans ce cirque où un peuple effréné lutte pour la vie. Trop de fièvre, de bruit, de tumulte ou de monotonie. On se consume sans y prendre garde. Je veux me retirer dans une montagne solitaire et restreignant mes besoins avec mes ressources, mener, primitif patriarche de la nature, la vraie vie, la seule vie, celle qu'enseigne la pure nature et qui s'écoule paisible et féconde au milieu des champs. Alors relevant avec mépris ma vénérable tête, je m'écrirai : Vois les cités serviles comme les roues fatales de l'esclavage humain. Les grands bois et les champs sont de vertes asiles. Libre comme la mer autour de nombreuses îles, marche à travers les champs une fleur à la main !

Oh pendant ces vacances, si le ciel clément m'accorde un sourire, non je ne passerai pas mon temps à manier bêtement les leviers d'une auto ! Je veux dès que l'aurore enchantera la nature bénie des Alpes de la Mer, fuir vers les cimes en quête de larges horizons où mon œil embrassera l'ivresse de l'espace infini, où je respirerai un air pur et sauvage, où j'écouterai, muet, l'hymne mystique de la nature.

Oh Paris ! Ecrasement vil de tous les élans, horizons bornés, air méphitique, ciel lourd et lugubre. Un lourd marteau de plomb vous brise les ailes. Oh lamentables parisiens dont le rire forcé et stupide résonne lugubrement dans cet enfer ! Pays sombre que le génie de l'homme a rendu sinistre, métros livides, larves puantes qui fouillent le sol, autobus lourds mastodontes au tonnerre assourdissant, rues horribles et tristes, rues qui fuient en tous sens et découpent le ciel de longs filets pâles que reflète le trottoir humide. Paris royaume de la force, forge monstrueuse où le marteau de la société avide broie l'individu ivre de son esclavage, où le plaisir est une fièvre et la vie une course précipitée...

Je n'ai aucune raison de finir ces litanies sinon que l'heure sonne. Je vous embrasse de tout cœur.

### *Divers rue Jean Bart inquiétude sur l'auto*

Lundi de Pâques.

Papa, maman. Je viens de remplir ma plume pour vous écrire longuement. Mais après tout que vais-je dire ? Longue journée, chaude et harassante. Nous voici subitement en été et cet été ne me sourit point du tout : l'air est accablant, le ciel de plomb cuivré, tout est lourd, languissant et morne. Ce matin je travaillais lorsqu'en coup de vent Aymard est arrivé. Il craignait de me trouver au lit je crois mais depuis deux heures je labourais dans ce monstrueux système de Metternich. Aussi l'ai-je chaleureusement remercié de sa visite. Il me rapportait le livre demandé. Puis je l'ai accompagné jusqu'au Boulmich (chez Gilbert) et retour. Il est terriblement taciturne, moi aussi : alors c'est comique au plus haut point.

Après déjeuner, j'ai poursuivi jusqu'en 1840. Puis je m'en fus au Luxembourg, encombré comme vous pensez. J'avais le livre de Melchior grâce à qui j'ai découvert Dostoïevski. C'est fort intéressant, l'analyse qu'il donne de Crime et Châtiment m'a paru formidable. De pareils livres ont dû avoir une profonde influence en France jadis. Mais en fin ce sont des livres malfaisants, ce nihilisme bouddhique, cette analyse pénétrante peut-être, mais désolante et dangereuse des vices et de la tentation, toute cette poésie morbide, cette inspiration sois disant évangélique, cela ne peut que fausser le bon goût français. Il doit être très curieux d'étudier l'influence des romans russes.

Il était délicieux au sortir de cette lecture troublante de reposer les yeux sur la nappe de verdure immaculée où se jouait un spirituel jet d'eau. Pureté des lignes, harmonie et légèreté des teintes, grâce des arbres et sourire des près : tout cela formait un paysage bien français qui faisait rire l'âme.

Ce matin au réveil, j'entends sinistrement ronfler des moteurs. Je cours à la fenêtre : toute une enfilade de longs toits blancs d'autobus. Spectacle pour le moins inattendu sur cette paisible chaussée. Puis je me souvins : c'est le pique-nique du Patronnage ! Neuf autobus s'étaient installés rangés en file et c'était à celui qui ronflait le plus fort. L'ébranlement fut grotesque, tous les gens aux fenêtres jusqu'au patriarche du 6<sup>ème</sup> et quel chahut faisaient ces heureuses pique-niqueuses. C'était autant de joyeuses volières qui tournaient lentement vers la rue de Fleurus. Elles ne sont pas encore revenues !

J'ai reçu votre lettre où vous me décrivez l'opulence du jardin depuis les berceaux de fleurs jusqu'au potager et au poulailler. C'est une poussée de vie que vous décrivez admirablement. Vous me feriez chanter les premiers vers de Lucrèce.

Mais vous dites aussi que l'auto, au dire de Pompan, ne durera guère. Voilà qui est grave et m'a mis dans tous les états. Il faut approfondir et préciser. Quels sont les défauts de Jean et les miens ? Je suis prêt à me corriger. Mais je vous en supplie, précisez. Cette suspension est horrible, la voiture serait-elle vraiment en danger ?

Puis dites, en synthétisant les choses, ce que vous avez acheté comme accessoires pour la campagne des Alpes : outils, etc... Il faudrait que la pince anglaise la plus petite fut maniable pour détacher sans peine l'étrier du carburateur car c'est sûrement pour cela qu'on l'a achetée. Il la faut très petite, la mesure est à prendre. Comme chambres à air, il faut voir la brochure Michelin car le diamètre est très précis, je ne m'en souviens plus. Vous ne parlez pas d'acheter de bougie : ce serait utile.

Pompan a-t-il vu les freins ? Qu'en dit-il ? Vous ne m'en dites mot et cependant ces questions sont brûlantes. Jean aura tourné la clef comme un fou, or c'est une question de millimètre.

Il serait à propos de coller un filet devant moi : très utile en effet. J'applaudis à ce projet.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

Juste voici l'autobus de retour ! Quelle dégringolade, que de fleurs ! Des gerbes de muguet et rires et gambades. Le pauvre autobus est blanc de poussière et le chauffeur paraît tout content. Le voilà qui repart avec un muguet à la boutonnière en criant : merci, merci mesdemoiselles ! A une autre fois ! Le brave homme...

### *Monet au Louvre et préparation retour Cap*

Papa, maman. Je reçois une lettre de papa qui me reproche amèrement de ne pas écrire, que j'inflige des tourments à Mime, etc. Mais grand Dieu qu'y faire ? Si la poste ne fonctionne pas, ce n'est pas ma faute ! J'ai écrit tous les jours, tous sauf samedi dernier. Il faut que vous ayez reçu ces lettres ou bien elles sont égarées.

Je ne suis pas allé à la banque, la supposant fermée. J'irai demain au lieu de la classe de Beauvalon.

Par contre je m'en fus au Louvre de 1h à 2h1/2. Je voulais revoir le tableau de Ste Monique à Ostie de Scheffer. Mais la galerie se trouve en réparation. Alors pour rester sur les modernes, j'ai voulu voir la galerie Camondo que je ne connaissais pas. Il y a les meilleures œuvres de Monet et je vous assure qu'il y a de jolies choses, particulièrement la cathédrale de Rouen à toutes les heures du jour. C'est peint par jets de lumière superposés et flous, des symphonies

roses le soir, bleues le matin, dorées à midi. A 30 pas, cela prend une vie intense. C'est une réussite phénoménale qu'il ne faudrait pas tenter de refaire... Il y a dans le même genre une « impression » de Londres : les hautes tours du Parlement la nuit sur les bords de la Tamise se détachent comme des spectres fantastiques sur le ciel violet encore plus fantastique de la cité ! Un tableau formidable, effrayant, diabolique.

Rue de Rivoli, un monde fou attendait silencieux et gelé par la bise le passage d'une cavalcade idiote. Bien vite l'AG me ramena dans mes pénates où je m'occupai à une version grecque pénible à traduire et qui m'a enragé.

J'ai renoncé à poursuivre Kant. J'en reste à l'Illusion Transcendantale et n'aborde pas les antinomies, ce sera pour le mois d'avril. Par contre je vais terminer Matière et Mémoire<sup>9</sup> et lire plusieurs articles de philo à la bibliothèque. J'emporte au Cap les livres d'Alain, l'Origine et l'Intelligence de Le Roy, Malebranche, Hésiode, 2 ou 3 livres anglais. Je lirai tout cela au Cap comme en badinant. J'emporte aussi le Phèdre de Platon car je sens que je me rouille en grec terriblement. Enfin j'emporte le livre de thèmes. Je mets tout cela dans la petite valise. La grande est déjà sortie. Oh ! Si je pouvais partir demain !!

Je vous embrasse de tout cœur.

#### *Notre Dame : Conférence sur St Paul par P. de Laboulaye*

Papa, maman.

Je suis allé à Notre Dame après une longue et chaude journée passée en compagnie d'Homère. Je me suis rendu à l'église Cathédrale toute rayonnante dans le ciel rose. J'ai traversé l'île de la Seine qui paraît être l'endroit le plus tranquille de Paris. J'ai contemplé sur la tour de l'Horloge la profonde devise : HORA FUGIT STAT JUS. Sur le parvis, je me suis laissé emporter par l'élan vertigineux des ogives vers les tours, vers la flèche sublime et de là par un envol mystique jusque dans les nuages d'or qui naviguaient au loin. Puis je suis entré. Ma carte m'a ouvert toutes les issues et je me suis trouvé au banc d'œuvre parmi d'augustes vieillards et non loin de l'Eminence. Je rendis grâce à Ponthieu et m'apprêtais à écouter la conférence qui m'intéressait : St Paul et la tradition primitive. C'est toute la thèse de Bayet selon laquelle St Paul est le vrai fondateur de la morale évangélique.

En attendant, je contemplais la cathédrale. Je n'étais plus venu depuis un an au moins et j'observais de nouvelles impressions : la rosace flamboyait comme brasier surnaturel, un rayon enflammé caressait les orgues et venait s'épanouir sur la paroi de la nef. Des rayons perlaient d'un peu partout et s'entrecroisaient sous les ogives. La voûte était déjà plongée dans la nuit, elle semblait s'enfoncer dans l'infini, la carté mystique des vitraux rendait l'âme religieuse et j'avais l'impression de retrouver de vieux souvenirs. C'est que, songez donc, je n'avais plus entendu de chants d'église depuis 3 mois. Il me semblait renouer avec le passé.

Le Père de Laboulaye commence. Toute la cathédrale résonne. C'est d'abord, par une dialectique serrée, l'établissement des textes de St Paul.

1<sup>ère</sup> partie : St Paul ne peut être un imposteur. Il avait une foi fondée sur l'évidence. Ses œuvres, sa vie prouvent sa bonne foi. Il a toujours voulu l'union des Eglises. Il ne se considérait que comme l'interprète de Jésus.

2<sup>ème</sup> partie : la plus intéressante. St Paul ne s'est pas séparé des Douze. Il n'y a eu divergence que sur quelques questions de détail. Il n'a pas caché les querelles entre Pierre et Paul, mais il a

---

<sup>9</sup> Matière et Mémoire est un ouvrage d'Henri Bergson traitant de la question de la mémoire et plus particulièrement du problème des rapports entre le corps et l'esprit. Il a été écrit en 1896.

affirmé que l'union s'est bien vite faite. Une éloquente péroration a écrasé les savants acharnés au détail microcosmique et qui ne voient pas l'évidence.

Tout cela est fort bien, mais il n'a pas traité le fond du débat : n'est-ce pas St Paul, à 100 000 coudées au dessus des apôtres par l'intelligence, qui a vraiment constitué la vie évangélique telle que plus tard les apôtres la raconteraient.

Il n'y a pas de réponse, je crois, à cette question. En tout cas, l'orateur a évité de la poser loyalement ou du moins de façon satisfaisante. Il parle très clairement, les mots cloquent parfois, les périodes ne s'arrondissent pas mais il arrive à infuser une vie ardente à ces matières ingrates. Dès qu'il trouve sur son chemin une matière à amplification, il y court. D'ailleurs c'est son rôle.

Le soir la cathédrale avait changé d'aspect : c'était un colosse livide au clair de lune dans un ciel étoilé.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

### *Mauvaises notes. Inquiétude pour licence*

\*\*\*Mon cher Pit. La tempête des jours me pousse vers le large et je vogue grand largue vers la licence. Mais le temps va plus vite que mes études et chaque jour je me sens plus mal et plus faible pour affronter le grand combat de la Sorbonne.

Ce soir encore je suis revenu le cœur angoissé par une note effroyable de thème latin qui me repousse dans le vulgum pecus des cancre et des imbéciles : j'ai eu 6/20.

Aussi ne vous attendez pas à un succès absolument impossible car si je réussis la barrière de l'écrit, ce qui est fort improbable, je verrai se dresser le mur de l'oral et là nécessairement je serai battu. Il me resterait encore 80 pages de Tite Live, 100 de Cicéron, Salluste à voir et je suis certain de n'en avoir pas le temps. Je vais donc à l'examen comme un criminel sûr de son jugement. Je conserve cependant le chimérique espoir de réussir ma version et de fléchir par là l'insensibilité des doctes examinateurs.

En tout cas je ferai mon possible quoiqu'en dise maman qui prétend que je ne fais rien. Je trouve d'ailleurs très intéressante cette lecture de Tite Live, Le génie se révèle absolument à moi et jamais je ne l'avais goûté ainsi autrefois.

Les temps sont proches où nous nous reverrons sur le sol niçois. J'ai acheté plusieurs livres pour lire à Peira Cava, ce sera délicieux.

Aristote m'appelle. Ce n'est pas précisément mon programme de licence mais Khagne et Normale avant tout.

Au revoir papa, je vous embrasse de tout mon cœur,  
Jean

### *Achat de la Renault. Inquietude sur résultats de licence.*

Mon cher papa. Elle est enfin venue la douce, l'heureuse, la glorieuse lettre où vous apaisez l'excès de notre impatience. Enfin, oh papa, comment vous remercier ! Enfin la petite Renault, ce rêve de bonheur, se réalise, prend forme et consistance, enfin toutes les hésitations ont pris fin, les craintes ont disparu, c'est un fait accompli !

Si vous saviez ma joie ! Maman est venue toute rayonnante m'annoncer cette heureuse nouvelle et, délaissant Riemann et ses règles abstruses, j'ai bondi de par la chambre pour donner cours à l'explosion de bonheur qui m'écrasait.

Oh merci, merci papa, quelles belles vacances vous me donnez là, quelles belles courses de part les Alpes chéries ! Dès ce soir j'étais chez Versigny pour parfaire, à l'aide d'une leçon de mécanique que je prendrai jeudi, mes connaissances d'automobiliste.

Il y a cependant quelque chose qui me chiffonne : si j'étais recalé à mes deux examens ! Je vois dans vos lettres que vous vous inquiétez de cette bienheureuse licence sans doute plus que moi-même et je serais navré de vous décevoir. Hélas le sort en est déjà jeté et je ne puis plus que conjurer le ciel de me venir en aide. Ma version est sûrement bonne. Il y avait deux pièges que j'ai évités ! Mais le thème ? Je l'ignore. De même le français où je me suis emballé et ai soutenu une théorie originale mais très risquée selon laquelle Ruy Blas est plus vrai que les héros de Racine parce qu'il est incompréhensible.

Voilà où j'en suis et quand je vois tout le bonheur que vous me donnez, je sens que je serais furieux de ne pouvoir vous réjouir par un succès. Aussi est-ce avec une fébrile impatience que j'attends la date fatidique de jeudi.

Vous hésitez à venir à Font Romeu. Cela nous a d'abord amenés à renoncer à notre propre voyage. Puis maman décide d'y aller quand même et je pense comme elle que l'altitude vous serait peut-être mauvaise. Mais nous n'y moisirons pas, je vous assure et aux premiers jours d'août vous nous verrez au Cap et nous serons enfin réunis aux vieilles Bruyères. Que je serais alors heureux si je vous apportais les deux licences !

Au revoir papa. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous remercie beaucoup. Votre Poupon

*Quotidien à Jean Bart après le départ de ses parents. Rencontre avec l'Allemande un peu folle.*

Papa, maman. Je ne pourrai ces temps ci vous écrire longuement à cause du thème traditionnel que je m'impose après dîner. Je me contente de dire essentiellement les grandes lignes de l'évolution de mes journées.

Je suis parti de la gare avant le départ du train pour ne pas voir le premier tour de roue, l'ébranlement monstrueux du Rapide et sa disparition derrière les voiles de pluie et de brume. C'eut été trop horrible. J'ai donc bondi dans le 19.

Vous avez eu j'espère un bon trajet. Banal sans doute car vos voisins n'avaient pas l'air trop intéressants. Et à cette heure il me semble vous voir errer avec papa dans la clarté crépusculaire. Car vous devez avoir un temps délicieux si j'en juge par les rayons brûlants qui de temps en temps succèdent aux ondées.

Je n'ai pas encore quitté ma table. L'Allemande est venue ce soir en face de moi. C'est une autrichienne en l'espèce, professeur à Vienne et en retraite. Tous ces détails très circonstanciés m'ont été communiqués en allemand avec une remarquable volubilité. Je la crois un peu folle. Elle arrive d'Italie où, dit-elle, jamais elle ne remettra les pieds. Les fascistes sont des bandits. Elle était obligée de porter son passeport étalé sur son corsage. A Turin elle a été menée au poste de police pour avoir traité un faquino d'impertinent car il lui demandait 5 livres de pourboire... Elle allait voir une parente immobilisée dans le Tyrol par le tyran. Impossible à ces malheureuses de regagner l'Autriche, langue italienne imposée, pluie de règlements et de vexations. Mann Kann nicht wehr leben in Italian.

Je suis plongé dans mon histoire. Je vole de la Chine à l'Autriche, puis cette infernale politique de 1970 à 1914. Je vois avec horreur la composition de demain. Ce soir j'évitai Baudelaire, ce qui l'a permis de connaître Perrault. Puis à 4 heures je m'en fus à l'Odéon acheter des livres pour le Cap : La légende de Voragine, le vivre des Vikings tiré des sagas, Chantecler de Rostang, ...

Ce soir le ciel est pur. Le temps reste fort incertain. Ce matin d'énormes nuages venaient de l'océan, des ondées. Puis le soleil absorbait les nuées et l'air devenait étouffant. Pas de lettre de papa..., mais c'est traditionnel le mardi. J'ai acheté l'Eclaireur et j'ai vu le résultat triomphal : 165 voix ! Mais j'ai vu aussi l'élection de Decanale. Comment vont-ils s'accorder après s'être ainsi insultés ? Mais ce n'est pas cela qui les gêne. Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

*Séjour à Villers sur mer (Calvados) avec sa mère, après le concours*

Mon cher papa. Sur le sable velouté, face à l'Océan, je vous écris sur un Eschyle. Maman contemple les jeux d'un banc de dauphins qui batifolent sous le soleil. Tout au fond des fumées blanches formées par les transats sous les falaises de Sainte-Adresse. Béatitude. Soleil. Azur. Nous sommes arrivés hier soir au coucher du soleil. Une série de tortillards au travers de vallons normands tout fleuris de pommiers. Maman rayonnait à la vue de cette verdure éblouissante. Vaches dans les prés, méandres des rivières, odeurs de foin, vergers pleins d'ombres. Ce fut un beau voyage, des paysages normands inconnus à mes yeux. Le soir, après avoir dévoré un pâté ineffable, ce fut la promenade romantique sur le bord des flots. Nous nous sentions des âmes genre Rousseau. Mais Paris était bien loin, le concours enfin englouti, une vie nouvelle !

Figurez-vous que ce matin j'ai échappé à l'engloutissement monstrueux des marnes et perdu un complet admirable. Voici les faits : à la recherche des merveilleux fossiles qui pullulent dans les falaises de glaise noire, je m'aventurais inconscient du péril dans une fondrière cachée. Soudain mon pied, ma jambe, mon genou, tout s'enfonce. Je plonge immédiatement l'autre jambe qui s'engloutit encore plus bas jusqu'aux cuisses. Eperdu je tends les bras et attrape une roche qui surplombe, je me hisse et en même temps j'attrape dans la boue un morceau splendide de pyrite dorée. Et voici maman ! J'étais noir, informe et monstrueux au-dessous de la ceinture ! Voilà mon complet chez le blanchisseur. Ce n'est plus qu'un monstrueux souvenir. Mais je sentis les affres de l'angoisse. Il paraît qu'une anglaise a été étouffée l'an dernier dans ces marnes traîtresses.

Je crois que nous resterons 8 jours au bord de l'Océan. Le temps s'est mis au beau et maman que le soleil est cuisant. Un peuple d'enfants bariolés creuse le sable et fait étinceler les flots. Pour moi je vous quitte pour lire Prométhée enchaîné.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

*Balades dans Paris, le Grand Albert, Benvenuto Cellini et le XVI siècle*

Papa, maman. La journée a été fort banale. Canat ce matin. Puis une randonnée avec Joutard et Aymard à travers les rues de Paris.

C'est alors que l'horloger m'a revu. Il m'a exigé 20 francs. Je les lui ai versés en grommelant et voilà qui est terminé. Mais ce bandit ne me reverra plus. Pour le moment la montre fonctionne. Il lui a mis un ressort d'une dureté invraisemblable, on croirait remonter une horloge de cathédrale.

L'après midi, je suis allé à Ste Geneviève pour m'amuser une demi-heure. J'ai jeté un regard que le Grand Albert, traité de magie attribué à Albert le Grand. En réalité, c'est une compilation de tous les grimoires de sorciers du Moyen Âge. Ce livre était fort connu au XVIII. C'est par les échos de Voltaire que j'en ai entendu parler. C'est un livre étrange, ahurissant. Astrologie d'une précision et d'une complication extraordinaire, recettes de médecine tirées de Pline et Cie, puis

incantations proprement magiques pour évoquer spectres et démons et moyens de rendre invisible... Le plus souvent les ingrédients sont baroques ou simplement dégoutants.

Dès 2 heures j'étais au Luxembourg à lire quelques chapitres de Benvenuto. C'est proprement énorme ! Cet homme a passé sa vie à subir les vengeances de ses ennemis et à se venger lui-même : assassinats, duels, fuites dramatiques... Et à travers ces agitations forcenés, un amour profond pour son art, une joie naïve à chaque réussite, à chaque bijou, à chaque médaille.

Voilà un siècle où la vie en valait la peine. On pouvait à cette époque avoir l'héroïque religion de l'honneur : à chacun, s'il n'est pas couard, à se faire lui-même justice. Vie trépidante où l'on pouvait mettre en action toutes ses puissances, toutes ses énergies. Environné de dangers, Benvenuto continue à ciseler, mais, viennent les assassins, il est prêt à les pourfendre. Quand on sort de cette lecture, il semble que l'on vient de quitter le véritable monde, la vraie vie et c'est le monde actuel qui a l'air d'un roman tant il est tranquille, tant l'individu s'y sent maintenu dans l'aurea mediocritas. Oh splendide XVI siècle ! On ne craignait pas d'être soi-même et l'on avait de soi une trop haute idée pour se soumettre à la banalité vulgaire. C'étaient de grands héros ou de grands saints ou de grands bandits. Mais tous ils voyaient haut. Le règne de l'énergie n'excluait pas l'amour de la pure beauté. Benvenuto, seul, s'attaquait aux archets du guet et en tuait quatre. Le lendemain il portait au pape une médaille si belle qu'il se fait embrasser et pardonner. Le duc de Bourbon assiège le Vatican : Benvenuto se fait canonnier et dirige la défense et le soir, rentré chez lui, il cisèle une tiare d'or. Oh le beau siècle !

Et quel type intéressant ce Cellini : fierté sympathique, religion de l'honneur et amour de son art. Ajoutez à cela l'ambition de la gloire et la passion de l'indépendance et de la vie dangereuse. Oh le beau siècle !

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

## VOYAGE EN GRECE (1929)

*De ton père (2 décembre 1929)*

Nous sommes tout contents de te savoir si heureux d'aller en Grèce. Ton voyage qui se fera en excellente compagnie te laissera les meilleurs souvenirs et tu n'es pas à l'âge où l'on a des désillusions. Ton esprit hellénisé revêtira les ruines de splendeurs que d'autres ne sauront pas voir. Je t'envoie les notes demandées. Nous t'attendons pour le 21.

*De sa mère (6 décembre)*

En Grèce avec Guillaume Budé ? Qu'en dis-tu ?... Nous en disons que jamais tu n'auras une meilleure occasion de faire ce voyage désiré depuis longtemps. La société sera certainement choisie et ne comportera pas le vulgaire d'une agence Cook & Lubin ; l'année est choisie aussi car l'an prochain, par suite du stage de l'agrégation, ne te donnera sans doute pas autant de facilité. Donc concluons, si le cœur t'en dit, de te faire inscrire au nombre des 200 élus. Je serais contente si un gars de ta connaissance, sympathique, faisait partie de cette équipe. En connais-tu qui appartiennent à l'association : tu serais moins isolé, au début tout au moins.

Il faut que tu promettes de ne pas te livrer aux élucubrations de ton imagination fantasque qui te pousserait à lâcher la troupe pour courir l'aventure à ta guise, nous n'acceptons qu'à la condition formelle que tu suivras et ne vagabonderas pas. Si tu dis oui, va de l'avant et pousse au large.

Lereboulet va avec toi, de cela j'en suis toute heureuse car c'était mon souci de te sentir isolé au milieu de tous ces pontifes de l'Université, quelques bienveillants qu'ils puissent être. Là tout est bien et sous son influence tu n'oublieras pas « Dieu premier servi » car tu seras là-bas à Pâques et la beauté païenne pourrait te faire oublier la source de toute beauté ou... ma foi, t'y acheminer !!

## LA SORBONNE : CONCOURS DE L'AGREGATION

Il l'a réussi à la troisième fois. Ici il s'agit sans doute de la première ou la deuxième fois. Son cousin Challier (avec qui il essaye de réviser mais qu'il méprise finalement pour son caractère trop posé) réussira à la deuxième fois, dernier reçu et lui premier recalé !

C'est ce cousin qui me trouvera un logement à Grenoble. Un joueur de bridge invétéré que je n'ai pas beaucoup fréquenté.

*Agrégation première année (1931-32, il a 21 ans) \_ La belle aventure malgré tout \_*

### Lettres de sa mère

Bonjour Mouton. Ce matin, a glorious day, je mettrai cette lettre en montant tout à l'heure à la cathédrale. Hier un mistral sauvage, barbare qui a failli emporter Jean venant de la serre devant la cuisine. Rien de sensationnel au Cap. La mer n'est pas moins belle, le ciel n'est pas moins bleu, il n'y a au monde qu'une tristesse de plus : ton départ. Nous attendons impatiemment tes premières nouvelles. N'as-tu pas trop froid à Paris ? la température semble s'être refroidie considérablement.

Les Geneste sont là, arrivés par la route, conduits par un neveu. Geneste oublie ses 84 ans et a repris sa palette, il paraît qu'en 1898 il a été primé au salon, bref il revient à ses premières amours et tel un jeune rapin barbouille force toiles. Il a exhibé devant Pit un tableau de la tour du chapelain avec une mare d'eau plus limpide que nature. Papa dit que ce n'est pas mal, ce que d'autres traduiraient « formidable ».

Hier j'ai été à Nice, Jean est toujours éberlué de la voiture qui revient en prise sans arrêt, son entrain marche de pair avec son boucan ! Ce matin le pneu avant était à plat.

Poupon, écris vite. Pit s'inquiète de la PMS et de l'agrégation...surtout. La Senancole est arrivée, charmante longue bouteille à l'allure élancée. Replacée soigneusement dans sa boîte, elle attendra Noël pour être dégustée. L'abbé m'a écrit : le bon Dieu a enfin rappelé ma sœur...

Nous t'embrassons de tout notre cœur. La petite Mime.

### Lettres de son père

Mon cher Jean. Quelle chance pour toi de pouvoir partir plus tôt. Le froid qui sévit à Paris a donc calmé le fanatisme de ton commandant. Prend garde de ne pas te rendre malade avant ton départ afin de jouir pleinement de tes vacances. Ta voiture arrivera peut-être quand tu seras ici. Je la préfère. Tu pourras mieux et plus vite que Joanine te rendre compte des différences entre les deux autos et éviter les embardées néfastes en mettant en route ta « grand luxe ».

Mime va bien. Elle est satisfaite de ton jardin où tout est terminé et s'occupe maintenant du sien. Ta prochaine lettre avec tes impressions du mariage de Lerat va nous amuser. C'est fort heureux qu'il te soit possible de sortir ainsi de tes livres pour te rendre à des invitations qui t'obligent à connaître du monde et à te débrouiller.

Hier soir l'Echo donnait un nouvel article Castelnau. J'en approuve l'auteur et il me semble que le Cardinal trouvera difficilement des excuses à la « Vie Catholique ».

Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa qui regrette que ta lettre de ce soir 8 décembre nous donne si peu des nouvelles annoncées et trop de rhétorique.

## Lettres de Jean

19 janvier 1931. Papa, mama,. Une lettre en courant pour déverser la joie : je viens de faire la classe ! C'est délicieux, divin, merveilleux. Voici les faits. D'abord j'avais oublié l'heure et j'ai dû bondir dans un taxi. Au lycée je trouve mon co-stagiaire, un charmant garçon – normalien – Nous attendons en vain Duval encore malade (depuis 8 jours !). Alors imaginez cette audace : nous allons chez le proviseur lui demander l'autorisation de faire la classe... ! Il nous accueille les bras ouverts nous remercia... ! Et nous voilà installés en chaire... Il s'agissait d'expliquer du Criton, texte totalement inconnu mais très aisé. D'ailleurs c'était à eux de faire l'explication ! Je leur ai sorti comme exemple de sophisme les paradoxes de Zénon sur Achille et la Tortue. Ce fut amusant et le temps s'enfuit sans que je m'en doutasse. Nous nous entraînions l'un l'autre et sautions à pids joints sur les passages risquants... Pourvu que cela dure ; un vrai rêve. Je voudrais passer ma journée à faire le professeur... C'est simplement enivrant. Seulement il va falloir se ranger : dès demain il me faut expliquer l'Enéide et parler de la Pléade... Comment vais-je m'en tirer ?

Papa, maman. Je vis dans la terreur avec un mal de tête chronique : c'est une folie que tout ceci. Dans 24 heures mon sort sera décidé : j'aurais fait ma leçon devant le jury impitoyable. Commencer par le plus difficile, tel est mon triste sort. Et comme je ne sais pas un traître mot du programme c'est une épouvante. Challier, lui, vient de faire sa leçon dès cette après-midi. Je n'en ai pas eu de nouvelles.

Je passe demain, de 8 heures à 14 heures. Puis le 14 et 15. J'irai à la messe à 6h1/2 et emporterai un bout de chocolat. L'affreuse chose que cette leçon d'une heure !

Je passe l'ancien français vendredi, je ne sais plus quoi le 26 et encore le 2 et le 3. Donc je pars d'ici le 3 au soir, totalement éreinté j'imagine. S'il fait trop chaud au Cap, gagnez donc, Oh maman, les Voirons. Jean vous y conduira.

Laker a ce matin longuement épilougué sur la version grecque. On voulait, paraît-il, recommencer l'épreuve ! C'est grâce à cette version certainement que je suis admissible.

Que me réserve cette terrible journée de dimanche ? Un triomphe ou un désastre : les deux sont possibles.

Quelles terribles vacances ! Et tout à recommencer sans doute. Enfin rien n'est encore perdu, je vous écrirai dès après cette leçon. Et si c'est réussi, j'enverrai le télégramme de victoire. Je vous embrasse.

Papa, maman. Les terreurs recommencent : demain Joinville. Me voilà terriblement calé en vieux français. C'est plaisir de démêler les formes dialectales, picardes, lorraines ou champenoises... J'ai trop travaillé hier, comme un fou furieux et ce matin j'ai le crâne brouillé. La nuit je rêvais de vocabulaires grecs fantastiques et je me récitais de merveilleuses règles de grammaire...

J'ai vu Joutard heureux de son explication grecque mais terrorisé par la leçon. Il passe aujourd'hui le français (ma terreur, mais ce n'est que pour le 2. Challier travaille mais pas moyen de nous accorder : nous avons essayé de lire ensemble les auteurs mais il n'en finit pas, lit consciencieusement toutes les notes et me fait trépigner. J'ai 100 pages de Joinville à revoir d'ici ce soir et je vous quitte.

C'est un métier étrange qui me mène ici et je vous assure que je suis à 100.000 lieues de Paris ! Je ne suis pas encore allé jusqu'à la rue de Rennes, je n'ai pas grand espoir mais il ne faut pas désespérer, maintenant moins que jamais : il y aura 16 recalés, 25 reçus... ce serait tout de même trop fort d'être dans la minorité !

Soyez sûrs que plus tard je regretterai ces jours de fièvre, ils sont enivrants de travail et d'espoir, des souffles de gloire passent dans les airs. Et puis c'est une si belle aventure !  
Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Par quelle aventure je passe ! Je n'en suis pas encore revenu. Nous étions 120 candidats dont un tiers admissible exactement. Le minimum pour l'admissibilité était de 26, c'est à dire la moyenne partout.

Journée paisible après les bouleversements d'hier. Reçu vos lettres, échos des pays heureux, tous parfumés de vacances. Je suis allé chez Budé où je suis tombé sur Mazon qui a été charmant. Je ne l'avais jamais vu tel : il m'a parlé de sa fameuse version. Effet déplorable dit-il, rencontre fâcheuse et étrange... Je le souhaite. Il m'a encouragé à préparer Athènes et m'a longuement parlé de Lerat qu'il tient en haute estime. Je crois que si j'étais reçu la vie deviendrait un beau rêve et vraiment digne d'être vécue. Déjà à peine admissible, j'aperçois les pontifes déridés.

Je ne veux pas vous demander de m'envoyer mon glossaire des particules grecques qui est dans une boîte de papier sur le bureau de la chambre de l'abbé : vous arriveriez trop tard. J'en aurais pourtant fièrement besoin et j'espère qu'un coup de téléphone prochain me permettra de vous faire cette demande. Sinon je m'en passerai car c'est pour l'examen de dimanche prochain.

Challier dîne et déjeune ici : il veut absolument payer son écot. C'est un très gentil garçon, un peu épais et lourdaud et pour prendre un mot de Mme Lesage, il sent un peu le professeur. *Crassitudinem Scholae* redolet.

J'espère que mon retour le 5 août ne change rien au programme estival, j'en serais désolé. D'autant plus que ce voyage d'auto m'enchanté et j'espère que vous n'y renoncez pas. Je parle sincèrement cette fois : les vacances seraient gâchées si Mlle Renault n'en était pas. D'ailleurs il pleut en ce moment en Savoie, on n'a jamais vu un été pareil : pas un rayon de soleil, ciel bas comme en plein hiver et froid polaire. Ah ne quittez pas le midi ! On ne se doute pas là bas de ce qui se passe ailleurs.

Comme vous voyez, je me remets de mes émotions... (quitte à recommencer). Georgette aussi j'espère. J'ai toujours pensé que cette blanche n'était pas immaculée : elle a un forfait sur la conscience. Adieu de votre futur agrégé...

Papa maman. Comme je vous téléphonais à l'instant, je viens de faire la « leçon ». Quelle tribulation ! Je vous assure qu'en tirant mon sujet dans l'urne ce matin, je n'en pinçais pas large. Enfin c'est fini... jusqu'à vendredi ! Je suis sûr d'avoir dit de bonnes choses et justes, mais comme le disait Challier qui assistait à mon discours, je ne me suis pas assez imposé. Trop jeune : je ne puis traiter ces gens là en collègues et c'est ce qu'il faudrait. Pas assez d'aplomb, or grande importance pour le jury : on veut des professeurs et non des étudiants. J'ai peur d'avoir manqué d'aplomb, ma voix assez sourde me trahissait. Et puis le sujet était soporifique : la composition de l'art poétique ?!

Enfin c'est fini, c'est l'avenir qui m'intéresse : ancien français et grec. J'ai travaillé l'après midi avec Challier jusqu'à 7 heures, lu Hérodote le ventre creux. Songez que je suis levé depuis 6 heures et enfermé de 8h à 14h. Exposé de 14h à 15h !!! J'ai parlé 50 minutes au lieu de 60. Mais c'est déjà beau.

Cohen s'agitait et sucer du cachou, Bayrou regardait, Séchon et Gastinel prenaient des notes et Coustant rêvait aux étoiles. Cohen juste en face de moi m'agaçait en frétilant, coupant du

papier, griffonnant, ouvrant des livres, tapotant la table : un vrai table dans un bénitier. Je ne sais en quoi je l'agaçais ou si c'est une manie.

Nous sommes 41 admissibles, 47 l'an dernier. Il y a 25 place, on en recevra 26 à 27. Pour être reçu, il faudrait sûrement que je rattrape, or la leçon compte sur 15 et le reste sur 10. L'avenir est chargé, mais désormais je saurai mieux affronter le jury. Il est malheureux que j'aie commencé par la leçon, il faut s'aguerrir à cette confrontation sinistre : ah si vous aviez juste devant vous cette table sinistre et ces affreux bonshommes qui font semblant de vous écouter... Vision que je n'oublierai plus. Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. J'oubliais de vous dire qu'un type (inconnu) a calé : donc plus que 40. De plus le type qui passait avant moi ce matin (en grec) a séché lamentablement : tout cela corse mon espoir. Il y a d'après Lerat qui sait tout, 10 points d'intervalle entre le dernier et le premier admissible. Or c'est peu : on peut espérer les rattraper. En tout cas l'oral sera très disputé : question de  $\frac{1}{4}$  de point.

Je viens de voir Chotard assez content de ses interrogations de grec et de français : voilà un tyoe reçu. J'ai trouvé un type de mon âge, un certain Moignot, de sorte qu'avec Lerat nous sommes 3 à avoir 21 ans. Malheureusement ils ont tous des têtes vieilles de professeurs invétérés. Il y a des moments où je voudrais avoir 3 ans de plus. Il y a un ton, je ne l'ai pas. Challier dit que je n'étais pas assez pédant lors de la leçon. Lui en tout cas en est un fameux. Il m'agace au suprême degré : idées tranchées, épaisses classiques. Oh l'affreux dogmatique ! Type du vieux professeur qui a tout vu, tout compris, tout conclu. Etroit, il l'est vraiment et sans expansion. Mais chut !

Et voici un bienheureux coup de téléphone. On s'entend à merveille et c'est un plaisir de causer dans ces conditions. Combien de temps avez-vous attendu la communication ?

### Samedi matin

Il pleut. Douce et humide fraîcheur. Je farfouille un peu Hérodote, mais ce n'est pas sérieux. Mieux vaut cesser ce régime d'abrutissement et se présenter frais et dispos. Joutard veut se suicider en cas d'échec, je n'irai pas jusque là : tout cela est une belle, très belle aventure et si je suis recalé, c'est normal. Mais si je suis reçu, oh alors !!! Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Ne vous inquiétez pas pour Joinville, c'est maintenant et l'auteur que je connais le mieux. En un jour j'ai avalé une forte dose de vieux français. Je suis aux Oiseaux dont j'ai traduit un bon bout : tout est prêt pour dimanche. Je me lancerai alors dans le latin et le français. J'ai peu d'espoir mais l'élan est donné. Seulement ne criez pas mon admissibilité sous les toits : on sera tout étonné de voir qu'après tout je suis recalé...

Je suis retourné dans l'enfer revoir ce cher jury et reprendre contact. Il m'effraie déjà beaucoup moins, même Pauphilet qui a une face *d'urson speleus*.

J'ai téléphoné à Joutard qui a passé brillamment le grec. C'est une chance pour moi de ne passer que dimanche : je nage de chance en chance et à chaque fois c'est un long magnificat que je sens sourdre en moi.

J'ai retrouvé Mlle Monnier qui s'est installée une charmante librairie, *librairie Jeannette Monnier*, dans la rue Bréa. Les collections Budé y dominent dans un cadre pimpant et gracieux.

Je vous préviens que si je suis reçu, j'achète une lunette astronomique. Mais quels rêves... quelle folie ! Il y avait cependant ce soir un candidat rudement idiot : cela m'a fait plaisir, un de moins ! Vu Garnier qui ne se fait pas de bile. « L'année prochaine quand je serai agrégé... »

Quel type ! Challier m'a parlé d'un collègue qui s'est présenté 17 fois pour n'être reçu qu'à 43 ans.

Oh cette admissibilité m'enthousiasme, j'en ris tout seul dans le crépuscule, quitte à pleurer dans 15 jours. Oui, dans 15 jours je prends le train dans une gloire... ou bien comme Orphée, j'aurai vu s'enfuir, après l'avoir tenu dans la main, mon Eurydice. Au revoir. Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Le cap est passé : plus que deux interrogations sur cinq. Je respire. J'ai peine à revenir en arrière et à vous conter l'explication d'Hérodote d'hier. En deux mots : c'était un beau passage que vous trouverez au VIII, 65. L'histoire de la vision de Démorete. Je ne sais pourquoi la veille au soir je suis tombé sur ce passage en feuilletant tout Hérodote et par curiosité j'ai voulu savoir qui était ce Démorete : c'est une rencontre inouïe. N'empêche que si ça avait été Oiseaux ou Eschyle, j'aurais pu briller. Hérodote est beaucoup trop facile pour cela : vraie malchance mais à peu près surmontée. J'ai fait un commentaire histoire et géographie sur Eleusis et ici je vous assure que mon voyage en Grèce m'a rendu un fier service.

Lerat m'a confié dans le plus grand secret que lui et Robert étaient premiers à l'écrit. Il l'a su par Thomas, répétiteur à l'ENS.

Il paraît que l'an dernier, on en a reçu plus que le nombre exigé : 29 au lieu de 25. Mais il y a deux ans, le contraire s'est produit : 19 au lieu de 25. Ce sera, je crains, le cas cette année car j'ai l'impression que le concours dans son ensemble est plutôt faible. Et alors, aucun espoir : j'ai vaguement l'impression d'être dans les 30<sup>ème</sup>.

Ce qui m'effraie maintenant, c'est le français de dimanche. C'est tellement difficile... plus peut-être que la leçon. Je me souviendrai longtemps de cet affreux petit juif qu'est Albert Cohen !

J'étais hier soir à l'Exposition avec Challier qui a été éberlué. Il y a de quoi, c'est une vraie fantasmagorie, plus belle que jamais à cette époque car tout est enfin terminé. Nous avons assisté à une retraite aux flambeaux carnavalesque de toutes les colonies, annamites, malgaches, négres, maures : très réussi. Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Le rendement diminue : voir Pline en deux jours était déjà fantastique mais voir à la fois les Provinciales, Gautier et Horace, cela je ne l'aurais pas cru possible ! J'y suis presque arrivé : je termine Horace et Gautier ce soir. Mais aussi me voilà abruti pour longtemps. Je crois qu'arrivé au Cap, je dormirai 48 heures sans arrêt. Je prends du thé et du café chez la petite marchande indiquée par les libanais, rue de Fleurus : excellent.

Challier que je viens de quitter (il est 2 heures) m'excède : jamais vu un cuistre pareil, épais et suffisant. A l'entendre Ribeauvillé est le nombril de l'univers et quel mépris pour ces « pauvres normaliens accablés par leur programme et ignorants de la vie » c'est à dire des « grands problèmes que l'on discute sur la terrasse de l'hôtel Bellonne entre industriels de Ribeau. Il est idiot et je ne peux m'empêcher de lui dire des choses désagréables ou alors je ne réponds pas mais j'enrage. Lecteur assidu du *Matin* qu'il apprend par cœur : c'est tout dire ! En vérité ma bile déborde, j'ai tort.

Je vous quitte pour Gautier. Demain Boileau. Après Rousseau. Entre temps Horace et Baudelaire dont je ne sais pas un traître mot.

Ma terreur, c'est d'avoir Ronsard en français (je le laisse tomber trop tard pour y mettre le nez) et Plaute en latin. Vous verrez que la chance me favorisera encore, mais cette fois je risque le désastre. On aura le résultat lundi soir. Si victoire, dépêche urgente. Je vous embrasse. Jean.

Papa, maman. Dernière lettre, je pense. Cela ne va plus. J'ai du dormir l'après midi. Et surtout que de choses encore ! Je prends mon courage à deux mains mais je me sens vraiment abruti. Bourré, cela ne rentre plus. Enfin pessimisme noir.

Je regrette de terminer sur ce ton les épistoles de la Belle Aventure mais tout cela se change en drame, c'est le dénouement et cette fin me pèse... Encore 3 jours et ce risque de désastre ! Aux dernières nouvelles, résultats mardi seulement.

Voyez bien si le Mistral n'est pas sur la plage : cela m'est revenu tout d'un coup. Si oui le remettre en vitesse dans la grotte, mais je crois qu'il y est.

Horizon sombre, chargé d'angoisse. Quel soupir quand ce sera fini bien ou mal, qu'importe. Joutard a passé sa leçon, il est content. Challier passe demain. Moi seul demeure en plan.

Je vous embrasse. Jean.

### Le voyage du Colombie (juillet 1932)

*Lettre écrite sur le Colombie.* Merci, merci, merci... Je suis bien placé avec des types très sympathiques. Un type de Centrale, un Sciences Po danseur mondain, un brave élève d'aviation, un dernier dont je ne sais pas grand chose. Cinq en tout.

Le Colombie est un bateau tout neuf d'excellente stabilité, aéré par des ventilateurs par 4 bouches fermables par chambre. Un des abbés est très sympathique. Il nous a dit la messe ce matin à 8 heures. Petit déjeuner monstrueux : si cela continue, je reviendrai rond ! Nous avons passé le Channel à 10 heures hier soir. On distinguait les phares des deux côtés.

Je lis Sappho et Marc Aurèle sur une mer d'huile. Le bateau est si stable qu'on ne devine même pas le roulis. Le Colombie marche au mazout, bateau à turbines, absolument silencieux. 12 nœuds. Je me propose de voir le capitaine afin de monter sur la passerelle où la vue est meilleure.

Je vous quitte pour gagner la proue, mon asile préféré.

(Août 1932) *Lettre écrite sur le Colombie.* Je vous écris sur le rouf dans le fracas des lourdes vagues qui s'écrasent sur l'étrave. Trouvé la grosse houle au sortir des Féroés, de suite  $\frac{3}{4}$  du bateau sont au lit !

En Ecosse après une visite rapide d'Edimbourg, je suis parti avec le groupe des 1ères pour les lacs. Découverte, dans le train spécial, d'un compagnon d'agrégation avec un groupe d'Orléans conduit par le curé de St Jean le Blanc. Impossible ici de vous décrire la journée dans cette sauvagerie des Highlands, le thé exquis dans un bateau bijou sur un lac en miniature. A Kirkonle j'ai frété une auto pour visiter les prodigieuses inscriptions puniques du Tumulus de Mashove et les menhirs de Stromness. J'avais invité une dame qui s'est trouvé avoir fait partie de la croisière Budé avec moi. Je ne vous décrirai pas non plus cette bruyère infime, toute cette désolation silencieuse et lugubre.

Voici les Féroés, Thorshavn où j'ai frété une auto pour visiter les ruines d'une ancienne abbaye où débarquèrent les moines d'Islande. Ruines solitaires au fond d'un fjord étrange... Nous avons quitté les Féroés par un fjord, un goulet absolument prodigieux, un paradis pour géologue : épanchements quaternaires de basalte par nappes usées par l'érosion, noirs, à pic avec des pans de neige descendant sur le fjord par des falaises ou par d'étranges combes couvertes de paturages.

Et maintenant en pleine mer, nous voguons vers l'Islande. Nous nous proposons de fréter une auto pour visiter la fameuse plaine de Thingvallir. J'ai découvert un jeune docteur en histoire, fameux original avec qui je fais toutes ces excursions supplémentaires. A bord beaucoup de gommeux qui affectent le smoking dès 5 heures du soir et jouent au ping-pong

devant les plus splendides paysages du monde. A l'instant une collection d'enragés vient de se faire saucer à la proue : c'est vous donner une idée de la force des lames. Dans notre cabine, 2 types sur 5 sont malades.

J'aime fort ce temps : la réaction de l'Océan qui défend l'accès du Pôle. Déjà nous sentons son approche : plus de nuit, le crépuscule n'en finit pas et se confond avec l'aurore. Le bateau est un fantôme blanc sur une mer décolorée.

Aujourd'hui nous nous réveillons avec le soleil, il semble que nous soyons sortis de la région des brumes. On annonce un iceberg.

Maman. On me dit d'étranges choses par ici, à savoir que j'ai changé du tout au tout à bord du Colombie ? L'intraitable psychologue Debané m'a fait là dessus une conférence... De tout cela je suis seul à ne pas m'en douter et je continue à protester contre cette manière de voir. Je sais que vous l'avez adoptée (cette manière de voir) O maman et j'en suis vraiment désolé car tout ce que je puis rêver de mieux, c'est de rester tel que vous m'avez voulu et je doute fort que qui que ce soit, fut-ce même le Colombie, soit capable de gâter 22 années de bonheur toutes emplies de vous.

Papa ! Je m'avoue confondu, écrasé, en pleine déroute et dans l'épouvantable désert des éperdument !... Je ne pensais pas en regroupant les membres si sympathiques du Colombie déclencher une telle rafale. En vérité vous vous méprenez, et sur le temps qu'a pu me prendre l'organisation de ce simple dîner et sur « l'intellectualité » réduite que vous attribuez à la fleur du Colombie. Il y a parmi nous futurs agrégés, docteurs en histoire, vénérables abbés et charmantes douairières. Je crois juste de défendre ces gens si sympathiques qui ont bien voulu se grouper autour de nous et auxquels je dois l'enluminure du plus beau des rêves. Enfin vous vous méprenez aussi sur les intentions de dissipations que vous pourriez entrevoir. Il n'en est rien, je vous assure et j'ai la ferme résolution de poursuivre mon labeur dans le champ de l'érudition.

Si je devais jamais abandonner la volonté d'être, cette cathédrale toute d'ogives, toute d'élanements où se joue le soleil du matin, où chantent les alouettes, où vibrent les grandes orgues, cette cathédrale de ma jeunesse dont j'ai déjà construit les assises essentielles, si je devais jamais l'abandonner eh bien ce serait déjà fait et fait depuis longtemps !

J'irai à ce dîner babylonien, il le faut, mais le diable m'emporte qj je revois ensuite un visage Colombien !

*Agrégation deuxième année (1932-33, il a 22 ans)*

### De son père 6 janvier 1933

Mon cher Jean. Te voici de nouveau plongé dans tes études. Le jour gris de Paris te fait oublier plus volontiers qu'au Cap la vie du dehors pour tes livres dont tu as tant divisé et classé le travail. Je ne doute pas que ton ardeur, ton acquit des années précédentes te permette de compter sur des chances sérieuses à ton prochain concours.

Ton départ a laissé les Bruyères silencieuses. Ce n'est plus l'auto trépidante qui attend au portail, ni le mistral inquiétant qui agite l'atmosphère calme du Cap. Calme mais pluvieuse car depuis ton départ, le ciel verse des ondées de larmes. Heureusement que tu as eu quelques beaux jours à ton arrivée à Noël.

N'oublie pas de nous donner de tes nouvelles, même seraient-elles brèves. Tu sais combien nous vivons de ta vie, combien nous nous intéressons à tout ce que tu fais.

Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa.

De son père le 9 juin 1933.

Bientôt tu verras finir cette vie d'étude forcenée et tu pourras reprendre toute ta vigueur au Cap, dans le calme des Bruyères, au souffle de la brise marine, dans ton rocking chair ou à bord du Mistral.

Lettres de Jean

Papa, maman. Pardon ! Pardon ! Pardonnez-moi, il y a un temps infini que je n'ai pas écrit. Je deviens sec comme une cosse de noix et rabougri comme un vieux parchemin. Je vis, je lis, j'écris, je me bourre le crâne et le temps fuit.

Je suis allé à la Nationale cet après-midi et j'y ai retrouvé tous mes vieux cacochymes de l'an dernier, bons vieux érudits à l'œil bleu, bonnes vieilles érudites farfouillant la patrologie, braves vieux chanoines copiant des chroniques de leur paroisse, odeur de poussière, odeur de vieux cuirs et de papiers moisissés d'encre jaune et de colle fraîche. Etrange bruit confus, susurrements, borborygmes et le petit crissement des plumes. Usine, paisible usine chargée de siècles d'Histoire et de Pensée. Et tous les amis du temps jadis, ces amis enfuis qui vivent dans le nuage doré des souvenirs. Chère vieille bibliothèque où j'ai retrouvé quelques unes de mes impressions les plus fraîches de jeune lecteur épanoui au temps déjà lointain où je lisais l'Arioste.

L'Exposition est ouverte, Vernet qui y était hier m'en a conté merveilles. J'irai un jour savourer ces splendeurs, à l'entendre on dirait un pays de fées, toutes les splendeurs des trois mondes réunies en une prestigieuse synthèse, en une seule fleur multicolore aux étranges parfums chargés de siècles.

Hier maman, hier j'ai dit adieu à Clichy. J'en avais l'âme toute étranglée. Je leur ai parlé de St Benoit comme je n'ai jamais encore parlé, j'étais emporté par ma verbosité comme sur un tobogan. Ils furent vraiment gentils quand nous nous sommes séparés. L'abbé a trouvé un garçon libraire pseudo-instruit, cet être là sera je crois plus à leur portée.

Je suis allé chez Lereboulet ce matin dans la splendeur de mai qui s'éveille enfin. Il fut charmant comme de coutume, vivant dans la béatitude de l'âme et de l'expansion harmonieuse de toutes ses facultés physiques et morales. Oh le bienheureux ! Je quitte chaque fois cette île fortunée où le parfum même du printemps semble spiritualisé, plus léger et plus pur, plus bleu. Cloîtres, cloîtres silencieux que l'on dit mornes et qui sont les féeriques châteaux de l'âme, cloîtres aux longues ombres fraîches où l'on n'entend que le tintement de l'eau, parfois la sandale de l'ermite en prière. Ils m'attirent invinciblement comme cet anneau, ce vieil anneau dont rêvait le pilote dans la tempête, l'anneau du quai. Un autre monde en vérité, à mi chemin de l'Eternel et presque déjà hors du temps. Ne vous alarmez pas : ce n'est pas fait encore !

*Il est admissible mais sera recalé à l'oral, premier des recalés, le cousin Chalier étant dernier des reçus ! Les extraits suivants sont rédigés entre l'écrit et l'oral.*

Est-ce le thé de Mathilde ou est-ce le pays du sourire que clame le disque du voisin ? Est-ce l'air frais qui souffle sur les campagnes ? Je le sens plein d'aile ce soir. Il est 7 heures, le soleil dore ma flûte de jade, les minutes passent comme des bulles qui s'émoussillent dans une coupe de champagne, des minutes fraîches et ombrées, cristallines... Oh que les angoisses de l'oral sont loin... Je reviens de dîner dans le même état de jubilation intérieure. Il doit y avoir des fées

dans le ciel bleu ce soir, elles me bercent de ce qui n'est pas, de ce qui ne sera jamais. Suis-je fou ? Les cheminées rêvent dans le crépuscule, comme des cigognes, au bord des toits. Comme le monde est petit pour moi ! Comment s'évader vers les joies inconnues ? Je suis rassasié d'éphémères, je voudrais l'éternel. Je ne trouverai jamais ce que je cherche, cela n'est pas de ce monde. Mais qu'est-ce que je cherche ? Des regards inconnus, des flots d'ailes, des sourires plus divins que ceux de la mer. Je suis un nénuphar qui s'étire au raz de l'eau. Si la tige se brisait, je m'en irais tout doucement vers la mer... La mer pour le noyer.

Je ne sais si je vais vous envoyer la carte écrite hier soir. Elle est tellement stupide... Zut voici Chalier... Chalier repart, il est venu pour m'annoncer la visite d'Elisabeth (??) et me proposer de l'installer à J.Bart afin que je la pilote à travers Paris. N'est-ce pas charmant ! J'en suis tout ému et me moque pas mal de mon oral devant cette perspective pleine d'attraits. Je m'en vais organiser ça. Cette dive cousine de 16 ans nous arrive jeudi : comme les flots sur la caresse d'une risée, toute mon âme frétille et pétille d'allégresse. Au fond l'oral n'est qu'un grand fantasme, il n'a que la valeur qu'on veut bien lui attribuer et en définitive l'opinion de ces imbéciles sur ma valeur intellectuelle est parfaitement indifférente : cela n'y changera rien. Mais je m'égare : j'avais 1000 choses à vous dire ou plutôt une seule mais elle est indicible : suffit de vous dire que je ne connais plus Personne et que Personne ne m'est plus. Sans doute cela n'a t'il aucun sens et pourtant c'est le cruel retour au bon sens. Car je me prépare de loin à mon entrée à la Trappe. Mon style est déjà ascétique et je coupe tous les ponts. Pire qu'une opération chirurgicale : nous en reparlerons à l'ombre des oliviers. Et votre sourire, O maman, sera comme la brise du large qui fait rendre un son plus pur aux lyres éoliennes. Car mon cœur est en panne comme dit Verlaine et j'attends les moussons. Revoici Chalier : de quels lointains rivages m'a t'il fait revenir ! Suis-je devenu décidément fol ? Encore un méfait du thé de Mathilde. Les canadiennes se sont envolées et j'ai murmuré ce beau vers de Vigny : « Aimer ce que jamais on ne verra deux fois ».

Voici deux cartes tellement stupides que je n'ose les envoyer : ce sont ni plus ni moins des bulles d'air irisées par la flamme bigarrées des heures... Je viens d'entendre au téléphone une voix lointaine, une voix brisée, une voix qui jadis menait le chœur du Colombie. Un an ! Une vie ! Mardi (jour de Mars) je m'élançai dans l'arène, il est temps et d'ailleurs je m'en moque. Debané vient de me quitter après m'avoir offert un abricot confit de Damas. Cela nous a mis en verve et nous venons de faire des analyses psychologiques admirables sur les jouvencelles qui assistaient au triomphe de St Cyr. Nous avons déploré le temps et les mœurs et avons stigmatisé les étudiantes comme étant des monstres dans la nature. C'est en effet mon avis ou du moins mon illusion.

*Agrégation troisième année (1933-34, il a 23 ans)*

### Lettres de Jean

19 janvier 1933. Papa, maman. Pourriez-vous m'expédier les livres suivants : Bourgoing « La critique au XVIIème siècle, Fidao Sustiniani « Qu'est-ce qu'un classique ». Ils sont situés à la salle d'étude dans le placard entre les deux fenêtres sur la planche du dessus. Pourriez-vous y joindre la Revue des Deux Mondes du 15 août 1927 (article de Mornet sur le Neveu de Rameau).

Papa, maman. Avez-vous des lumières sur les ténébreux projets de Chéron ? Je vous avoue que les nouvelles qui se colportent ici m'épouvantent. Le concours n'est pas supprimé mais on dit que les places vont être diminuées sérieusement. Or il y a 23 normaliens ! C'est fou !

Je ne puis espérer un rang extraordinaire et si on diminue encore le chiffre des reçus, il n'y a plus grand espoir.

En tout cas si j'ai jamais souhaité la chute d'un ministère, c'est bien celui-là ! Hier des types ont lâché au Boulmich un immense cochon en caoutchouc gonflé au gaz avec l'inscription *Chéron* et ont pendu à un pilori une effigie de l'individu. Tout cela ne mène à rien. L'essentiel est de connaître cette bienheureuse loi qui tend à tarir l'élite tout en entretenant la gratuité des lycées : c'est d'une logique admirable... Melle Schuhler qui a demandé un poste n'a pu en obtenir et elle me disait qu'à Strasbourg des instituteurs primaires, qui apprennent le latin en même temps que leurs élèves, doublent les professeurs de 6<sup>o</sup> et 5<sup>o</sup> dans les lycées. Admirable ! Et les licenciés ne trouvent pas de place ! Je doute qu'on ait jamais atteint pareil gachis, pareille pourriture. Du haut en bas c'est écœurant. J'aurai plaisir à aller à Rome rien que pour respirer un air plus pur. Vive malgré tout Mussolini !

Eh bien savez-vous ? Quand je vois cette vie de professeur qui porte un joug de 19 heures sans parler des préparations et des corrections (Duval dit qu'il lui faut 60 heures par semaine), j'aime encore mieux ma libre vie d'agrégatif ! Point de barrière, points de rails, tous les aiguillages sont ouverts. Certes le labeur est pesant mais on construit son existence et cela peut être un chef d'œuvre si l'on veut. La monotonie de cette vie que m'a dépeinte Duval, j'en ai la nausée ! C'est une prison tout simplement. Plus d'initiative, un outil dans un engrenage.

Mlle Schuhler vient de faire une folie : je trouve ce matin le magnifique ouvrage de Diehl sur la peinture byzantine orné de 96 planches de toute beauté. Cela vaut dans les 300frs... Vous pensez si ce livre me rend fou de joie. C'est un lieu de délice. Tout y est depuis Daphné, Ravenne, Torcello, jusqu'à Ste Sophie et Kir Kilissé et les mystérieuses cathédrales d'Arménie. Elle est folle et je suis à la fois heureux et embêté.

J'oubliais l'essentiel : la requête Cendrillon. Je voudrais fort aller le 4 au bal de la Sorbonne pour observer et me nourrir de diatribes et de satires. Or il me faudrait un smoking. C'est un uniforme qu'il me faudra nécessairement acheter un jour ou l'autre. Pourquoi pas maintenant ? Cela remplacera l'achat d'un manteau, l'ancien me suffisant amplement. Donc m'autorisez-vous cette dépense ? J'irais avec Débané et je vous l'avoue franchement, j'irais avec grand plaisir. Vous n'y voyez pas d'inconvénient n'est-ce pas et vous sites oui comme la bonne grand-mère de Cendrillon. Merci.

Bal de la Sorbonne : je ne vous décrirai pas le lumineux étal de poupées qui, assises sur des banquettes tout autour du salon, attendaient amateur. Cela m'a rappelé certaines foires antiques et je me suis souvenu d'un mot de Tolstoï qui déclara que le bal est un dernier vestige de la barbarie primitive !

S'il n'y avait pas de romantisme – et par conséquent de ridicule – à risquer un diptyque, j'évoquerais ces beaux soirs d'autrefois au Cap quand je grimpais sur la cime du mimosa alors jeune et vigoureux pour contempler dans un berceau de fleurs le coucher du soleil sur St Jean. Je m'ignorais alors et goûtais tout simplement la splendeur des choses. Eh bien pour cette paix d'un seul soir de Provence, je donnerais tous les bals de l'univers.

J'étais hier soir à l'opéra entendre le Crépuscule des Dieux, dernière pièce de la Trilogie, la fin du Walhalla et la mort de Siegfried. J'ai été emballé plus que par aucune pièce de Wagner. Le début, le départ de Siegfried est grandiose et la scène des Mermaids, les filles du Rhin dans un décor magique... Jamais éprouvé une telle impression d'harmonie entre la musique, le décor et le sujet. C'est le triomphe de l'opéra. Et puis la scène finale, la mort du héros et la transfiguration de Brunhilde... la Valkyrie grandit jusqu'à devenir déesse. Une exaltation inouïe. Il est cruel après 4 heures au temps des héros et des dieux, au temps des dragons et du Rheingold de rentrer dans le monde des éphémères privé de taxis.

Paris s'agite. Jour d'émeute. Je suis allé par curiosité jusqu'aux Boulevards en passant par la Chambre. L'autobus depuis Sèvres Babylone jusqu'au carrefour du Bac roulait sur des grilles des arbres, les bosquets ravagés du métro et les arbres renversés. Ici un banc, là un tas de pavés. Sous mes yeux, un jeune homme d'ailleurs fort élégant s'exerçait à briser les réverbères... et cela dure encore. Place de la Concorde, un peloton à cheval devant chaque statue. Il paraît qu'on se bat rue de Rivoli et au Chatelet. Au retour le carrefour de St Germain des Près avait l'air d'un champ de bataille. (...) Tout cela n'est rien mais cela finit par créer une atmosphère trouble.

Je suis très heureux de mon explication de ce matin. Je ne puis dire à quel point j'ai été heureux de parler. Cela coulait, les mots venaient, juste ceux que je voulais. En somme quelque chose de radieux. Et je sentais que ce plaisir, l'audience aussi l'éprouvait. Il y avait un sourire sur tous les visages, plein de sympathie, et ce sourire me réchauffait comme un soleil. Nons, jamais je n'avais parlé comme cela, avec cette facilité, cette désinvolture.

Gare à la leçon de mardi, mais maintenant j'ai l'art, plus peur du tout. J'arrive à parler lentement avec les minauderies du visage et des mains. C'est bien amusant. Bayet m'a gentiment complimenté.

Je viens de déjeuner au Cercle Militaire avec le colonel Huerre. Ce fut un repas plantureux arrosé d'un excellent vin et qui m'a ravi d'aise. Heureusement que je n'ai pas payé car c'est ruineux. En attendant Homère n'avance pas et j'ai envie de dormir. J'ai hâte d'affronter le jury : cet oral commence à durer. Le Cercle Militaire est un lieu somptueux où je me promets bien d'aller l'an prochain en uniforme... Je me réjouis de cette année de service comme vous n'imaginez pas. Seulement je voudrais bien être à St Cyr. Dois-je écrire au colonel de Fleurion ? Que faire pour obtenir ce changement ? Peut-être pourrais-je demander au colonel Maupail qui faisait la PMS ? ou simplement soudoyer une tangente à l'Ecole Militaire...

### Recommandations de sa mère

Mouton, il faut que tu arrives absolument à établir l'équilibre afin de ne pas passer ainsi d'un extrême à un autre. Il est rose, suivi d'une dépression il est noir. Sois donc un peu maître à ton bord et apprends à réfréner une imagination qui colore la vie à sa fantaisie, autrement tu ne seras qu'un pantin tournant au jeu de ses impressions et, le plus bête, c'est que cela réagit sur ton système nerveux et tu te rends malade sottement. Dis donc une bonne fois « je le veux... ». Aie de la volonté.

Mon Mouton. J'ai été à la gare retenir ma place. Vérifie sur l'indicateur de Lequesne (je n'ai pas d'indicateur service hiver), je crois que le rapide 6 arrive à Paris à 8 heures juste. Ce serait une heure bien matinale pour toi, se lever pour être à la gare à 8 heures !!! A quel horaire sors-tu

habituellement de tes couvertures ? Tu dois avoir pas mal de visites de Débané dans ta chambre je suppose et il ne faut pas que mon arrivée les modifie en quoi que ce soit, d'autant plus que Débané doit toucher au terme de son séjour en France. C'est justement pour cela que je tenais à avoir une chambre. Je pars dimanche donc, arrivée lundi 20 à Paris.

Mouton, ta lettre de ce matin amène le sourire sur les lèvres sévères du Pit : 5 thèmes et versions depuis Noël... le fait est que tes épîtres (tu pourras les relire avec le recul du temps et les juger) rendaient un son peu agrégatif : du bal à la Sorbonne au patinage en passant par Frantz Lehar... La conclusion s'imposait et Bon Pit dans sa vive affection pour le Poup s'alarmait avec raison.

Mon Mouton. J'ai été ce matin à la gare de Monaco où j'ai retenu une place au train du 15, comme dit Mme PLM en téléphonant à Nice. J'arriverai donc le 15 à 8h, c'est un jeudi et tu n'as pas PMS ce matin là. Je crois que je vais voyager avec le prince et les petits princes.

Janvier a été cruel pour le jardin, le mimosa seul dore la terrasse, mais il fait beau, chaud même. Ce matin on voyait vers la montagne le Mounier scintillant de neige.

Pit était invité ce soir à dîner chez James avec le docteur Collin (le grand magasin d'outils chirurgicaux, rue de l'Ecole de Médecine, mais il a refusé.

Nous avons reçu une carte très aimable du docteur Lereboullet, enchanté que tu sois un excellent ami de son fils.

Mon Mouton. Tu peux te flatter de mettre papa dans une belle colère et vraiment il y a de quoi : as-tu réellement perdu ton bon sens ? Tu es en retard, tu n'as même pas le temps de voir tout ton programme et tu vas te donner un surcroît de travail pour le plaisir de parler de Médée. En vérité tu manques d'équilibre et j'en arrive à comprendre Bon Pit. Il t'a télégraphié de suite, je souhaite que la dépêche te parvienne à temps ; en tout cas ne te plains plus de ton travail chargé et ne t'étonne pas de rater le concours, tu fais ce qu'il faut pour cela ! Tu n'as plus 10 ans et une telle inconscience n'est pas pardonnable. Je regrette de ne pas avoir été à Paris, j'aurais pu au moins te ramener au bon sens. Suffit, s'il est trop tard, récriminer ne servirait à rien. La petite Mime.

Le Cap 30/4/1934. Mon Mouton. Puisque le concours a lieu le 18 juin, je pense alors reculer un peu ma visite à Paris et ne partir qu'après l'Ascension. J'aimerais être à Paris pour assister à la procession chez les Bénédictines, elle a lieu le 31 mai. Je pourrais quitter Paris le lendemain, comme cela tu serais tout à fait libre pour ta balade du 3 juin. Mes vieux ans ne s'harmoniseraient pas avec les, ou la, jouvencelle qui donneront la note à cette excursion.

Bon Pit est très très inquiet de tes thèmes, il te voudrait voir prenant des leçons avec n'importe quelle célébrité et à n'importe quel prix. Tu annonces souvent que tu vas te remettre à ce genre d'exercice et tu en restes à l'annonce, cela le met dans tous ses états et plus juin approche, plus il est en crainte. Ne pourrais-tu faire placer la PMS après l'écrit pour en être débarrassé ? Pauvre Mouton, tu as un trimestre terriblement chargé, mais tu aimes cela.

### De son père

8 mars 1934. Mon cher Jean. Il fait beau temps au Cap et le jour de ton arrivée ici commence à poindre. Tu trouveras ici tout prêt à te recevoir, lit moelleux, table et vins de choix, auto qui file comme un éclair, jardin gracieux déjà parfumé de giroflées et de mimosas. Hier James te conviait à te mettre dans sa société de St Vincent de Paul et de l'association paroissiale. J'ai refusé en ton nom. Il me semblait que ton esprit aurait la nausée à l'audition des stupidités

énoncées par le fol habitant de Bon Repos. Les travaux du sentier du bord de mer avancent lentement. Mime est chaque jour par les chemins, Guerite l'accompagne. Cela lui fait du bien.

### La suprême tentative

Je me souviendrai dans les temps à venir de cette longue semaine à la fois délicieuse et empoisonnée qui précéda ma suprême tentative d'agrégation. Cette fois l'approche du concours est imminente et déjà je me sens envoûté. Impression d'avoir tout oublié, de n'être pas prêt du tout. Et avec ça, une chaleur mortifère qui monte de la rue à travers les volets clos. Le Luxembourg est un vaste nuage de poussière où se brasse je ne sais quelle marmelade enfantine.

Je ne désire plus qu'une chose, c'est que cet écrit soit fini, bien ou mal qu'importe, mais que tout cela soit passé, enterré. Et pourtant je regretterai ces jours cruels, je sens qu'ils enfoncent en moi des clous de tendresse et que leur souvenir peuplera les nuits de Provence mieux qu'une flopée de lucioles. Je n'oublierai pas non plus les printemps de Paris, ces deux derniers printemps.

Serai-je admissible ? Vraiment j'étais beaucoup plus sûr de moi l'an dernier. Je voudrais beaucoup réussir à cause de vous. Personnellement et si j'étais libre, il y a bel âge que j'aurais plaqué cet examen abrutissant et dont je conserverai les stigmates toute mon existence : j'y ai perdu 4 années, mais là royalement perdu. Enfin, c'est l'ultime fois et cette idée me donne des ailes.

L'oiseau chante à tue tête dans sa cage, c'est un bien gentil compagnon.

## ANNEE DE PHILOSOPHIE (1934-35)

Une année perdue parce que réformé du service militaire pour lequel Jean avait suivi la PMS et rêvait d'être officier dans l'infanterie.

*Déclaré inapte au service militaire (après la PMS pourtant)*

Papa, maman,

J'ai passé ce matin aux Rayons X. Comme je vous l'ai téléphoné, le résultat est défavorable. Les deux médecins étaient là (l'interne et le réserviste). Je n'ai guère entendu leurs paroles mais le résultat est net : avis de réforme.

Le médecin chef habite 19 rue Pastorelli, c'est le Dr Gensollen. Commission de réforme vendredi. Je partirai samedi midi pour la caserne et sans doute dès le soir je serai au Cap.

Je pense quitter vers le début novembre pour Paris où je resterai jusqu'à Noël. Après les vacances, peut-être pourrais-je faire des Sciences Po dans les Alpes ou dans les Pyrénées. Tout cela à décider ensemble.

En tout cas, pas de service auxiliaire. L'infirmière vient de passer, elle dit que papa pourrait sans doute obtenir que j'aille à St Maixent. Mais je ne voudrais pas que papa se dérange avec son genou malade. Peut-être une lettre au médecin chef ferait bien des choses : en lui expliquant que mon cœur est simplement nerveux et qu'il n'y a pas de lésion, que je suis solide pour faire des courses en montagne, etc.

Je serais véritablement navré d'être réformé. Oui, écrivez bien vite une lettre éloquente au médecin chef sans oublier de dire que je suis désigné pour St Maixent.

Merci. Je vous embrasse.

*Premières rencontre avec la philo*

Papa, maman, Je vous écris chez la « surcasserice » de Mme Botman. Cela a l'air propre. On verra à l'heure du thé et le prix...

Voyage excellent. Deux tousseurs qui étaient pris de quintes à tous les à-coups. Par ailleurs bien dormi. Pas froid. Mais pas de gilet, mais pluie diluvienne.

Je me suis inscrit à la Sorbonne au groupe de philo et j'ai déjà assisté au cours de Lalande et de Delacroix. Cela a l'air très calé et même assez Bas Breton (je veux dire cuistroforme). Aussi je vais renoncer aux Sciences Po. Impossible de mener les deux de front.

J'ai l'intention de présenter les 4 certificats en juin. C'est un peu fou mais très drôle. La Logique m'a l'air rébarbative. La Psycho me paraît plus attirante et plus humaine. Mais quel excellent exercice d'esprit ! Quel changement de discipline ! Je suis ravi. Vu Michaut qui m'a conseillé de faire une thèse, le brave homme...

A Jean Bart, je loge au 22 sur la cour au 3<sup>ème</sup> étage. C'est cosy, chaud et (sauf le couloir) tranquille... J'y resterai, je crois, définitivement. Demain visite à Delage à qui j'ai téléphoné.

Envoyez-moi le smoking pour le dîner Budé (le 16 novembre) et en même temps les deux Sources et la Recherche de la Vérité de Malebranche (mur Est, deux volumes). C'est tout je crois, mais avant de faire le colis attendez une prochaine lettre : j'aurai peut-être autre chose.

Carte de visite de Jacqueline qui me souhaite bon succès ?? Il y a énormément de cours de philo. Je choisirai l'essentiel et me réjouis des beaux livres qu'il va falloir grignoter dans le calme

de Jean Bart. Malgré la sécheresse du début je crois que j'aimerais follement la philo. Mais cette licence est beaucoup plus sérieuse que celle de lettres.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

### *Préparation Voyage Orient*

Papa, maman. Voici le programme de Jérusalem. Le bon père m'a dit qu'en s'inscrivant à temps, on aurait en seconde une cabine intérieure à deux places. A la rigueur je pourrais prendre une seconde et vous une première.

Il m'a assuré que le voyage n'était pas fatigant, qu'il y avait beaucoup de dames très âgées qui l'avaient fait. On est en auto le plus souvent, etc.

Enfin j'insiste vivement pour que vous veniez. Un supplément de 500frs pour le voyage en Haute Egypte qu'il ne faut évidemment pas manquer. Ecoutez maman, il faut venir. Je suis sûr que ce voyage vous ferait plaisir. Il est tout simplement magnifique et ce sera peut-être l'unique grand voyage que nous aurons fait tous les deux puisque je suis malheureusement destiné à me marier un jour. Enfin c'est perdre délibérément une belle source de joie.

J'espère que vous direz oui. Je ne pense pas que le prix soit prohibitif et papa est d'accord avec moi : il faut que vous veniez.

Par ailleurs rien de neuf : toujours Bergson...

Je vous embrasse.

### *Travail philo. Programme et livres.*

Papa, maman, Pourriez-vous joindre au colis :

Virgile, Eneide, édition Lepay Hachette ou Lechatellier (entre les deux fenêtres)

Marie de France, les Lais, édition Piazza (mur Nord en bas à droite)

Bergson, les données immédiates et l'énergie spirituelle (mur Est au milieu)

Inutile d'envoyer le smoking. Budé ne l'exige pas.

Je suis étonné de n'avoir pas encore de nouvelles du Cap : jeudi midi rien n'est arrivé ! Depuis 4 jours que je vous ai quittés, c'est le grand silence.

J'irai dimanche au Conservatoire entendre le Requiem de Fauré et la IX symphonie. Ecoutez-les en TSF, ce sera magnifique.

Tisserand en quête d'une situation et plutôt sombre a paru à Jean Bart hier. Il sort de son service militaire ravi du métier... On a failli le retenir à la caserne en vue des événements de Sarre (il était à Metz) et s'attend à être rappelé d'un jour à l'autre.

Hier soir pas de déploiement de police dans le quartier : on craint des manifestations contre le Sénat mais la pluie mouille les enthousiasmes.

Je lis toujours Meyerson. Je finirai ce soir et commencerai Goblot. J'ai réduit mon horaire à 5 ou 6 cours par semaine : l'essentiel. Je compte surtout sur la lecture paisible « plume en main ». Il sera bien hasardeux de présenter les 4 certifs en juin mais c'est une chance à tenter. D'ailleurs je travaillerai surtout la philosophie générale et logique ainsi que l'histoire de la philo qui sont les deux examens les plus difficiles. Les deux autres (psycho et sociologie) sont des balivernes. Il y a au programme Aristote, les stoïciens, Descartes, Spinoza, Kant et pour l'oral Platon (La République), Aristote (Ethique), Berkeley et Hume. J'ai choisi les auteurs anglais et grecs et je m'en tire mieux.

Pourriez-vous vérifier s'il n'y a pas entre les deux fenêtres une éthique à Nicomache et le 6<sup>ème</sup> livre de la République de Platon en éditions classiques ? Je dois rencontrer à gouter ce soir une lectrice de l'Echo de Paris, professeur de sciences je ne sais où. Ce sera drôle.

Je vous embrasse.

*Suite philo (Meyerson)*

Papa, maman. J'ai passé l'après midi plongé dans Meyerson et j'y ai récolté un affreux mal de tête. Ajouter à cela le cours de Rey... Je découvre que je ne sais rien en philo : c'est presque une terre inconnue et si je veux m'en donner la peine il y a de quoi faire...

Voulez-vous l'envoyer avec le smoking l'album de Grèce à cause de Baki. Inutile de chercher les Deux Sources qui sont ici mais il y aurait lieu de m'envoyer le livre de Le Roy (les origines de l'intelligence, sur le mur Est). Et les œuvres d'Auguste Comte (edit. Garnier, jaune).

J'ai vu Delage toujours sous pression. Il m'a dit que Goupy était président de la Section des Lettres. Dans ces conditions je ne veux plus collaborer à la Vie des Etudiants considérant cette nomination comme une offense personnelle... C'est donc une affaire classée.

A Jean Bart il n'y a comme têtes de connaissance que Vernet et St Remy plus chartistes que jamais. Je n'ai revu d'ailleurs aucun camarade de l'an passé. Ils ont tous disparu.

Je vous embrasse.

*Suite philo. Refus d'envisager une thèse*

Papa, maman. Je n'achèterai donc pas la psychologie de Dumas puisqu'elle se trouve à Monaco. J'ai trouvé l'Atlas de Justus Perthes : c'est un joli petit livre qui a l'air très pratique. L'atlas des poissons est épuisé chez Klincksick.. Regardez si l'on trouve à Monaco les livres de Durhheim (suicide, formes élémentaires) et de Lévy-Bruhl (la mentalité primitive).

J'aurai largement de quoi travailler au Cap avec Descartes, Spinoza, Kant, Hume et Berkeley... Mlle Schuhler m'a fourni quantité de livres. J'ai assisté ce soir à un magnifique cours de Lalande sur la thèse de Serrus dont Lavelle a parlé dans un feuilleton l'an dernier. Evidemment (avec Bréhier) c'est le cours que je regretterai le plus. Il faudra que je tâche de me faire communiquer celui de Delacroix (le raisonneur) qui est aussi très important. D'ailleurs, à vrai dire l'examen importe peu : c'est plutôt une question de culture personnelle.

Je n'ai nullement l'intention de poser ma candidature pour la Fondation Thiers. D'abord j'ai horreur de Paris et surtout j'ai hâte de passer à une vie active qui ne soit pas purement estudiantine. L'idée seule de m'enfermer dans une thèse me fait frémir.

D'ailleurs nous en reparlerons au Cap.

Il pleut, mild weather.

Je vous embrasse.

*La philo perd son charme. Visite Lereboullet. Préparation voyage Orient.*

Papa, maman. Je travailote ma philo et ne sais que vous conter. Je vais bien mais la Logique commence à perdre le charme de la nouveauté et je perds patience en lisant 100 pages de Meyerson pour expliquer comment 1 et 1 font 2 et non pas 1 et 1 tout simplement. Cela a évidemment de l'importance mais j'aime autant une tarte à la crème.

Je me suis inscrit à la librairie face à celle des Familles et je réserve les soirées à la lecture des romanciers modernes trop négligés par l'agrégatif. Je ne sors pas, ou presque, sauf pour les

concerts et ne suis pas allé au théâtre, sauf une fois pour Rosalind de Shakespeare. Quant au cinéma, je n'y ai pas mis les pieds. C'est étrange mais la vie même à Paris ne m'intéresse plus et je sens là une régression. Plus que jamais je me décide à ne pas revenir ici en janvier-février mais à vivre au Cap au milieu des bouquins parmi les choses d'autrefois.

(...)

Je n'insiste plus : si vous ne voulez pas venir en Orient, c'est tant pis. Je le regrette, cela aurait été un beau voyage. Quant à prendre des 1<sup>ère</sup> classes, c'est non. J'aime mieux dépenser l'argent à acheter des livres ou à voyager aux environs de Paris.

Ci-joint la carte ½ tarif. Je crois qu'il est inutile de la renouveler puisque je ne reviens pas à Paris l'an prochain.

Papa, maman. Je reviens d'Issy où j'ai vu Lereboullet. Sa sœur se marie mercredi avec un mathématicien. J'ai toujours plaisir à revoir Issy, à respirer l'odeur des céleris fraîchement coupés et des choux de ce lieu saint. André m'a paru rayonnant de théologie neuve, prêt à défendre la doctrine de la Grâce selon St Thomas car il est devenu doctrinal. Il enseigne le catéchisme à des jeunes filles de St Sulpice et doit s'y montrer parfait homme du monde. N'est-ce pas une scène délicieuse : ce jeune lévite revenu dans cette société profane où il brillait jadis, mais revenu dans la robe des clercs et l'auréole de la sagesse.

J'ai déjeuné à Jean Bart avec G.Crison qui est grippé. Julia a rapporté les plats deux fois et nous a donné de judicieux conseils sur le choix des morceaux ; elle a même voulu nous servir de sa main, trouvant notre appétit indigne de notre gaieté !

Je n'ai plus qu'une pensée, c'est de revenir bientôt auprès de vous afin d'y finir mes jours dans la paix des champs et dans la solitude morale pleine d'Usage et de Raison comme dit l'autre. Je tire des plans, fais des projets : violon, échange de leçons d'allemand et français ou anglais et français. J'écoute surtout le bon feu de la salle d'étude rythmé par les soupirs de Brigand.

Je reviendrai à Paris en juin pour les examens, au retour de ce prestigieux voyage d'Orient.

Depuis que j'envisage ce long séjour au Cap, je me sens croître des ailes. J'ai déjà cherché l'atlas de Justus Perthes. Il est inconnu chez Flammarion et chez Gibert. Je me demande s'il est encore édité ! En tout cas j'achèterai avant de partir l'atlas des poissons.

Je vous embrasse de tout cœur.

Papa, maman. Mon amour pour la philo devient passion. Je suis vraiment heureux : c'est une existence rêvée ! Chaque matin au réveil je vois le livre du jour ouvert sur la table à 50cm du lit (la chambre a 5 ou 7 pieds carrés).

J'étais hier au Conservatoire. Avez-vous entendu le Requiem de Fauré à la TSF ? et la IX<sup>e</sup> symphonie jouée comme jamais je ne l'avais entendue ?

J'y ai rencontré Masson et sa femme, il a l'air moins insolent et presque civilisé.

Merci de vos lettres. L'article sur Barrès est très juste. J'avais déjà lu le fumeux exposé de Thérèse sur Lanelle : lorsque les littéraires veulent paraître philosophes ils se rendent incompréhensibles.

Réflexion faite, je préfère ne pas aller en montagne cet hiver : avec le voyage en Orient il ne resterait matériellement pas le temps de faire quelque chose d'utile. Je préfère utiliser copieusement cette merveilleuse année et avancer d'un bon pas dans la recherche de l'absolu. D'ailleurs je me suis inscrit pour faire une leçon en janvier chez Lalande.

Je m'étonne de ce que vous me racontez sur le compte des Reverchon : il est ridicule de supposer qu'ils ont demandé des renseignements pour des vues intéressées. Je n'ai jamais fait au

cours de la croisière le moindre pas dans cette voie : sans doute ont-ils parlé incidemment de moi aux Montrau, lesquels sont comme chacun sait des concierges quant à l'imagination. D'ailleurs l'incident est clos.

Hors propos, j'ai l'intention samedi 24 de partir pour Poitiers (visite de Poitiers, La Rochelle et La Roche sur Yon). J'ai décidé ça en relisant la lettre de Jacqueline et surtout le « coup de sonnette vainement attendu ». Il y a là un vide à combler.

Je vous embrasse.

### *Abandon de la philo...*

Papa, maman. Vous allez me trouver plutôt fumiste : voilà, j'ai envie de plaquer la licence de philo ! C'est trop éreintant si je fais les 4 certificats et idiot si je n'en fais qu'un ou deux. Mais cette décision dépendra du sort d'un projet de thèse que j'ai soumis à Mazon sur le « sentiment religieux » à Athènes au Vème siècle. C'est une vieille idée qui m'est venue l'autre soir et j'ai écrit en ce sens à Mazon. S'il m'encourage à ce travail, je m'y mettrai tout de suite à corps perdu.

L'an prochain je solliciterais la Fondation Thiers et j'évitais la vie rococo du professeur de Lycée. Naturellement ces projets sont vagues, mais depuis deux ou trois jours j'ai l'impression en philosophant du matin au soir de perdre mon temps. C'est passionnant évidemment mais cela n'aboutit à rien...

Je voudrais seulement continuer à lire les livres de philo pour ne pas m'abrutir, ne pas tout à coup tourner bride et oublier tout mon grec et tout mon latin. Ce serait agir en bébé ! Certes ces quinze jours n'auront pas été perdus : j'ai une idée de la méthode de travail philosophique et saurai en profiter dans mes lectures.

Enfin dès que Mazon aura parlé tout se précisera. Je suis sûr que vous êtes d'accord mais j'aimerais avoir votre avis sur le sujet choisi. C'est un travail de synthèse d'après les textes et les fouilles mais un gros travail...

J'étais hier à l'Atelier voir une pièce de Shakespeare (*As you like*) très jolie.

Je vous embrasse.

Papa, maman. Masson me déconseille le sujet de thèse comme trop vaste : il lui faut un sujet précis et restreint. Mais il ne m'en a pas proposé. D'ailleurs fort aimable avec une teinte d'obséquiosité méprisante comme toujours.

Conséquence : je poursuis ma philo. Hier visite de Mlle Schuhler. Elle avait l'air si malheureux que je lui ai passé mon billet pour le concert Toscanini.

Je pense que je pourrai rester au Cap après Noël et travailler à la maison. Je reviendrais pour le mois de mars ici afin de lire les livres que je ne pourrais avoir au Cap.

Je ne renonce pas tout à fait à la thèse et suis toujours en quête de sujet. Maçon est d'ailleurs le seul helléniste sérieux de la Sorbonne et c'est un thèse de grec que j'aimerais faire.

Je vous embrasse.

Papa, maman. Je vais acheter le traité de psychologie de Dumas et deux ou trois autres livres. Je pense que je pourrai accéder à la bibliothèque du lycée à Nice. Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi je reviendrais à Paris avant Pâques : je puis travailler au Cap tout aussi bien. Il y a évidemment plusieurs cours intéressants mais cela ne compte pas dans la balance : le plus beau fruit de ce concours sera de me permettre enfin de revivre aux Bruyères. Il y a plus de 8 ans que je les ai quittées pour Franklin ! Je ne pensais pas alors que je pourrais vivre loin d'elles.

En somme le temps a passé vite, je puis maintenant y revenir avec la satisfaction du devoir accompli. Parce que, voyez-vous, je ne suis jamais ici, comme partout, qu'un oiseau sur la branche au milieu de mes valises. Les bateaux sont contents de revenir au port d'attache et j'ai toujours inscrit sur mon étrave « Port d'attache, Cap Fleuri... » Avec tous les philosophes, j'aurai certes de quoi faire et je suis sûr que je travaillerai très bien au ronron du poêle de la salle d'étude.

J'ai été hier voir la nouvelle pièce de Giraudoux : Tessa, la nymphe au cœur fidèle. Toujours la même verve. Avant de partir je veux aller voir l'Otage de Claudel et deux ou trois autres spectacles que je serais capable de regretter. Reçu une lettre de Lille assez mélancolique. Sic transit...

Ah j'oubliais : je ne veux absolument pas prendre des 1<sup>ère</sup> classes pour le pèlerinage. C'est absurde. Je ne suis pas malade et je préfère me trouver avec des gens de mon âge. La question ne se pose pas. Il n'y a rien à payer pour l'instant : une simple inscription de 30frs (qui est faite).

J'ai un tas de livres à emporter : il faudra deux colis postaux.

Je me porte à merveille et vous embrasse de tout cœur.

Papa, maman. Je n'ai guère le temps pour vous conter mon voyage à Beauvais. C'est une ville pleine d'intérêt aux vieilles rues pittoresques avec des maisons à poutres sculptées et des fenêtres en vitrail. J'ai naturellement visité la cathédrale qui l'a emballé, une ogive enthousiaste, pointue, qui ne semble se courber qu'à regret. Egaleme nt l'église St Etienne, semi-romane dont parle Flipo. J'ai déjeuné et dîné chez Y.Masson qui a là un poste de professeur. C'était bien drôle et sympathique au possible.

En rentrant hier soir Roger m'a dit que vous aviez téléphoné. Je suis désolé de vous avoir manqué. J'aurais dû vous prévenir de cette excursion. Mais j'attendais le beau temps et ne savais pas la veille que je partirais le lendemain.

Avant de quitter Paris, j'irai à Franklin et chez Vénard. Puis je secourrai la boue de mes souliers sur cette ville puante et reviendrai dare dare au Cap.

Je partirai vendredi 20 ou 21 par le 15 pour avoir le dernier cours de Bréhier vendredi matin.

Ce soir concert Thibaud à Gaveau. Vous vous rappelez d'avoir entendu Thibaud à Monte Carlo l'an passé !

Ne vous souciez donc pas de cette thèse, nous en reparlerons au Cap. J'ai bien le temps d'y songer.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Papa, maman. Deux mots seulement. Je suis toujours pressé et ne fiche rien... C'est d'ailleurs exprès.

Gastinel n'était pas chez lui : il est en tournée. Cela règle la question. Je lui écrirai du Cap que je ne sollicite plus de poste.

Demain je vais voir Vénard. A Franklin, réception aimable, très sympathique de la part du Père Préfet, assez jésuitique de la part du Recteur (mon fils, etc.). J'ai horreur que les gens m'appellent « mon fils ». C'est déjà beau qu'on dise « mon Père » à des gens qu'on ne connaît pas ! Je n'avais jamais vu le Père de Vauplane.

Au retour je suis passé chez les Assomptionnistes. Le bon frère tout frétilant m'a montré une lettre de Mime et m'a assuré que Mime viendrait. On ne résiste pas, dit-il, à l'attrait de ce voyage, nullement fatigant dit-il et je le crois.

Bon. Quoi encore ? J'étais hier à Versailles (tea at home) et je m'en vais tout à l'heure au Conservatoire.

Je pars décidément jeudi.  
Je vous embrasse.

### *Retour aux Bruyères*

Papa, maman. Le téléphone hier était détraqué à Jean Bart. Melle Masson devait aussi me téléphoner et j'étais étonné de n'avoir reçu aucune des deux communications. On n'a découvert le mal que ce matin. Et encore par hasard. La mégère ne s'en était même pas doutée...

Hier je fus chez Pastinel, mais cet homme était en tournée en province et je revins bredouille. Par contre je pus entendre la 4<sup>ème</sup> symphonie au Conservatoire.

Vous n'imaginez pas comme j'ai hâte de revenir au Cap. Je suis écœuré de cette existence de Paris tirillée de partout...

Je suis allé voir Vénard ce matin. Il a été comme d'habitude au diapason et l'on n'a pas cessé de s'exalter comme deux enfants. Il dit que je le rajeunis, mais lui m'ouvre les vannes. Je ne les ouvre plus, les vannes, plus comme autrefois. C'est plus rare et ce n'est plus de la même façon. Je vais au Cap pour retrouver la clef. Ici il y a trop de petites lumières, ça papillote. Une nouvelle étincelle a surgi hier au Conservatoire et j'ai l'impression sordide d'être un individu néfaste : quelque chose comme l'incendiaire, moi, Jean l'Ensoleillé, le fol bébé. Cela me donne toujours l'envie d'aller au cloître ces histoires là.

Ce soir je suis ravi. La cigale de Beauvais m'a trouvé un coin à l'Opéra pour le Daphnis de Ravel et je danse en rond dans ma turne en claquant des doigts. Pourvu cependant que je trouve une petite fleur blanche pour la boutonnière... Ainsi le smoking aura tout de même servi à quelque chose. Bien sûr il n'y a pas d'opéra au Cap, mais j'aime tant le berceau blanc... vous savez le berceau blanc où je versais des torrents de larmes jadis quand j'étais un grand innocent.

Je viens de fabriquer deux colis de 15 kilos que j'enverrai demain. Puis ce sera moi qui m'emballerai et je me déballerai au Cap devant un poisson à la mayonnaise. Oh joie : trois mois comme autrefois comme s'il n'y avait rien eu, comme si j'étais toujours resté ! Et ce trait de plume rageur pour rayer Paris de mes souvenirs, Paris où je ne veux rien laisser de moi-même, rien ! J'ai roulé entre la rue Jean Bart et la Sorbonne pendant 6 ans comme la sphère close de Parménide sans m'attacher, sans m'enliser. J'ai 12 ans ni plus ni moins, 12 ans et je n'ai plus en tête que les scaroles, les girelles et les observatoires et tous les rêves d'autrefois quand j'allais dans le mimosa voir le coucher de soleil et quand Ninette chantait « Oh que mon cœur, que mon cœur va vite... » en coursant un cerceau plus grand que moi.

Je vous embrasse.

## ANNEE EN TUNISIE (1935-36)

## ANNEE EN ROUMANIE (1936-37)

### *De Mime, inquiète de l'absence de nouvelles*

(22/11/36) Mon Mouton. Pit est couché avec une bronchite (une vraie bronchite) (...) Tu n'es plus gentil... du tout. 3000Fr pour venir en France, et si tu ne viens pas, vas-tu rester à Bucarest au coin de ton feu à faire des économies ? Tu les dépenseras à vagabonder de par la Roumanie ! Certes, je le sais, ce n'est pas drôle de rouler 45 heures par un paysage connu déjà et fastidieux pour aboutir au Cap où tu t'ennuies au bout de 4 jours, mais crois-moi quand nous n'y serons plus (et nous sommes vieux), tu seras content d'avoir sacrifié ton plaisir pour donner de la joie à tes parents, tu n'as jamais fait que cela : leur donner de la joie. Continue jusqu'au bout.

Alors il nous faut attendre juillet pour te revoir, et encore tu feras quelque tour avant d'échouer ici. Arrive donc une bonne fois à comprendre que la vie n'est pas une partie de plaisir.

(15/1/37) Nice sera le port d'attache lorsque tu auras bâti ton nid et que les petits oisillons pourront essayer leurs ailes aux Bruyères. Nice n'est intéressant que par le voisinage du Cap, par ailleurs ce lycée de rastas et de métèques manque de charme et tu en aurais vite assez.

(7/1/37) Mon Mouton. Nous te remercions de tout notre cœur d'être venu nous revoir en dépit de ce long voyage. Tu as bien fait : merci. Et en voilà pour 6 longs mois, surtout s'ils comportent Russie et Perse. Ce sera une rude étape... enfin !

Mon Mouton, je t'en prie, ne vis plus comme un oiseau, fut-il rossignol, qui saute de branche en branche, picore ici, gazouillant là ; si tous ceux qui t'entourent ne sont que des corps sans âme, ce n'est point une raison pour ne pas te souvenir de la tienne. Fais donc un peu un retour loyal sur toi-même, tu verras sûrement le vide immense de l'absence divine. Décide-toi une bonne fois à mettre Dieu dans ta vie, tu verras comme ton horizon borné s'embellira ; évidemment il y a un effort à produire et à continuer, mais qui ne sait se vaincre ne vaut rien du tout.

(9/2/37) Voici ta lettre plutôt vide... les dîners, le ski, le mulet, le dieu qui franchit l'Olympe ! et après ? Eveille-toi donc une bonne fois, que j'ai encore cette joie sur terre.

Le weekend en ski, coucher dans une cabane et la messe du dimanche ? Crois-tu qu'il y ait un commandement spécial qui autorise les gens qui songent à leur plaisir à manquer au devoir dominical ? Je ne le connais pas.

(...) Crois-tu que la messe orthodoxe remplace la messe catholique ?... Encore que !

(6/3/37) Mon Mouton. Mais enfin que deviens-tu ? Ton histoire s'arrête au récit de ta conférence, soit le 24 février. Cela fait 10 jours ! Nous espérons que ta santé ne justifie pas ton mutisme, mais il ne faut pas recommencer. Et voilà les universités roumaines fermées, alors que fais-tu là bas, privé de tes auditeurs ? Prends donc le train et reviens-nous, nous irons ensemble, douce souvenance, revoir Florence, San Miniato, etc. ! Pourquoi pas...

Si tu ne reviens pas, je viens ! Réponds-moi donc alors, pour la 10<sup>ème</sup> fois je te propose la semaine du 15 au 22, soit par exemple départ d'ici le 17 au soir, arrivée le 19. Tu sais qu'une lettre est très longue à obtenir une réponse, tu pourrais peut-être envoyer un télégramme. J'attendrai avant d'aller chez Cook.

(9/3/13) Pour mon arrivée, soit le 18, soit le 19, je retiendrai les WL. Où ma fais-tu aller, au soir de ma vie ? au bout de l'Europe ? Mais pour te revoir, où n'irais-je pas !

(4/5/37) Jean, mon Chou, il faut bien réfléchir avant de boucler la Roumanie. Si tu étais assuré que Marx te puisse te caser, alors ce serait parfait, mais si tel n'est pas le cas, tu regretteras plus d'une fois tes cours et conférences en faisant la classe dans un lycée. En tout cas ne demande pas Nice, ce sera pour quand tu auras des poussins à veiller dessus, mais pour le moment ce serait abrutissant malgré les charmes de Lavaud la sportive.

Je préférerais encore le petit prince, mais... (partout des mais !) le gamin est en retard, donc des classes encore rudimentaires j'imagine, il a 12 ans je crois.

Enfin réfléchis bien. Il est évident qu'en dehors de tes cours et conférences, la vie à l'Institut est à mon avis peu attrayante pour ne pas dire plus... Ton oiseau rare ??? avant de dire un non définitif au cœur fidèle de Lorraine, réfléchis et longuement ; de tout le portrait que tu broses, elle le réalise, sauf le diplôme. Est-ce après tout un tel obstacle : une femme occupée jusqu'à la venue de la famille en vaut une autre qui s'ennuiera (car elle sera tout à fait pot au feu, partant assommante, ou elle sera tout le contraire et cherchera sa distraction dehors). Tu ne parles pas dans ton tableau de l'essentiel : la Religion. Celle-la n'a peut-être point ceci, mais son idéal, son rêve, c'est de toi qu'elle le tient, son âme, tu l'as formée déjà et tu achèveras ton œuvre, car en toi sommeille un intense appel vers le divin.

(15/5/37) Mon Mouton. Samedi et pas encore de nouvelles de mon Chou : demain 8 jours que nous nous tournions le dos... j'étais navrée et tellement émue de toute ta gentillesse à mon égard. Tiens-toi bien, Mouton, tu cours le risque de devenir un saint, je demande tellement au Seigneur de te « remercier » que sa plénitude va te combler... En attendant tu fuis peut-être l'abondance de ses dons en roulant vers la Moldavie (avec qui ? un fille d'Israël.. pouah).

Je suis moins fatiguée, mais, ma foi, je ne suis pas loin de regretter la tranquille solitude des Carpathes.

(22/5/37) Je trouve que tu es bien superficiel, tu te jettes à la tête de types que tu ne connais en rien et qui certainement ne sont pas des gens à fréquenter. Cette demoiselle... qu'as-tu besoin de l'avoir en remorque, elle n'est pas de notre mentalité, laisse la donc avec ses sous et ses pantalons. Vraiment je suis navrée de constater de jour en jour la misérable vie que tu mènes, oui elle est misérable et tu n'arrives pas à saisir à quel point cela m'attriste. Arrête-toi donc un instant et en toute franchise, avec la droiture, l'idéal, l'intelligence qui te sont personnels, regarde et constate le vide de ton existence. Mets toi en présence du Bon Dieu... et ta façon de concevoir et d'agir changera.

### *De son père*

10 février 1937. (...) Dis toi bien que la vie n'est pas un carnaval continu, mais qu'au dehors de l'idéalisme, du romantisme, etc. il y a tout le sérieux de l'existence qui exige réflexion, travail, santé. Ce qui assure ton avenir.

25 février 1937. (...) Nos félicitations pour ton succès. Une conférence dite simplement avec la diction et la lenteur voulue produit sûrement l'effet le meilleur. Et tu as eu raison de procéder ainsi. C'est très bien de faire de la prospection mais tes auditeurs demanderaient peut-être aussi

une petite conférence littéraire sur le préclassisme ou même sur le courant de la littérature actuelle, pour savoir quoi lire et connaître de la vie intellectuelle française.

16 mai 1937. Mon cher Jean. Mime est un peu reposée des fatigues de son long voyage. Cependant nous attendons que les conditions d'un séjour à Peira-Cava deviennent meilleures. Il est prudent de se méfier de la négligence habituelle des méridionaux qui refusent de chauffer les hôtels et s'approvisionnent mal pour les aliments frais et ont des gens de service en trop petit nombre...

23 mai 1937. Mon cher Jean, il n'est pas regrettable que ta bourse soit moins garnie et que tu ne puisses aller dans le (?), région éminemment insalubre. Et puis cette idée de filer avec cette demoiselle sans demander l'autorisation de Dupront, c'est de la niaiserie.

29 mai 1937 Il est inutile de songer à ton voyage en Perse. Ton devoir, tout simplement, te commande de ne pas nous donner maintenant des inquiétudes et de venir au Cap dès que tes vacances auront lieu. Tu accompagneras Mime dans une station d'altitude et tu t'y reposeras aussi.

Chose invraisemblable, le père Sapiens (Mgr Lesage, évêque de Monaco) avait songé à toi comme précepteur du petit prince de Monaco. Ce produit princier est parfaitement ignorant et abruti. Nous avons refusé de penser pour toi à pareille déchéance et tu aurais certainement ri à l'idée saugrenue d'instruire un retardé, stupide et vaniteux !

Complément de Mime : Pit t'a transmis je crois l'offre de Mgr Lesage, de la part de Mgr de la Pradelle chargé de la mission de créer la « maison » du petit prince. Certes ce serait une situation enviée par beaucoup, mais le Prince veut quelqu'un dont la moralité, l'éducation, la famille égalent les diplômes. Pit a dû, j'imagine, blaguer sur cette proposition, si jamais elle t'agréait (ce que je ne pense pas) tu sais l'adresse de Mgr Lesage. L'horizon monégasque est évidemment borné...

1 juin 1937. (...) Il y a une impossibilité absolue de t'expédier une somme d'argent quelconque en Perse. Mime a fait cette démarche pour te renseigner à ce sujet, mais nous considérons que ton retour ici s'impose et qu'il faut renoncer formellement à tout voyage autre que celui qui doit te ramener aux Bruyères dans le délai le plus court.

13 juin 1937. Mon cher Jean. Je suis très content de lire dans ta dernière lettre que tu réfléchis à ton avenir. Ce n'est pas trop tôt qu'un peu de bon sens vienne guider tes actes. Je suis de ton avis au sujet de Bucarest. Ce poste ne te mènera à rien et tu es saturé de la Roumanie et des Roumains. Il est regrettable que tu n'aies pas utilisé ce séjour si lointain pour recueillir les éléments d'une thèse car c'est encore l'échelon qu'il te faut monter pour espérer le professorat en Faculté. Au point de vue du préceptorat, c'est une question que tu ne pourras régler qu'à ton retour, en prenant avec Monaco toutes garanties pour sauvegarder ta situation dans l'université, car on ne sait ce que sera, dans l'avenir, le prince héritier et si ton élève te donnera satisfaction.

*De Jean*

### A Bucarest

Papa, maman. Le téléphone hier soir était énervant. Je n'ai pas encore compris ce que vous vouliez. Mais ce fut une joie profonde d'entendre votre voix. J'étais au banquet de la mission et nous venions de sortir de table. J'avais prévenu Mikai qui depuis 19 heures montait la garde au téléphone. Sans doute n'avez-vous pas pu communiquer parce que la ligne était occupée : on a téléphoné sans arrêt entre 19 et 21 heures...

Le ton sur lequel vous avez accueilli le projet de doctorat m'a décidé à refuser cette offre. Si je m'y étais finalement rallié, c'est que la vie d'université me convient beaucoup mieux que celle de lycée. Je sens que je suis fait pour des cours et pas du tout pour la classe. Mais vous avez raison : il est temps que je revienne en France, quitte à être dans un lycée de province... Cela est encore mieux que Bucarest.

Impossible de voir Duprunt, je n'ai pas pu lui parler de la date de départ, même pas du projet de doctorat ! C'est un mythe, cet homme ! Quel soupir quand j'aurai filé d'ici et retrouvé ma liberté !

Je renonce aussi au projet Monaco. Je ne savais pas que le prince avait 12 ans. Ce ne serait pas drôle.

Je pars toujours en Perse avec Michel et Lazarus. Peut-être après tout prendrai-je l'avion à Banchir : cela gagnerait du temps. On verra sur place. Je vous indiquerai les endroits où vous me télégraphierez des nouvelles. Je vous télégraphierai aussi : inutile d'écrire car les lettres n'arrivent pas même recommandées.

En Août je verrai à Paris s'il y a moyen d'avoir un poste à Nice ou Monaco. C'est au fond la sagesse et le bon sens, il faut avoir le courage de le reconnaître. Mais ce sera dur de faire la classe : vous n' imaginez pas comme ça m'assomme. C'est tellement faux tout ce qu'on enseigne et tellement superficiel : comment voulez-vous expliquer du Racine ou du Molière à des enfants !

Je vous embrasse de tout cœur.

### De retour à Paris, visite de l'Exposition Universelle de 1937 (Art et technique dans la vie)

(Juillet 1937) Papa, maman. Encore une journée éreintante. Au lever, j'ai voulu, après avoir fait une grosse commande de livres à l'Artisan, visiter le pavillon de la Découverte : il était fermé... Je me suis rabattu sur l'Exposition que j'ai parcourue du pont Alexandre III au Trocadéro. Lamentable ! Il faut escalader des tas de sables, pas de dégagements, pas d'horizon, partout des entrées interdites. Enfin j'ai découvert le pavillon du yachting et j'y ai examiné un joli bateau à voile de 2000frs, Girelle, insubmersible, avec quille et voile marconi. Ma foi je l'ai acheté. Je le paierai au Cap. Il arrivera en gare de Monaco. Il est certain que ce bateau est moins dangereux que le Mistral à cause des caissons qui le maintiennent à flot même plein d'eau. Il est joli et pimpant. J'en suis ravi.

Revenu par le petit train de l'Expo et de là au quai d'Orsay toujours avec l'auto qui roule à merveille dans Paris.

Marx m'a reçu à midi et nous sommes partis ensemble vers la rue Caumartin : il fallait discuter tout en conduisant à travers la place de la Madeleine et rue Royale à midi et 1/2 ! Trèè aimable. Pour Athènes, il soutient mon camarade Cottet : il y a peu d'espoir... Ankara ? Votre coup de téléphone m'a découragé. J'étais déjà tout excité sur la Turquie Kémaliste, je me voyais fondant un cercle français, etc. Mais vous avez raison : ce ne serait pas chic de ma part de filer ainsi, et cette fois en Asie...

Alors ? J'espère voir Merlier d'Athènes demain. Si ça ne colle pas, j'irai le 13 au ministère de l'E.N. Il faudra se résoudre au lycée dans quelque bled de France.

Déjeuné avec Vernet chez Doucet (toujours pareil...). Puis visite du Luxembourg et de la Sorbonne. Raid au ministère pour l'adresse de Merlier, puis raid chez Merlier... l'auto me rend grand service, sans elle je serais éreinté. Ce soir je dîne avec Vernet et j'irai voir l'Electre de Giraudoux. Demain Merlier, puis Marx et vers 13h je file sur Pontorson. 300 km, on y sera vers 17 heures et je coucherai au Mt St Michel chez la mère Poulard.

Dimanche messe au Mt St Michel, visite de St Malo, St Servan, Dinard. Déjeuner à Ste Luçaire et coucher quelque part. Lundi matin la visite continue, vers 11h je fais demi-tour et rentre à Paris lundi vers 16h. Visite de l'Aquarium à l'Expo, Faust en soirée. Mardi matin Palais de la Découverte puis le Ministère. Départ à 14h avec Vernet. Visite de Bourges de 17 à 19h et nuit. Le lendemain re-visite de Bourges. Mimi arrive à 12h25. Déjeuner avec Mimi, Vernet et deux amies de Vernet. Départ de conserve pour la Charité sur Loire. Coucher quelque part dans le Massif Central. Arrivée au Cap le 15 juillet au soir. Je vous embrasse. Jean.

PJ : les réflexions des étrangers (boches) à l'Expo sont agaçantes. Ils comparent avec l'Expo de Cologne et se moquent...

## AVEC MARINETTE (1939)

### *A La Bauche*

Maman. Nous sommes arrivés ici à 17 heures sous la pluie. Je voudrais bien avoir de vos nouvelles, j'ai peur que vous soyez mal logée et que vous ayez froid. Marinette est allée bavarder avec ses parents et je viens de lire le Temps. La maison est isolée dans les près, assez jolie avec vue sur la vallée. Mais que c'est sale et mal tenu ! et peu confortable. L'idée d'y demeurer 5 jours m'effraie. Mais j'ai ici de bons livres et je tacherai de m'isoler. Il y a 3 ou 4 enfants, leur mère qui est la fille du directeur de l'ENS et les deux messieurs Vessiots.

Ce sont les enfants qui mettent le désordre partout, ils font un bruit épouvantable. Mais de toute façon ce n'est pas très sympathique et je me demande comment Marinette a pu vivre ici toutes les vacances de sa jeunesse.

Si vous n'êtes pas bien à St Gervais, télégraphiez moi et j'irai vous prendre pour vous mener ailleurs (Les Voirons par exemple). C'est vraiment tout près, nous avons mis 2 heures depuis Annemasse.

Je ferai faire la vidange à Chambéry au départ. Les accus vont bien. Je vous embrasse. Jean.

Maman. Quel beau temps ! Je suis navré d'être venu ici, il est difficile maintenant de partir. Nous pensons démarrer jeudi matin : nous viendrons ce jour là déjeuner à St Gervais. J'espère qu'il fera encore beau à ce moment là. D'ici là je ferai de la philo et Marinette se reposera.

Nous sommes allés ce matin à la messe du village qui dure une heure... Il y avait pas mal de gens : influence encore des anciens Chartreux qui ont du reste construit l'église. Pas vu la nièce de Musso. Son chalet, genre suisse, est à 1 km d'ici. Il est joli mais isolé dans une prairie sans ombrage.

Je me fais aux gens d'ici. Ils sont terriblement bruyants et vulgaires, mais il faut bien faire un effort. Je m'isole tant que je peux et je suis philosophe. Heureusement que Marinette n'est pas comme ça.

Nous avons reçu la lettre de Valbonne renvoyée de St Gervais. J'espère que vous êtes bien logée. Il y aura peut-être des nouvelles demain ? J'ai hâte de vous revoir. Je vous embrasse de tout cœur. Jean.

### *Lettre de Marinette à Mime (voyage en Tunisie, ils sont fiancés)*

Chère Madame. Quel beau voyage et comme je suis contente surtout d'avoir vu Nefta ! Nous avons visité l'oasis sur les petits ânes, nous sommes allés jusqu'aux dunes sur la route d'El Oued et nous avons flâné à travers tous les petits jardins toute la matinée. C'est merveilleux, tellement mieux que Tozeur que nous avons vu ensuite avant de prendre le train. Nos chambres donnaient sur la place et c'était si joli le matin la promenade des petits ânes à la fontaine avec leurs quatre amphores et leur outre.

Tout le monde à l'hôtel se souvient de la venue de Jean et de la vôtre. Monsieur Grec était tout heureux « d'entendre la voix de Jean de nouveau ». Ce voyage se passe d'une façon parfaite tout à fait selon le plan de Jean et Monsieur Musso a l'air aussi tout à fait content.

Hier nous sommes allés à Sfax à travers des champs d'oliviers immenses, réguliers et admirablement soignés, sans un brin d'herbe et nous avons vu dans le port de Sfax de jolis bateaux de pêche à voile latine.

Je viens d'écrire dans Pégasette qui marche admirablement et avale avec joie les routes tunisiennes ! En route pour Ain-Draham.

Au revoir chère Madame, beaucoup d'affection pour vous et le docteur. Marinette.

## LES RELATIONS DE JEAN AVEC LES FILLES

### *Inquiétudes de sa mère*

Mouton chéri. Je te demande instamment de reprendre le contrôle de toi-même pour ne pas compromettre ta santé et le succès de ton concours qui de toute évidence était très bien emmanché. Cela, crois-moi, tu le regretterais amèrement par la suite alors que tu jugerai froidement et sagement les choses. Un emballé perd toujours la notion exacte de ce qui l'agite. Maintenant tu n'as plus qu'à te tenir tranquille et laisser agir le temps : avec le recul tu diras peut-être « j'ai bien fait, ce n'était pas cela ». Elle en dira aussi peut-être tout autant. Au cas contraire, tu auras toujours le temps de réfléchir. Tu vois, Jean, je te l'ai dit et redit : on ne s'avance pas ainsi avec une fille quand on n'est pas décidé à un mariage. Toi, tu ne voulais voir que de la camaraderie, une chose qui ne peut durer, mais elle pouvait ne pas penser ainsi. Sois convaincue que comme la plupart de ses semblables, elle cherche à se marier. Une fois de plus je te répète que je n'ai aucun parti pris contre elle, je ne la connais pas, si ce n'est par ce que tu m'en a dit et qui était bien contradictoire ; j'en ai conclu qu'elle n'était pas l'âme de ton âme et que ce n'était pas avec elle que tu devais marcher dans le chemin de la vie.

Laisse tout tomber maintenant, occupe-toi uniquement du concours. Je t'en prie, laisse le temps passer, il emporte tant de remous sur son passage et crois moi donc une bonne fois : mets un peu de divin dans ta vie, sans cela quel vide qui m'épouvanterait... Prends courage, je ne sais pourquoi j'ai la quasi certitude de ton succès, mais attention à la... vache.

Mon Mouton. Je n'aime pas en vérité mettre du gris sur du rose... mais je te sais si jeune, si emballé, si peu expérimenté, ayant gardé la fraîcheur du premier âge. Tu crois vrai tout ce que tu juges beau et, de ce fait, tu es désigné pour une proie trop facile. Ta lettre rend un son qui retentit étrangement, aussi en maman quelque peu inquiète, je te demande un peu de calme et de raisonnement. Je te l'ai déjà dit : ou cette Lalubie doit te convenir et alors tu peux poursuivre et intensifier tes relations ou elle ne te convient pas, alors il ne faut pas de ce jeu qui n'aboutira pas. Eh bien je ne la crois pas pour toi du tout, du tout, du tout, elle est bien trop vieille de toute façon. Alors tu dois la tenir à distance. Comme toutes les filles, elle cherche à se caser, tu te trouve sur son chemin, elle est toute prête à s'arrêter, elle a bon goût. D'ailleurs je crois tout à fait inutile d'insister, tu es trop bon enfant pour ton Pit et sa Mime pour jamais prendre une résolution vitale sans les consulter ; on ne s'engage jamais pour une étape aussi longue que la vie sans savoir où on va. Or que sont ces gens là ? Tu n'en sais rien.

### *Visite à Lalubie à Lille*

Papa, maman. Je suis rentré hier soir d'Ypres mais j'ai bien failli m'offrir un voyage à Bruges qui dit-on est une splendeur. Des raisons d'économie m'ont arrêté... La visite d'Amiens m'a enchanté. Temps radieux comme par hasard. La plus belle cathédrale que j'ai encore vue ! Chartres a plus de recueillement peut-être grâce aux vitraux, à la crypte, aux souvenirs qu'elle évoque. Mais aucune basilique n'est plus harmonieuse que celle d'Amiens. Je ne sais pas vous décrire l'envolée de la Vierge dorée au portail du Beau Dieu.

A 16 heures je filais sur Lille où m'attendait Marie Lalubie : c'était là le but profond de ce voyage. N'y voyez rien de poétique ou de roucoulement : j'allais « vérifier » mes impressions d'autrefois et m'assurer définitivement que cette jouvencelle ne convenait pas à mon

idiosyncrasie. C'est maintenant chose faite : elle est bien gentille sans doute, bien élevée, distinguée, etc. mais une mentalité de perruche qui semble s'être encore accentuée.

J'ai surtout vu Lille la nuit car le lendemain matin l'idée m'est venue d'aller voir Ypres. A 11 heures nous partions par l'autobus via Tourcoing. Déjeuner à Comines en Belgique, puis le train. Ypres se relève encore de ses ruines, la gare est un baraquement sordide, mais, chose typique, le Beffroi s'est relevé plus beau que jamais et son carillon sonne, sonne sans cesse, gaiement sur la ville nouvelle. Une ville propre, astiquée avec des tea rooms exquis et du tabac à vil prix.

A 19 heures sur le quai de Lille, j'adressais à cette pauvre Lalubie un éternel adieu et grimpais dans le train direct Lille-Paris en 2 heures et demi. Et voilà.

Je vous embrasse de tout cœur.

### *Visite de Jacqueline à Poitiers*

Papa, maman. J'arrive. Et j'ai fait un beau voyage –ce n'est pas une formule. Poitiers m'a vivement intéressé. Grâce à un guide prêté par Vernet, j'ai pu parcourir toute la ville de l'église romane à coupoles (voir Flipo) de St Hilaire jusqu'à Ste Radegonde avec son vieux parvis et son joli clocher –sans oublier la cathédrale élevée par Aliénor d'Aquitaine dont le mur du chevet, pareil à un rempart, se dresse au-dessus de la ville criblé des coups de biscaiens de Coligny. Vu également la façade de Notre-Dame la Grande ouvragée comme une scène de chasse. Un coin émouvant c'est la crypte et le sarcophage de Ste Radegonde, un tombeau solitaire tout embrasé de cierges. J'ai vu aussi l'hôtel de ville, son musée et la Faculté des Lettres qui s'abrite toute menue dans un petit palais du XVI de style flamboyant. Quel rêve d'être professeur dans cette bonbonnière !

J'arrive à La Rochelle dans un train bondé d'EORs montés en foule à St Maixent. Ils n'ont pas l'air emballé avec 36 heures de congé par mois et 24 heures tous les dimanche ! Il y a de tout, chasseurs, spahis, biffins... Il paraît que chaque semaine l'un d'eux fait la discipline aux autres de sorte qu'il n'y a pas de s/officiers à St Maixent.

Après m'être installé dans l'unique hôtel convenable, je suis allé reconnaître les lieux et j'ai été ahuri en sortant de l'hôtel de tomber sur un bateau. Je ne pensais pas que le port était là, si près. J'ai couru jusqu'au môle pour voir la mer à 11 heures du soir et entendre le frôlement des vagues.

Hier matin, visite de la ville. Sans guide ni plan, c'est un art... Le port, le retour des barques à marée haute, les deux hautes tours qui ferment le port et entre lesquelles on tendait jadis une chaîne, les remparts où les jouvencelles du lieu en simple costume faisaient un basket-ball sous la conduite d'un moniteur. J'ai pensé à Philippe et Jacqueline (car les formes opulentes des Rochellaises ne me disaient rien qui vaille). A voir aussi la belle tour des Quatre Sergents comme un signal sur la mer, la plage bien sûr où j'ai ramassé des coquillages en bon citadin et le « Mail » entouré de magnifiques propriétés suivi du parc installé sur les remparts dont les douves servent d'étangs à cygnes. Très joli parc d'automne. Enfin la cathédrale pour la messe et retour par la vieille ville, hôtel de Diane de Poitiers joli comme tout et l'hôtel de ville avec la table où Guitton, comme chacun sait, enfonça son poignard. Et voilà... il restait à déjeuner : ce fut plantureux avec crevettes, bigorneaux, beurre salé et merlan frit... jusqu'au fromage de chèvre enfoncé dans un bâton.

Puis un tortillard impatient. Et partout c'est un joli pays, prairies et carrés de choux alternent séparés par une haie de saules et un fossé plein d'eau. D'eau lente où flottent des fleurs. Parfois des bois remplis de fougères. Le pays idéal pour la guérilla ! Et le train si bon enfant avec sa

locomotive ridicule précédée d'une haute cheminée conique. Enfin je vois flotter vers moi, de colline en colline, une ville inconnue. C'est elle. Il bruinaut quand je m'enfonçais dans l'avenue bordée de petites maisons modestes et silencieuses comme des petites filles sages. Du cafetier au garagiste en passant par les bonnes dames qui allaient aux vêpres, personne ne connaît la rue Luneau. Après ½ heure de zigzag sans avoir rencontré un être intelligent ou un gendarme, j'entre chez n'importe qui et là, après avoir longuement étudié le plan de la ville, une dame aimable me met sur le bon chemin. Hélas, émotions vaines, au coup de sonnette un jeune garçon, après avoir secoué les rideaux, risque sa tête et m'annonce dolement que sa sœur rentrera vers 5 heures... Naturellement elle est à vêpres. J'aurais dû y penser.

En route pour l'église. J'arrive pour la sortie et toute la ville devait s'y trouver car le défilé a bien duré 40mn. Et quelles bonnes gens ! Je remarque une jouvencelle en deuil, l'air morne et souriant à la fois et je me dis que c'est elle... C'était elle comme je le sus plus tard. Mais n'anticipons pas. Il y a d'abord une heure d'attente face à une tasse de thé et pour lecture l'innocent Ouest Eclair. Je commence à croire que ce voyage est le fait d'un imbécile et que je mérite la mort. Enfin je me décide. Au coup de sonnette une dame paraît, très aimable, chaude poignée de main, présentations. Je croyais que c'était plus compliqué que cela. Enfin peut-être des gens de bonne volonté trouvent-ils le moyen de justifier cette visite incongrue.

Voici l'objet qui, dans la mise en scène prévue, devait me faire appeler. Ici je suis gêné. Je ne voudrais pas que mon absurde échafaudage nuise à mon portrait impartial de la réalité. Evidemment je suis sous le coup d'une déception. Mais enfin on ne va pas dans un trou comme celui-là pour trouver une fée... Donc c'est une bonne fille qui a fait des rêves et qui se sent toute émue. Elle est pâle et ne sait que dire. Madame mère s'est éclipsée et mon Dieu on se rabat à corps perdu sur les splendeurs de La Rochelle. On gratte le sujet jusqu'à épuisement. Puis on s'arrête et on se regarde. C'est parfaitement lugubre cette scène et sur le théâtre ça serait écœurant. On fait ce qu'on peut pour parler, faire du bruit, mais je me sens le cœur bouché comme une futaille. Voyons, c'est Jacqueline cet être endeuillé (de son père) aux yeux flétris, aux joues creuses, aux cheveux éteints. Elle a 22 ou 23 ans et en paraît 26... Seulement elle a un regard timide, curieux, un regard qui ne se détache pas et me fait presque pitié. Alors je joue l'être ravi, fais des belles phrases et après un long soliloque et une nouvelle tasse de thé je me lève. Je lui demande si elle m'accompagne à la gare, je croyais la chose toute simple et c'est un drame. On consulte la maman. La permission est accordée mais on hésite encore. Enfin le ton tragique de mon adieu l'emporte et nous voilà dans la rue. Sous prétexte de raccourcir, on prend une rue détournée, précaution de petite ville... Près de poser un point final, j'entends manier discrètement un mouchoir et vraiment je n'ai plus le courage de dire adieu. Je promets de revenir aussi vaguement que je puis et m'engouffre sur le quai avec un vague remords d'être venu troubler l'eau pâle sous la lune.

En arrivant à l'aube, je trouve une lettre de Masson me déconseillant le sujet de thèse et me donnant un rendez-vous. Egalement un mot de Schahler qui passe ici jeudi.

Je vous embrasse.

*Rencontre avec l'Alsacienne suite à l'article sur les jeunes filles (Echo de Paris)*

Papa, maman. C'est une bien jolie histoire que ce goûter à l'Alsacienne. Je m'étais fait de cette étudiante de sciences (qui en outre avait le front de s'inviter de la sorte) une image assez défavorable... Aussi quelle surprise quand j'ai vu entrer l'air effarouché une jouvencelle toute neuve qui n'osait dire mot... Elle me confia par la suite qu'elle avait écrit dans un élan de curiosité la carte que je reçus à l'hôpital de Nice et que depuis lors elle était rongée de remords.

De fait pendant les 5 premières minutes j'avais l'impression de quelqu'un de tremblant... elle m'avouait être restée à la porte un bout de temps sans oser entrer. N'est-ce pas touchant ! Mais bientôt les couleurs lui sont revenues et nous avons longuement bavardé...

Pas très grande, un peu voûtée, manteau verdâtre, chapeau feutre noir, corsage blanc, figure ronde, un peu bouffie, profil plat avec nez en trompette, pas de bagues, un soupçon de rouge manifestement de fraîche date... ce qu'il y a de mieux, ce sont les yeux et beaucoup de jolies choses au fond du cœur.

Je reste stupéfait du retentissement de ce malheureux article de l'an passé sur les âmes de ces petites lectrices. Elle avait l'air de le savoir par cœur. Pas bête et même fine, capable de distinguer un cheveu coupé en quatre et surtout, cela se sent, très sincère.

J'ai passé là un bon moment, plein de vie. Elle avait d'ailleurs l'air sensible à la bizarrerie de la situation et riait toute seule à chaque instant.

Ce dialogue se passe en ce moment dans mon souvenir comme un rêve. Il est déjà lointain, hors du monde, à peine vécu. Décidément il n'est rien de beau comme l'inachevé et j'aime les libellules parce qu'elles effleurent.

Je vous embrasse.

*Héraclite*

Levé à l'heure habituelle, je me mis à un beau texte grec, absolument sublime, sur la mort. Je le traduisis d'enthousiasme et à certains moments je sentis le frisson sacré qu'éveille Bossuet. Ainsi quand cet auteur parle de l'homme rapace, attaché à la vie et qui se voit forcé de tout laisser sur terre : ce Πάντα<sup>10</sup> à la fin de la phrase est d'un tragique inexprimable. Oh que la vieille Grèce a produit de belles choses. Et quand je songe à Epictète je ne me contiens plus. Et qu'est-ce qu'Epictète près de Platon et d'Aristote, le poète et le penseur ?

A 10h je fus à Ste Geneviève où je trouvai Lerat plongé dans la diplomatie européenne. Je terminai mon étude sur la comédie au XVIII. Mais je serai forcé d'absorber encore la lecture d'une pièce de Marivaux, une de Regnard et une de La Chaussé pour me rendre compte des différents types du genre.

*Baudelaire et Gérard de Nerval*

Je fus ce matin à la bibliothèque Ste Geneviève et j'y ai lu le poème d'un homme horrible : Baudelaire. J'avais vu le livre chez Joutard et j'aspirais à le lire. Il m'a dégoûté, c'est odieux de toujours voir le laid, de se vautrer dans le laid. Je veux écrire un poème et son titre sera « Les Fleurs du Bien » Néanmoins j'ai trouvé des vers splendide et je retournerai les goûter plus profondément et plus à loisir.

L'après-midi j'ai voulu préparer ma dissertation sur l'Idéal Moral comparé à l'Idéal Esthétique. Comme de juste, j'ai filé place du Panthéon et j'ai demandé la Psychologie de Hafding. Elle était en lecture. Ne sachant que faire, je me trouve dans la rue devant la Faculté. Je décide d'aller fouiller la bibliothèque de Péguy, rue Cujas. Par hasard je tombe sur des sonnets de Gérard de Nerval et la bonne fortune voulut que je tombasse sur les plus beaux vers que j'aie jamais lu :

« Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l'Inconsolé,  
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :  
Ma seule Étoile est morte, – et mon luth constellé  
Porte le Soleil noir de la Mélancolie. »  
C'est splendide et ça n'a aucun sens !!

*Idéal moral, idéal religieux.*

Je vous dirai la thèse que je soutiens dans ma dissertation sur l'idéal moral et esthétique :

Pour moi le Bien est un élément du Beau. Le Beau l'enveloppe et le dépasse car si l'on enlève le Beau du Bien, celui-ci reste inerte (on aboutit au Kantisme). Le Beau est donc nécessaire au Bien. Il lui est aussi supérieur car toute action bonne n'est pas toujours belle, mais si sa bonté s'élève à un degré supérieur (héroïsme), si elle se purifie de l'amour propre et de la vanité, alors elle devient belle. C'est là une sphère supérieure dans laquelle le Beau se substitue au Bien et où règne la morale esthétique, morale de héros.

---

<sup>10</sup> Tout coule et rien ne demeure (Héraclite).

Par conséquent l'idée du Beau est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme. La morale des anges, c'est la morale du Beau. Celle du Bien asservit l'âme comme à un devoir nécessaire.  
Telle est ma théorie. Je l'ai inventé ce matin.

*Vendredi, janvier 1926 : la conférence*

Papa, je vous remercie beaucoup pour la conférence, vous avez été chaleureusement applaudi et le Père Fessard va en publier une partie dans *Entre Nous*. Les derniers jours j'avais une grande terreur, mais dès que je me suis trouvé dans la salle avec les types devant moi, j'ai commencé d'une voix forte et vibrante. Il paraît que je lisais trop vite au commencement. A la fin de Chateaubriand, on m'a interrompu pour applaudir et à la fin notre président épuisait ses efforts à sonner en vain tant on applaudissait. La conférence les a beaucoup intéressés et on l'a trouvée surtout fort bien documentée. Les photos de Constantinople, de Delphes et d'Athènes rehaussait encore son éclat.

La discussion a été ouverte. On m'a tout d'abord reproché de trop insister sur les connaissances d'histoire naturelle que le voyageur doit avoir. Puis Daquin m'a dit préférer Chateaubriand. Il a été soutenu par de Mello et Barbier. J'ai commencé par dire que Chateaubriand avait voyagé à toute vitesse et que ses descriptions étaient toutes pleines des souvenirs de l'antiquité et vides de réalité. Par malheur de Mello avait lu le Livre de la Méditerranée et a dit que je ne faisais que redire les opinions de Bertrand. Je me rattrapais alors en invoquant l'histoire, le but de son voyage à cause des martyrs, son style pompier, etc. Je gagnai du temps en lisant les deux descriptions de la Mer Morte. Je montrai la beauté, la précision, la vérité de celle de Bertrand. Mais je m'embrouillai lorsque le Père Fessard se leva et me donna raison. Il raconta que pendant la guerre, il avait pu comme soldat visiter Delphes et qu'il avait retrouvé en lisant Bertrand exactement les mêmes impressions que lui-même avait ressenties. Puis l'heure sonna et la séance fut levée. J'oublie de dire qu'il y eut des partisans de Loti que l'expression « cinéma ennuyeux » avait fait bondir et qui soutenaient que les descriptions de Loti étaient très belles et évocatrices.

Enfin je suis heureux que tout ce soit bien passé et je vous remercie encore, papa, de vous être donné tant de peine pour cette conférence. Quand je vois mes condisciples piocher leurs conférences pendant des mois, je puis m'estimer heureux d'en avoir une toute faite, n'ayant plus que la peine de la lire.

Mais cette fois c'est fini : il fallait que j'en fasse une mais je ne veux pas prendre encore de votre temps pour une autre. On voudrait ainsi que je me mette sur la Jeunesse Catholique mais j'ai refusé car j'aurais là aussi des conférences à faire et je n'ai déjà pas le temps pour faire mon grec.

Ce grec me rend fou, je le regarde avec horreur. Ces verbes sont d'une difficulté inimaginable. Quelle différence avec la lumineuse philosophie de Mr Venard. Il devient de plus en plus intéressant, ses classes sont un réel plaisir pour moi.

Malheureusement je me sens de plus en plus nul dans toutes les matières. Je crois que je ne donne pas la somme de travail nécessaire et pourtant je ne perds pas de temps en étude. Je ne crois pas que je sois assez intelligent pour tenter Normale. En tout cas on fera l'essai de l'année prochaine. J'avais pensé me faire Bénédictin mais maman me dit que je n'ai pas la vocation.

En dehors de ces questions ennuyeuses, je vous assure que je pense souvent pendant les longues études à vous, aux Bruyères, au Cap. Quel bonheur ce sera l'année prochaine d'être de nouveau ensemble comme autrefois. Ici à Paris, j'ai toujours l'impression d'être un poisson hors

de l'eau. Je ne puis me faire à l'idée que je dois rester ici tout un hiver : il me semble que nous soyons en voyage et que tôt ou tard le toit rouge des Bruyères va apparaître parmi les oliviers.

Au revoir papa, il est 9h1/2 et maman me dit d'aller me coucher. Je vous remercie et vous embrasse très fort de tout mon cœur. Jean

### *La papyrologie*

Mon cher papa, ne dites pas que je suis un fou, je vous en prie, ne haussez pas les épaules, souriez mais ne vous fâchez pas : voici l'affaire.

Je suis de ce jour sacré papyrologue ! Faut-il conter par quels attraits successifs l'amour du papyrus se glisse dans mon âme ? Ce serait conter une longue évolution. Toujours est-il que le fils de Collart, directeur de l'Institut de Papyrologie me dit de venir le lundi matin. Ma foi j'y suis allé sans trop savoir pourquoi. Collart me reçoit à bras ouverts et me colle un papyrus entre les mains : déchiffrez me dit-il...

Que voulez-vous que je fisse ? Je me mis au travail et en deux heures je lus neuf lignes ! C'est énorme... Vous vous rendez compte de ce que c'est ? Un papyrus déchiré, mal écrit par un vœux scribe idiot ! Il s'agissait d'un contrat de mariage truculent délivré sous le premier Ptolémée. C'est difficile et passionnant. Loupe à la main, miroir réflecteur au-dessus de moi, je me plonge dans ce vieux papyrus jauni avec l'émotion que vous concevez. Bénard travaillait à côté de moi avec Ragot et Bataille, tous des khâgneux !

Eh bien cela me prend deux heures par semaine le lundi matin. Vraiment vous opposeriez-vous à ce que je continue ce métier ? Aucun travail lors de cette séance de déchiffrement. Collart m'a déjà remis une carte de membre du Papyro-club... Et puis il y a dans cette boîte une bibliothèque très bien. J'ai pu retrouver plusieurs copies, entre autres une version de Dalmeyda<sup>11</sup> où j'ai eu 12,5. Pas de contresens. C'est assez satisfaisant. Ce sont les thèmes grecs qui vont mal.

### *Etudes diverses, fille de Jaïre, origine de l'homme*

Papa, maman. Quelle rafale d'idées tourbillonne autour de ma plume ! Oh si je pouvais, je vous écrirais un livre ce soir !

L'aurore fraîche et frissonnante m'invite à saisir St Matthieu qui me charme de plus en plus car c'est maintenant un récit simple, sobre, varié et bien plus suggestif dans sa frugalité même qu'une prosopopée à la Rousseau qui ne vous laisse plus rien à penser par vous-même. Ainsi cette fin du récit de la fille de Jaïre<sup>12</sup> est sublime parce que, loin de mettre un terme à l'enthousiasme, elle ne fait que l'éveiller et laisse ensuite les rêves suivre leur cours.

Levé à l'heure habituelle, je me mis à un beau texte grec, absolument sublime, sur la mort. Je le traduisis d'enthousiasme et à certains moments je sentis le frisson sacré qu'éveille Bossuet. Ané quand cet auteur parle de l'homme rapace, attaché à la vie et qui se voit forcé de tout laisser

---

<sup>11</sup> Georges David Haïm Dalmeyda (né le 7 juin 1866 à Bordeaux, mort le 5 octobre 1932 à Paris) fut un grand helléniste au début du XXe siècle. Ses ouvrages sont dans toutes les bibliothèques universitaires du monde et il est cité fréquemment lorsqu'on parle de traduction du grec ancien.

<sup>12</sup> « Tandis qu'il leur adressait ces paroles, voici, un chef arriva, se prosterna devant lui, et dit : Ma fille est morte il y a un instant ; mais viens, impose-lui les mains, et elle vivra. Jésus se leva, et le suivit avec ses disciples. Et voici, une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans s'approcha par derrière, et toucha le bord de son vêtement. Car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Jésus se retourna, et dit, en la voyant : Prends courage, ma fille, ta foi t'a guérie. Et cette femme fut guérie à l'heure même. Lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef, et qu'il vit les joueurs de flûte et la foule bruyante, il leur dit : Retirez-vous ; car la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Quand la foule eut été renvoyée, il entra, prit la main de la jeune fille, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit dans toute la contrée. »

sur terre : ce Πάντα<sup>13</sup> à la fin de la phrase est d'un tragique inexprimable. Oh que la vieille Grèce a produit de belles choses. Et quand je songe à Epictète je ne me contiens plus. Et qu'est-ce qu'Epictète près de Platon et d'Aristote, le poète et le penseur ?

A 10h je fus à Ste Geneviève où je trouvai Lerat plongé dans la diplomatie européenne. Je terminai mon étude sur la comédie au XVIII. Mais je serai forcé d'absorber encore la lecture d'une pièce de Marivaux, une de Regnard et une de La Chaussé pour me rendre compte des différents types du genre.

Lequesne me revit à midi.

A 13h j'étais de nouveau à Ste Geneviève pour finir ce livre sur la comédie au XVIII dont il me restait quelques pages à voir. Puis il me prit l'idée de lire le « Méchant » de Gresset. Mais cela m'ennuya tellement que je tournai les pages et me mis à lire l'immortel Vert-Vert<sup>14</sup>. Cette innocente satire est un bijou : c'est spirituel, adapté à la frivolité du sujet, amusant comme tout. Je ris pendant une demi-heure. Puis quand Vert-Vert eut rendu l'âme au milieu des pralines et des dragées, je m'enfuis toujours riant par les rues du Grand Paris. Groville reçut ma visite très aimable, le vendeur m'indiqua les éditions que je demandais. Le Banquet n'a été publié qu'en Angleterre et chez Tembner. Alors j'achetai l'édition Tembner qui contient aussi le Phèdre pour 5frs. De là je filai chez Garnier. J'eus du mal à le découvrir, mais hélas que d'efforts inutiles ! Le dico grec-français est épuisé ! Oh douleur ! Tel le chat étonné qui a vu sa proie fuir dans un trou, je revins l'œil triste parce que c'est tout le bonheur des vacances qui croule : faudra-t-il donc emporter ce monumental dico de Bailly dans les forêts de Font Romeu ? Demandez à Guinet s'il connaît un dico grec portatif (de poche). C'est une question de vie ou de mort !

Je m'en allai pas moins chez Budé. Ces idiots n'ont pas édité le deuxième volume de Oratore. Je leur achetai les Troyennes d'Euripide pour 6frs et tout heureux je dévorai un croissant.

A cinq heures et demi je repartis vers St Sulpice où je calmai les émois de ma conscience et de là je pénétrai dans la douce et odieuse Sorbonne pour être ébloui par la clarté des lampadaires de l'amphithéâtre Richelieu. Bondé. J'eus une bonne place et j'écoutai une heure durant le mauvais français d'un norvégien.

Je fus déçu. Je croyais trouver dans Ibsen je ne sais quel être éthéré, vivant au pays des rêves, dans les brumes diaphanes du Septentrion et je trouve un homme très intelligent qui se réclame aussi du naturalisme.

J'ai omis de vous parler des absurdités du bon chanoine. Les arguments sont très à priori. Or ce n'est pas une méthode en science expérimentale et surtout en biologie. Il s'étonne que les singes ne deviennent pas peu à peu des hommes ! Mais l'homme n'est pas l'aboutissement de n'importe que singe, c'est une famille à part qui a évolué parallèlement aux autres, un phylum spécial et jamais un chimpanzé ne donnera un homme, étant l'aboutissement d'une autre famille.

Deuxième argument : Il est faux que les différences entre le singe et l'homme soient plus grandes qu'entre un anthropomorphe et un lémurien par exemple. D'autant plus que les caractères simiesques s'accusent au fur et à mesure qu'on recule dans le temps. D'autre part c'est ne pas tenir compte du Pithécantrope quant à la fonction du langage. Elle ne se pose pas si l'on admet que Dieu a mis une âme dans un corps de singe !

---

<sup>13</sup> Tout coule et rien ne demeure (Héraclite).

<sup>14</sup> Vert-Vert[1] ou le Voyage du perroquet de Nevers[2] est un poème composé de quatre chants en décasyllabes de Jean-Baptiste Gresset, publié en 1734.

Papa, maman. Il est amusant de voir comme vous grossissez les choses : pour avoir lu une page sélectionnée dans le recueil Hachette de morceaux choisis de Rousseau, vous vous figurez que j'ai lu Les Confessions en dix volumes ! J'ignorais totalement que ce livre était aussi noir que vous le dites, le passage que j'ai lu était plein de verve, d'enthousiasme, le moi s'y étalait d'une façon haïssable sans doute mais l'analyse de ce moi n'était pas mal menée et je m'y suis reconnu comme dans un miroir.

Cette rectification faite, je vais entreprendre le récit de ma journée, une radieuse journée de printemps. L'air chantait des idylles, le bonheur des oiseaux du Luxembourg était touchant et c'est l'âme toute retentissante de leurs trilles joyeuses que j'entraîs dans le repaire de Roubaud.

Vous dirais-je que j'ai lu hier soir l'Illusion Comique et que cette pièce m'a frappé de stupeur, Comment ? C'est cet austère, ce grave Corneille qui se lance dans de pareilles fantasmagories, en plein monde de fées et de magiciens et qui écrit avec cette verdeur, cet air de jeunesse si sympathique ! Mon Dieu que l'on se trompe sur les écrivains si l'on se borne à lire des histoires littéraires. Et alors on est stupéfait quand on jette un coup d'œil sur les œuvres. En tout cas cette pièce m'a raccommodé avec l'auteur de cet absurde Nicomède. C'est un chemin original pour découvrir Corneille mais ce qu'on découvre de ce côté trop méconnu vaut bien la peine. L'Illusion Comique est d'un comique délicat à la fois et bouffon, Racinienne avec toute la poésie des plus beaux coins de Racine et Cornélienne au sens traditionnel par les vers adorablement frappés de matamore. Il y a un souffle tragique dans l'angoisse du père assistant aux péripéties de l'existence de son fils. Il y a un éloge singulier de la vie de bohème qui rappelle le Capitaine Fracasse. Enfin c'est une mine, une merveille, quelque chose de génial qui contient tout l'avenir et résume l'inspiration des vieilles tragi-comédies. Et puis ces beaux vers coulent sans heurt, bien plus facilement que ceux des dernières tragédies. Oh la jolie pièce !

Roubaud donc (je reviens à mes moutons) nous parla de la Duplice puis de la Triplice puis etc. etc. Il nous invite à venir en classe mercredi prochain malgré les vacances.

Puis je restai en anglais. Nous étions sept. Naturellement je fus interrogé et Traver fut tout content de moi : le pauvre homme me découvrait ! Seulement il me reprocha, mais sans amertume, mes absences répétées. Puis je revins avec Joutard à Jean Bart en toute hâte car depuis quelques jours des gens ont pris la place des abbés lesquels m'ont demandé ma table et j'ai dû me mettre devant Mademoiselle Sophie à l'autre table. Cela me rase car elle ne me parle pas et rien n'est plus bête que de se tenir ainsi nez à nez comme deux oies ! Or donc nous arrivâmes à temps pour chiper la place aux abbés. Je me gondolais à l'arrivée de Mr Jeanjean qui roula des yeux furibonds et fut relégué à côté du Fou. Joutard dut absorber un affreux dîner maigre, mais il fut charmant. Après le dîner nous discutâmes sur Baudelaire que Joutard déteste fort à tort. De là nous déviâmes sur les cheveux et Joutard loua les cheveux coupés. Je devins fou de rage. Nous hurlions comme des fauves car là dessus mon opinion est si solidement assurée que je n'admets pas la contradiction et je crains que cette bruyante discussion n'ait troublé la digestion de ma voisine Sophie qui devait entendre mon éloquent discours car elle du moins ne s'est pas bêtement enlaidie.

Tenez, en me rappelant cette discussion, la fureur me reprend. Je m'arrête un instant car j'éclate de rage devant une pareille dépravation dans le goût de ce sympathique Joutard.

Après cela nous nous sommes entretenus d'Epictète que j'ai encore défendu. Puis de Leconte de Lisle que nous chérissons à l'unisson. Puis je ne sais plus quelle diatribe nous

occupa. A deux heures nous nous ébranlâmes en chœur, les tièdes effluves du printemps faisaient frissonner le duvet de nos âmes (c'est joli n'est-ce pas !).

Quel beau, beau jour. J'ai alors compris le mot mystérieux de Job : Parle à la terre et elle t'instruira. Oh il n'est pas de professeur plus merveilleux que le silence des grands arbres. Je voudrais passer ma vie ainsi à me fondre dans la multiple splendeur des choses : le soir rêver en me sentant voler dans l'azur rosé, le matin vivre la vie intense des bois, à midi dormir sur la mousse et la nuit contempler à genoux et en larmes la beauté étoilée. Passer mon temps à faire vivre la nature en moi, à me nourrir de couleurs, de nuées, de rêves, de rayons ou plutôt à étendre mon moi sur toutes choses, à m'élargir désespérément jusqu'aux étoiles et à m'anéantir dans cette immense et folle contemplation. Oh tout est digne d'être contemplé, tout est beau ! et que l'on se sent débordant de rêve en traversant dans le matin clair les allées du Luxembourg tandis que le puissant bourdon de St Sulpice donne une immense cadence à l'atmosphère.

Oh je vous dis ce que je sens, cela me soulage. Il faisait si beau aujourd'hui !

Après la classe nous sommes revenus par ce cher Luxembourg, Joutard, Demant, Aymard, Lerat et moi. Un groupe joyeux et bavard qui se disloqua devant chez Cadiou.

Et maintenant trois semaines de vacances !! Et dans huit jours ! Oh merci maman de vouloir bien quitter ainsi papa, le Cap, vos chères Bruyères pour moi. Et vous papa, merci de me laisser ainsi maman pour moi seul et d'accepter à nouveau la triste solitude.

Quelle horrible chose que le silence, le sentiment affreux d'être tout seul. Heureusement que j'ai mes amis Tacite, Tite-Live, Plutarque et Virgile et Hugo, Leconte, etc. qui m'entourent et avec qui je converse de temps en temps. Et puis tous les objets peuvent devenir vivants si on le veut bien. Et je vous assure que les discours que me tient ma belle victoire de Samothrace valent ceux de Démosthène et le plus beau sermon de Bossuet. Il suffit que je la regarde et son élan me transporte et je l'entends invectiver mon oisiveté et la brise qui élargit ses ailes puissantes me roulent dans un manteau enivrant.

Et le ciel bleu peint par maman, si vous saviez comme il me sourit ! Un sourire ineffable qui me réjouit chaque matin à l'instant où j'ouvre les yeux. Oui les choses ont une âme. Souvenez-vous de ce roman de Bourget : deux vieilles avaient devant leur unique fenêtre un mur qui cachait le soleil. Toute leur vie, elles priaient Dieu pour qu'il le détruise. Un jour il tomba et elles pleurèrent.

Mais voici l'heure où je dois cesser mon badinage. Ayant dîné plus vite ce soir car la table était vide, j'ai eu plus de temps pour bavarder.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Jean

*Charles Guignebert*

Papa, maman. Guinet en Grèce ? Mais pourquoi pas. Il y a encore une foule de places mais qu'il se hâte. Il doit en même temps s'inscrire dans l'Association (20frs) et le tour est joué. Mais puisse-t-il ne pas tomber juste sur notre cabine ! Ce serait le comble ! Vous voyez le Witch sur l'Acropole ? quel poids lourd moralement parlant !

Je viens de passer une journée absurde telle qu'on les passe en Sorbonne. A 9 heures cours de thème grec, de 10h à midi cours de Picard sur les monuments de l'Acropole. Je voulais voir ce que cela valait : très intéressant. Je pense les suivre si possible.

A une heure, je gagne avec Lerat la Nationale. Dieu, quelle complication ! Un bulletin jaune, un bulletin vert, un bulletin rose et les catalogues ! Un océan. Et encore n'étais-je ni dans la salle de philo, ni dans la salle d'histoire, ni dans celle des messages. Complicé, obscur, abscons...

J'ai fini par ne trouver aucun des livres que je désirais (ouvrages sur le périple des argonautes). J'ai découvert uniquement une étude sur le style d'Apollonias et des bouquins dans ce goût là. Je suis, je l'avoue, assez désappointé ; j'imaginai la Nationale mieux fournie. On attend son bouquin  $\frac{3}{4}$  d'heure, aussi certains le demandent-ils la veille !!! Mais quelle atmosphère languissante, figures chiffonnées, osseuses, glabres, yeux papillotant... Silence dans cette immense salle, odeur de morne poussière. Les livres ne sont pas sympathiques ici, bien moins qu'à Ste Geneviève. Mais j'ai passé en revue les usuels : il y en a des kilomètres. Toute la Patrologie, Didot, bibles, antiquités, mémoires, bibliographies, que sais-je ! Quand on sent de pareilles immensités sous la main, on est écrasé non de joie mais d'un mystique respect. On sort de cette boîte un autre homme. Tout à coup je me sens frappé à l'épaule : Père F.Duval. Vous vous souvenez peut-être de ce khagneau, licencié et qui prépare son agrégation. Il s'est montré fort gentil et j'étais assez embarrassé n'ayant pas été pour lui, comment dirai-je ? le comble de l'urbanité.

A 4 heures et  $\frac{1}{2}$  je bondis frénétiquement dans le H et me voici, revoici, à la Sorbonne : le cours de l'illustre Charles Guignebert<sup>15</sup> va commencer. Quoi diriez-vous, toi chez ce monstre, ce négateur, cet hypercritique, ce pseudo-savant... J'ai voulu voir... ce qu'il en était. L'auditoire d'abord : de vieux messieurs à barbe blanche... toute une mer de têtes blanches plongées qui dans l'A.F., qui dans l'œuvre, etc. Types genre Guinet, arrivés enfin à leur retraite ils jettent au loin leurs classiques et reviennent à cet « essentiel » dont la vie les avait détourné. Quelques métèques, quelques mégères socialistes... et cela vous remplit un immense amphithéâtre archi plein. J'oubliais : des prêtres, un ou deux l'œil ardent et le sourire amer.

Voici le grand homme, les applaudissements fusent et meurent aussi vite. Figurez-vous St Pierre (puise-t-il ne pas me lire !) une barbe rebondie, arrondie et frisée : tout à fait le pêcheur de Galilée, mais avec je ne sais quoi de critique, de méchamment désabusé dans les sourcils. Tenez, un regard genre Vernet.

Et voici que majestueusement Charles Guignebert fait claquer sa langue : c'est commencé. Et remarquablement idiot, genre conférence publique de 4<sup>o</sup> ordre avec de l'esprit à prendre à la pelle, des allusions idiotes à des faits modernes, des digressions sans intérêt semées d'aphorismes banaux. Il s'agit de réhabiliter Néron, un des meilleurs empereurs de Rome. Mais il s'agit aussi de parler de la persécution sous Néron. Cette persécution, il l'admet non parce qu'en disent Melithon, Tertullien, etc. (ce sont des chrétiens) mais parce que Tacite (un païen) en parle. Alors plus de doute. Seulement ce n'était pas des martyrs car s'ils furent exécutés, c'est parce qu'ils étaient une secte dangereuse et mal vue et non à cause de leur foi. Vous imaginez s'il faut être « sincère » pour dire de pareilles idioties ! En fin c'est superficiel, général, vague, connu, trop connu d'ailleurs et les coups d'épingle sont des coups de boutoir dans le vide.

---

<sup>15</sup> Charles Guignebert est issu d'une famille d'artisans<sup>2</sup> sans attaches religieuses.

Après ses études secondaires, il fait des études d'histoire et est reçu deuxième à l'agrégation d'histoire et géographie en 1892<sup>3</sup> ; il est d'abord nommé dans un lycée de [Toulouse](#). Bien que dépourvu de formation religieuse, il s'intéresse à l'histoire du christianisme ; en 1901, il obtient un [doctorat ès lettres](#) avec une thèse latine sur [Pierre d'Ailly](#) et surtout sa thèse française sur [Tertullien](#), qui reste une référence<sup>4</sup> pour l'analyse des relations entre chrétiens et monde romain.

Élève d'[Ernest Renan](#)<sup>[réf. nécessaire]</sup>, il professe à partir de 1905 un cours d'[histoire du christianisme](#) à la [Sorbonne](#). Lors de sa leçon inaugurale, il déclare vouloir faire de l'histoire du christianisme « une histoire comme les autres »<sup>4</sup>.

En 1919, il devient le premier titulaire de la chaire instituée dans ce domaine. Il enseigne le christianisme ancien et médiéval à la Sorbonne jusqu'en 1937 ; parmi ses étudiants, se trouve, au milieu des années 1920, [Henry-Irénée Marrou](#), son successeur.

Il meurt peu après sa retraite, laissant inachevé son dernier livre, *Le Christ*.

Maintenant au travail : que je termine cette journée perdue par quelque chose de palpable !

Je vous embrasse de tout mon cœur.

PS L'édition 1911 du Guide Bleu sur la Grèce de Fougères est paraît-il le livre le meilleur. Frager en fait l'éloge dans son livre sur la Grèce et ne parle pas du Baedeker. D'ailleurs vous savez combien Fougères a fouillé la Grèce dans tous les sens. C'est lui qui a publié la grande édition des monuments en Grèce.

### *Réflexions sur Alain, Vigny*

Papa, maman. Encore une journée de vacances... apparentes. Cayau avait annoncé qu'il ne viendrait pas. Je suis resté à somnoler avec Melkior de Vogüé jusqu'à 8 heures.

Puis je me suis occupé de littérature. C'est effroyable le nombre de choses que, depuis 8 jours, j'emmagasine à outrance. Je revois toute ma littérature, j'apprends des textes, je relis, je dissèque, j'analyse, surtout je précise. C'est un coup de collier formidable.

Après déjeuner je me suis mis à digérer avec Alain. C'est en effet un toqué d'une outrageuse affectation. Trois ou quatre idées mal liées, puisées chez Lagneau, des remarques sibyllines qui visent la profondeur. J'ai parcouru les deux volumes et je ne les ouvrirai plus.

En guise de repos, je suis allé à l'Odéon acheter une traduction de Thucydide. A cette occasion j'ai découvert une édition du journal intime de Vigny, ce fameux journal publié en 1926 avec quelques textes inédits que conserve jalousement Marc Songnier. Comme j'aime beaucoup Vigny, je n'ai pu m'empêcher de l'acheter et j'ai couru au Luxembourg afin d'y jeter un coup d'œil. Ce n'était qu'un coup d'œil et ce que j'en pourrais dire ne serait qu'une première impression générale. Mais d'abord on est séduit par la noblesse de ce caractère. De toutes ces pensées, je n'en ai point vu qui révèlent la moindre médiocrité, la moindre bassesse comme on en trouve dans les papiers de Ste Beuve. Il y en a de douloureuses, beaucoup même, on sent une âme tourmentée par l'angoisse religieuse, se demandant quel est le sens de sa destinée et le but de sa vie, mais jamais de ces lamentables désenchantements comme en fait preuve Ste Beuve. Ou bien il se raidit contre l'inconnu du destin et accepte, muet, résigné. Ou bien je le vois faire confiance à la vie. Je ne connais pas de pages plus belles que celles où il exalte la religion de l'honneur. Sans cesse il parle avec attendrissement de sa mère qui lui corrige ses vers et lui suggère des poèmes. Il y a les échos de 1830, la révolution le bouleverse, il ne sait où l'honneur l'appelle : défendre le trône ou venger la nation !...

En rentrant, je me plonge dans Napoléon, etc. Je lisais tacite lorsqu'on frappe : Lereboullet entrait... Brave type. Il me parle de ses scouts. Il sera avec sa troupe à la Chartreuse le 16 juillet. Peut-être l'y verrons-nous ?

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean

PS Très important. L'histoire des freins m'effraie. Vous m'avez dit que Jean y avait touché. ? Ma terreur est qu'il détraque tout ! Il faut absolument, et je vous en supplie, envoyer l'auto chez Renault. Sans quoi, par pure ignorance, Jean risque de tout démolir. Il n'a aucune idée de la délicatesse de toute cette mécanique : pour serrer ou desserrer le frein, il faut tourner le boulon d'un quart de millimètre, j'en ai fait l'expérience. Pourvu qu'il n'ait pas graissé les freins ! Ce serait le comble !

Œdipe Roi ! je ne trouve pas d'expression adéquate. Effroyable, c'est la terreur tragique dans toute son horreur. Des émotions pareilles, je n'en imaginai pas. Ah que l'on ne me parle plus de la lenteur, de la monotonie des drames grecs. C'est foudroyant. Dès la première scène on sent une atmosphère sinistre. Quelque effroyable mystère pèse sur la cité en deuil. Puis c'est la prédiction de Tirésias. Voltaire s'en moquait, le barbare. Déjà toute la salle est en fièvre. On sait ce qu'est Œdipe et l'on voit le malheureux se débattre pour découvrir l'affreuse vérité. On voudrait lui crier de n'en rien faire. Il s'acharne aveuglément à sa perte. Puis les premières lueurs : le meurtre de Laius s'éclaire. Jocaste reste incrédule. Le malheureux entracte coupe mal à propos les ailes de l'illusion. Mais voici les scènes effroyables. La confrontation haletante, fébrile des bergers. Jocaste a compris enfin. Elle jouait admirablement l'horreur, la terreur, la pitié, tout se concentrait dans le sinistre et lamentable regard qu'elle jette à Œdipe en fuyant. Puis tout se découvre. Œdipe reste atterré. Toute la salle est à demi dressée. C'est épouvantable. Des femmes se cachaient le visage d'horreur. C'est le bouleversement tragique qui agite toutes les âmes. Oh ! j'ai compris alors pourquoi Aristote en fait l'essence du drame. Terreur poussée jusqu'au recul instinctif quand Œdipe tout sanglant embrasse les autels et maudit sa funeste race. Pitié quand il supplie Créon de lui laisser revoir ses filles, quand il embrasse Ismène, quand Antigone s'arrache aux bras des suivantes pour venir au secours de son père. Puis toutes les deux s'éloignent dans la nuit. Oh Sophocle ! C'est un drame monstrueux. On est soulevé, emporté comme une feuille tremblante, on sort ahuri, écrasé. Racine est petit, mesquin, Shakespeare est un sauvage. Il n'y a rien, rien de plus sublime... sauf peut-être le Grand Guignol.

L'émotion mise à part, il reste la poésie des décors, résurrection de l'âge d'or de l'Hellade. Figurez-vous, fermant l'horizon, un grand temple ionien au sommet de l'Acropole. Au premier plan, un temple. Debout de chaque côté de l'autel, dans la pose des Pythies, deux prêtresses aux longs voiles, couronnées de lauriers, invoquant d'une voix divine Apollon Lycien et Zeus tonnant. Je ne tenais plus en place, je brûlais de me jeter au pied de ces autels et d'entonner l'hymne delphique. Je sentais Apollon en moi, l'âme des temps antiques ressuscitait. Puis la théorie délicieuse des Thébaines aux longues tresses, aux belles ceintures, portant à ce Dieu qui lance au loin des traits de feu, des guirlandes et des coupes de miel pur qu'elles tenaient, selon le rite antique, sur l'épaule. Oh ces longs voiles lumineux, ces agrafes d'or, ces diadèmes homériques !

Enfin l'adieu d'Œdipe à la lumière divine, à ce soleil chéri des grecs. Malheureusement c'était en vers pompiers. Un vers sur deux était de remplissage pour la rime. D'où rage. Quand on connaît les beaux vers ciselés, martelés ou suaves de Sophocle, l'homme des réponses d'Antigone et du chœur d'Épws..., c'était enrageant d'entendre ces vers faibles, pompeux, lourds et factices.

Malgré tout, malgré cette mutilation, malgré toute cette atmosphère factice et moderne, l'émotion antique résistait. Oui, j'ai pendant quelques instants subi ces mêmes terreurs qui firent frémir le peuple d'Athènes. Sophocle revivait en loi à peu près intact.

Eh bien qu'on ne s'avise plus de soutenir le paradoxe de Faguet sur le thème grec soi disant languissant, épique et poétique. Il y a dans cette pièce plus de tragique que dans tout Racine. Nos modernes n'ont pas su retrouver cette terreur antique : l'homme accablé par un destin implacable, écrasé par les dieux et se débattant désespérément contre le Fatum, ne réussissant qu'à précipiter sa ruine.

C'est une terreur religieuse. Elle saisit brusquement l'âme entière dans un étau. Cette pièce est douloureuse. Voilà la vraie catharsis. N'empêche que de telles émotions ne sont plus faites

pour nous : c'est trop brutal, trop profond, trop effroyable. Nous préférons des nuances, nous voulons être émus et non terrorisés. Voilà pourquoi je parlais de Grand Guignol : c'est là que s'est réfugiée la terreur.

La pièce des Troyennes que je lisais dernièrement et qui est pourtant du doux Euripide, écraserait le cœur de verre du public de nos jours. La douleur d'Ecube emportée dans un crescendo effrayant atteint un tel paroxysme au moment où la citadelle de Pergame s'écroule que nous serions obligés de détourner la tête, n'en pouvant plus.

Eh bien donc, il est temps de renverser ces idées fausses sur la sérénité grecque et le besoin d'harmonie, de beauté pure qui exclut les grandes douleurs, laides par essence (phrase mal bâtie). Il est temps de montrer au contraire la Fureur pure. Le peuple qui a imaginé ces furies, qui a créé Thyeste, Oreste, Œdipe, Penthée, Prométhée... n'était pas un peuple figé dans son idéal de sérénité. On cherche la sérénité dans les rages des héros de Homère et de Thucydide même ! On invoque son impassibilité ! Or je voudrais entendre un discours plus vibrant que celui de Périclès célébrant les héros morts pour la patrie.

Ma Grèce du V siècle était passionnée, vibrante, enthousiaste, prête à embrasser toutes les grandes causes, à faire les plus pénibles sacrifices pour la gloire. Ses philosophes célébraient la passion et l'amour était symbole de la beauté surnaturelle. Par l'amour on atteignait la vraie philosophie. Ses sculpteurs représentaient Niobé abîmée de douleur. Enfin toute la politique d'Athènes est d'une cité aventureuse, héroïque et un peu folle. Mais il y avait Phidias !

Je vois que je ne vous ai pas parlé de ce qui s'acharne comme une odée torturante et perverse sur ma conscience : le Concours. Je suis dans un état de surexcitation monstrueux. Je ressasse avec un plaisir amer toutes les bêtises que je vais faire ! Un miracle ou je deviens fou ! Je vous embrasse de tout mon cœur.

#### *Peintures exposées dans sa chambre (origine ? peut-être sa maman ?)*

Les peintures sont divines à contempler malgré leur peu de valeur esthétique. Elles sont chargées de souvenirs, de belles après midi au temps déjà lointain de la délicieuse convalescence des oreillons.

Celle qui représente l'horizon marin m'apparaît dans la glace au réveil. Ce matin je l'ai ainsi vue dans un demi-sommeil et l'illusion était complète. Ce qui est épatant dans celle là, c'est la dégradation lente de l'azur du ciel et des flots fuyant à l'horizon vers un mauve lointain, un vert subtil qui se fond dans un brouillard d'or. Cet horizon a une puissance magique, il recule sans cesse jusqu'à l'infini. C'est l'horizon méditerranéen tel que l'ont décrit les poètes du Nord éblouis. Clarté, netteté, lumière, ce qui n'exclut pas je ne sais quel attrait mystique comme les monts de Sabine tels que les voyait Virgile : cimes bleues ondulantes dans l'air limpide, merveilleux accord de netteté et de douceur, de clarté et de brume légère. De tels horizons suffisaient pour créer l'atticisme !

Et pendant ce temps il pleut. Une pluie tiède et féconde, entrecoupée de traînées de soleil et de déchirures éblouissantes. Temps curieux, un peu fou et sauvage, propre aux incantations mystérieuses. Un temps idéal pour lire Ossian. Il circule des effluves magiques dans l'air et les arbres du Luxembourg ont des reflets d'incendie.

#### *Beethoven à l'Opéra (la symphonie Pastorale)*

Je rentre de l'Opéra. Jean Débané, débarqué ce matin, m'offre des galettes de dattes confites. Je suis infiniment heureux. Oh ! s'il est une musique parmi les anges, elle devait être venue ce

soir à l'Opéra. Vous connaissez maman les infinies douceurs de la Pastorale. Eh bien tout cela n'est rien auprès de la sublime merveille de ce soir. Oh que je vous ai regrettée ! D'orchestre semblable, je n'en ai jamais entendu. Tout ce qui est adagio, piano, dolce, il le joue sur une cadence lente, comme pour se mettre qu'rythme de l'âme. On découvre alors mille choses, mille nuances, mille accords qui échappent dans un jeu vulgaire et précipité. C'est de la musique exprimée, figulée, ciselée avec amour. Chaque musicien est un soliste et l'ensemble est d'un lié, d'une harmonie fantastique, absolument dans la main du magicien. Et lui, c'est le génie de la musique qui plane sur l'orchestre. Tout passe dans le frémissement de son corps et jusque dans le trémolo de ses doigts. Tout s'exprime en gestes qu'amplifie magnifiquement l'orchestre.

Non, je ne puis vous dire, il faut l'avoir entendu... Avoir entendu dans un état de passion les mélodies de Beethoven, les mélodies divines qu'il déroule avec amour, une volupté presque physique. A cette heure j'en ai déjà la nostalgie comme d'un paradis aperçu en rêve... J'étais trop heureux, presque inconscient. Les deux frères Débané se pâmaient, Mlle Schuhler était extatique, la salle trépignait. Oh que vous n'étiez vous là, nous aurions pu en parler... Et moi je ne puis vous décrire...

### *Stravinsky*

Hier Stravinsky fut sublime et odieux. Sublime dans sa symphonie des Psaumes et dans ses mélodies, odieux dans ce Sacre du Printemps, infamie cacophonique d'un genre ultra moderne et d'un goût douteux et où je n'ai rien compris (non plus que 90% des snobs qui peuplaient l'immense salle Pleyel. Rencontré l'inévitable Jeanne Schuler et Masson avec sa femme. Ils m'ont invité à venir les voir... et ma foi j'irai. Ce type a beau être insolent et mal élevé, il a du goût, de l'enthousiasme et une franchise épatante.

### *Maurras*

Actuellement je suis sous le charme de Maurras. Anthinéa m'a subjugué. Je n'avais jusqu'ici rien lu de lui, mais dès les premières lignes je fus pris. Le style incomparable, c'est une phrase suave et fine, harmonieuse et caressante, lumineuse, ensoleillée bien que de temps en temps l'on sente la recherche et l'afféterie. Quant au fond c'est un livre formidable ! Je veux parler des premières pages où brûle l'amour de l'Hellade, l'amour, l'adoration de la pure Beauté. Je conçois qu'un tel livre soit à l'Index car à trop rimer la Grèce l'on devient un païen à la Louis Ménard. Mais dans le cas particulier, et de nos jours, il me semble que l'on se rapproche de la divinité en embrassant avec ferveur le beau marbre de Paros. Nous ne sommes plus au siècle de la « Pure flamme d'amour », nous ne voulons plus des St Jean de la Croix que la Beauté scandalisait comme une œuvre du démon et qui célébrait les ténèbres car la flamme y brille plus claire. La Beauté nous embrase d'un sentiment religieux et comme les anciens grecs, Phidias nous mène à Dieu. On médite bien mieux sur les choses divines au pied du platane de l'île de Cos (platane d'Hippocrate) que dans l'étroite prison de Tolède (où St Jean de Croix a été enfermé et a rédigé la Nuit obscure ou Nuit de la foi). Et c'est ainsi que ce livre de Maurras peut, avec un léger coup de pouce, devenir une véritable « élévation ».

### *Son père sur Marcel Proust*

Mime m'a fait rendre immédiatement à la bibliothèque deux volumes de Marcel Proust ! Son style est odieux, sa prose incompréhensible s'étale sur toute une page. La phrase de 16 lignes est

habituelle, mais parfois elle atteint le chiffre de 45 lignes ! Et on ne sait pas pourquoi elle ne continuerait pas plus encore tant elle est sinueuse, articulée de chaînes démesurées de mots et n'exprimant que des facettes d'idées. Je n'ai pas pu en soutenir la lecture cinq minutes durant. La phrase française est nette, précise et sonne comme le clairon. Marcel Proust écrit en mauvais allemand, il se croit profond parce qu'obscur.

## PHILOSOPHIE, MYSTICISME ET RELIGION

Comment vous décrire l'océan démonté qui bat les falaises de mon âme ? J'y renonce et vous embrasse de tout mon cœur.

Avouez papa que vous ne plaisantiez pas au début de votre lettre d'aujourd'hui et que mes alliances de mots à l'oral vous scandalisent... mais aussi cela m'ennuie. Je voudrais être un bon fonctionnaire en chaire et traitement fixe, bien assis dans la société, mariable et corvéable à merci... Eh bien voyez-vous, je serais bien content d'être reçu, mais je serais bien désolé aussi : je ne serais plus moi, JO, non, mais l'agrégé. Je serai défini d'un mot... et ce mot s'attachera à moi, me modifiera, me vieillira, m'habitue. Etre habitué aux choses : ma terreur. Je ne veux pas m'habituer. Challier<sup>16</sup> est pour moi un épouvantail. Devenir ça un jour... quelle horreur ! Oh il faut que j'écrive l'histoire d'un pauvre moineau qui ne savait pas son nom et son humiliation quand un gosse malfaisant l'appela *moineau* alors que ses parents l'appelaient *pip, pip, pip*. C'est très profond sans en avoir l'air.

### *Rêves de voyage*

Labor omnium vincit improbus: c'est clair, cela explique comment on peut oublier la maison et venir s'enfermer à Jean Bart. Maya n'est plus et j'écarte loin de moi les souvenirs prestigieux de Venise, princesse des mers, la blonde enfant des palais d'or. Oublier oui ! jusqu'aux éblouissements de la Petite Scheidegg à l'heure où le soleil de midi étincelle sur les glaciers.

Tout cela n'est plus mais, O maman, merci. Trop beau ce voyage et trop plein, de quoi surcharger l'âme pour longtemps et la nourrir comme une abeille au long des jours d'hiver. Nous fumes heureux n'est-ce pas ? Et largement, ouvertement, à pleins bords, à pleines voiles ! Voyager ! Voyager ! et se laisser bercer, sans penser, par la beauté des choses : oh s'il ne tenait qu'à moi, quels prestigieux voyages ne ferais-je pas vers les « pays lointains ». Vous savez dans Mignon<sup>17</sup> quand la voix se fait plus tendre, étrange tout à coup et comme passionnée : c'est ainsi que les vieux platoniciens jadis prononçaient le mot EKEI là bas... Ils voulaient dire l'Invisible... mais à quoi bon !

Là bas un grand fleuve glauque parmi les palétuviers où nage un hippopotame que je ne verrai pas.

Là bas un vallon secret inondé de soleil luxuriant et silencieux et dans les feuilles de papayer l'oiseau des Florides que je ne verrai pas.

Là bas dans la grande forêt qui s'endort un banc de mousse où étincelle le lourd soleil du soir que je ne verrai pas... Et la Chanson du Pêcheur dans la baie de Salamine que je n'entendrai jamais et surtout au cœur de la Sicile, sur la colline de Ségeste, un vol de papillons dans cette touffe de fenouil que porte un chapiteau ruiné...

Visions enfuies, beautés, myriades de beauté que je n'aurais pas connues... C'est ici qu'on voudrait être et n'être pas, être plus grand, avoir mille sens pour embrasser cette merveilleuse création et n'être plus, plus que ce papillon, cet arbre, cette fleur, cette chanson... un seul instant !

---

<sup>16</sup> Un cousin éloigné qui sera reçu dernier à l'agrégation (1<sup>ère</sup> tentative), Jean Onimus étant le premier recalé.

<sup>17</sup> Mignon, opéra-comique en 3 actes et 5 tableaux (1866) du Français Ambroise Thomas (1811 - 1896), sur un livret de Jules Barbier (1825 - 1901) et Michel Carré (1819 - 1872), d'ap. Goethe (V. Wilhelm Meister). Airs célèbres: «Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?» (romance chantée par Mignon, acte I) et «Je suis Titania la blonde» (chanté par Philine sur un rythme de polonaise, acte II).

C'est ainsi que pleurait Harold au dernier jour du dernier voyage. Vanité ! Vanité ! Des rêves en partances, le réel a tué les rêves et quand le toit est en vue, on pleure les odyssées.

Il y eut ici 3 camarades et nous avons travaillé ensemble. Puis ils s'enfuirent dans la nuit et je restai seul dans le silence. J'ouvris Virgile mais je ne le lisais pas... Interlaken aux thés chaleureux, Bouton d'or entre les lacs, Lugano rabougrie et sémillante dans l'angle de ses vieilles rues... O monts d'hyperborée dans la mer des nuages... Mais j'écoute passer un bus, Paris gronde, voici Virgile. Adieu.

### *Réverie avec St Matthieu*

L'aurore fraîche et frissonnante m'invite à saisir St Matthieu qui me charme de plus en plus car c'est maintenant un récit simple, sobre, varié et bien plus suggestif dans sa frugalité même qu'une prosopopée à la Rousseau qui ne vous laisse plus rien à penser par vous-même. Ainsi cette fin du récit de la fille de Jaire <sup>18</sup> est sublime parce que, loin de mettre un terme à l'Enthousiasme, elle ne fait que l'éveiller et laisse ensuite les rêves suivre leur cours.

### *Evolution de l'homme*

J'ai omis de vous parler des absurdités du bon chanoine. Les arguments sont très à priori. Or ce n'est pas une méthode en science expérimentale et surtout en biologie. Il s'étonne que les singes ne deviennent pas peu à peu des hommes ! Mais l'homme n'est pas l'aboutissement de n'importe quel singe, c'est une famille à part qui a évolué parallèlement aux autres, un phylum spécial et jamais un chimpanzé ne donnera un homme, étant l'aboutissement d'une autre famille.

Deuxième argument : Il est faux que les différences entre le singe et l'homme soient plus grandes qu'entre un anthropomorphe et un lémurien par exemple. D'autant plus que les caractères simiesques s'accusent au fur et à mesure qu'on recule dans le temps. D'autre part c'est de ne pas tenir compte du Pithécantrophe quant à la fonction du langage. Elle ne se pose pas si l'on admet que Dieu a mis une âme dans un corps de singe !

### *Alfred Loisy*

J'étudiais ce soir la théorie de Alfred Loisy sur la religion<sup>19</sup>. Elle m'a beaucoup frappé. J'étais effrayé de l'impression qu'elle produisait en moi. Il ramène l'essence de la religion à la foi, la foi étant la base de la morale. Mais cet instinct supérieur qu'est la foi a besoin d'une matière où s'appliquer : ce seront les dogmes, quels qu'ils soient d'ailleurs. Ainsi toutes les religions tendent à exciter la foi qui seule est réelle et nécessaire, condition suffisante de la morale. La foi n'est d'ailleurs pour lui que l'instinct de conservation transformé chez l'homme et par lequel il fait

---

<sup>18</sup> « Tandis qu'il leur adressait ces paroles, voici, un chef arriva, se prosterna devant lui, et dit : Ma fille est morte il y a un instant ; mais viens, impose-lui les mains, et elle vivra. Jésus se leva, et le suivit avec ses disciples. Et voici, une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans s'approcha par derrière, et toucha le bord de son vêtement. Car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher son vêtement, je serai guérie. Jésus se retourna, et dit, en la voyant: Prends courage, ma fille, ta foi t'a guérie. Et cette femme fut guérie à l'heure même. Lorsque Jésus fut arrivé à la maison du chef, et qu'il vit les joueurs de flûte et la foule bruyante, il leur dit : Retirez-vous ; car la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Et ils se moquaient de lui. Quand la foule eut été renvoyée, il entra, prit la main de la jeune fille, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit dans toute la contrée. »

<sup>19</sup> L'Évangile et l'église

confiance à la Vie. L'idéal que suppose la foi est en effet toujours tout humain et ne suppose aucune source transcendante, ni aucune conception métaphysique.

Je me laisse entraîner à vous exposer cette thèse. C'est qu'elle est fort séduisante et vraiment elle paraît très bien répondre aux faits. Seulement on tombe dans le modernisme, le dogme n'a plus de valeur réelle, telle religion n'est pas plus vraie qu'une autre.

### *Croyances*

Vous ai-je dit que l'autre jour Couteaux avait lancé en classe des fiches où l'on devait signer pour le Théisme, de Déisme, le Scepticisme, l'Agnosticisme, l'Athéisme, le Panthéisme. J'ai évidemment signé pour le Théisme, quoique j'eusse préféré le Panthéisme. Mais Evrard, Madillac, Couteaux, Lehman, etc. signèrent pour l'Athéisme ! Oh monstres indignes de l'humanité ! Oh créatures difformes et odieuses qui ne savez pas reconnaître la beauté du divin, animaux impies qui osez nier l'évidence ! Quand je félicitais Evrard de ses opinions absurdes, il me dit en se rengorgeant : oui je suis athée ! Et ceci avec un sourire qui me mit dans une telle fureur que je m'en allais en toute hâte.

### *Dîner de curés et catéchisme*

Je ne vous ai pas dit que jeudi je suis allé à Clichy dîner. Quelle jolie, jolie saynète, quels braves gens que les curés de France ! Petite table à manger. Vieille servante tout en sourires et cheveux blancs. Le curé au centre, un colosse plein de verve, verve épaisse et à gros sel qui ne tarit pas tandis qu'il écrase son pain dans sa soupe. Et de bonnes escalopes, des pâtes comme sait les faire Antoinette et de la confiture, du fromage et pour finir de la camomille ! Et tous ces vicaires, ils étaient quatre ne cessant de rire largement et fortement aux puissantes saillies de leur curé. Fils de la Charité comme eux tous. Ah les braves gens !

Et puis ce furent les chérubins. Plusieurs nouveaux, petits amours ceux-là, presque digne de figurer à Pompéi. A ces yeux brillants, j'essayai de dévoiler le concert prestigieux des nébuleuses, espérant voir un instant les effleurer le frisson de Pascal. Mais je ne les ai pas abandonnés dans ce silence des espaces infinis, j'ai répondu avec le catéchisme car trop d'astronomie éloigne de Dieu. Qu'est-il devenu dans ces profondeurs sans limites ?

### *Magnificat à la basilique St Denis*

Dimanche, Papa, maman

J'ai hâte de vous conter la délicieuse après-midi que je viens de passer. S'il me fallait vous dire tous les sentiments qui se sont pressés dans mon âme, ce serait plus long que la promenade elle-même. Moi-même je ne me connais pas.

Ce matin j'ai été à la messe, puis j'ai travaillé jusqu'à midi. A mon réveil je m'étais aperçu que la pluie barrait l'horizon et j'ai renoncé au Bois de Boulogne. D'ailleurs cela ne m'attirait pas beaucoup. Après avoir mûrement pesé la chose, je songeais à aller revoir ma chère Basilique St Denis. Aussitôt dit, aussitôt fait, je me plonge dans le guide et me voilà courant sur la chaussée vers le Chatelet. A Notre Dame, je m'enquis de l'heure à laquelle avait lieu le discours du Père Sanson : 5 heures. J'irai probablement dimanche prochain car ce qu'il va dire m'intéresse quoique je ne me rappelle plus ce que c'est.

Voilà bien du galimatias... Bref je bondis dans le 9 et en route. Soudain l'angoisse m'étreint : par ce ciel gris, que sera ma basilique ? Les vitraux perdront leur éclat divin. Mais c'était fini, il fallait poursuivre.

J'ai traversé Paris, l'horrible ville et après avoir été ébloui par les devantures insolentes des magasins fastueux, je revis le ciel gris, l'horizon hérissé de cheminées d'usines et tout près une mer de baraques. Près du Tram, une foule grouillante achetait de vieux souliers (des charrettes de vieux souliers). Soudain au coin d'une rue, j'entrevois ma basilique. Je bondis hors de la voiture et je gagne la façade triste de l'église.

D'extérieur, elle n'est pas belle, la vieille basilique, mais aux premiers pas dans la nef, c'est un éblouissement. Ces gerbes de colonnes grises où se reflète l'azur des vitraux se perdent dans les ténèbres de la voûte, on est écrasé mais par contre l'âme est dans la joie, elle plane.

Au fond, l'autel était faiblement éclairé, on chantait les vêpres. Quelle joie ! Je m'assis et, tandis que le psaume antique de David s'élevait dans la nef comme il s'y élève depuis un millénaire, j'écoutais les harmonies puissantes de l'orgue royale rouler et vibrer sous les arches infinies. En haut, sur les vitraux, resplendissaient des figures hiératiques portant chacune une inscription qui se terminait par ces mots : « Ren francorum » Puis je regardais vers le bas : c'étaient les enfants des sœurs de St Vincent de Paul qui chantaient. En haut la gloire, en bas le présent mesquin. Oh comme la vieille église doit être triste en songeant aux fêtes passées, aux couronnements, aux enterrements des rois quand la foule débordait sur ses parvis. Maintenant ce sont des enfants, quelques personnes, un prêtre, un chanteur et c'est tout !

A ce moment le Magnificat tout à coup a retenti. Electrisé je me lève. La vieille cathédrale semblait revivre, un rayon de soleil a fait étinceler les vitraux, l'orgue était splendide. Tantôt écrasantes, tantôt sereines et majestueuses, parfois jeunes et vibrantes, les notes se suivaient pressées et l'antique magnificat, une fois de plus, a rendu le sourire aux murailles attristées : ce sont là des instants de bonheur pour ces vieux murs. L'organiste jouait très bien. Qu'il doit être heureux cet homme de rendre la vie à la basilique, de lui rappeler sa gloire passée.

Puis, après vêpres, je m'en fus revisiter les tombes de nos rois. Depuis la crypte jusqu'au parvis, cette cathédrale est une merveille, une splendeur, la cathédrale de mes rêves. Je voudrais y passer ma vie caché à l'ombre d'une colonne, me transformer en une de ces statues qui goûtent pour l'infini des temps à venir et depuis des siècles le silence de cette nef aérienne. Je voudrais comme elle ne plus voir le soleil qu'au travers de l'azur ou du pourpre des vitraux et rêver éternellement dans ces pâles rayons.

Je sortis de la basilique épuré, métamorphosé, lavé de la vue du monde et retrempé dans la beauté, la splendeur d'une religion qui a fait surgir cette merveille sur la triste plaine de St Denis. La vieille cathédrale était heureuse : son bonheur est entré dans mon âme. J'ai vécu un instant de sa vie contemplative. Elle m'a montré dans quel silence et quel recueillement on doit conserver en soi un Dieu. Je veux faire de mon âme une Basilique St Denis.

Au revoir papa, au revoir maman. Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

### *Magnificat à Notre Dame*

Papa, maman. J'ai, oh liesse, reçu ma collante avec le bulletin pour la rue Gît le Cœur. Je vous télégraphierai le fait demain matin afin d'apaiser vos inquiétudes.

Je passe le 5 matin et soir (latin et grec pour le matin). Songez à moi...

C'est toute mon année qui est en jeu, mais je veux réussir. Il le faut.

J'avais dit que je ne sortirais pas aujourd'hui, mais il faisait si beau. J'ai gagné le salon de la TSF, mais le Salon de la Moto avait attiré un public très vil et je n'ai fait que passer. Radio LL

faisait des épates et d'une façon générale ce n'était pas intéressant. Je me suis enfui en fendant la tourbe vile et j'ai suivi les quais où s'étalent les bouquinistes. Mais tout ce qui présente quelque intérêt est inabordable. Je voulais entendre le Magnificat à Notre Dame et je tombai à pic. J'ai écouté le cantique les yeux sur la grande Rosace qui flambait au fond de la nef. C'était foudroyant : unir l'exultation des yeux, l'exultation des oreilles, l'exultation de l'âme, c'est magnifier l'Adoré dans un flamboiement d'adoration. Ecouter l'orgue immense vibrer dans la lumière et faire chanter le vitrail au rythme de l'enthousiasme... Monter à perdre haleine avec l'envolée du second couplet, monter jusqu'à ce soleil mystique, resplendissant dans les voûtes et rebondir avec le refrain triomphal, formidable, écrasant, sublime, plus haut, toujours plus haut...

Voilà...

Oui voilà ! Vernet et Tisserand sont venus la-dessus couper mes ailes. Et nous avons discuté jusqu'à... jusqu'à minuit. Je vous écris lundi matin. La conversation fut brûlante. Comme je le pensais, Vernet est un « Déiste » railleur. C'est un type que Buget a perdu. Quant à Tisserand, il est choqué que la bible ne soit pas d'accord avec sa science. Leurs discours, leurs états d'âme sont passionnants. Je n'ai senti l'heure qu'au réveil ce matin : très alourdi. C'est qu'aussi la discussion fut chaude.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

### *Premier Magnificat à Chartres*

Papa, maman. Ainsi donc Chartres est consommé !... En vous écrivant hier soir, je disais avoir terminé mes auteurs et me morfondre dans l'attente. Tout à coup : illumination ! Si j'y allais ! Aussitôt dit, je cours acheter un bout de chocolat et consulter l'indicateur.

Dès l'aube à 4h1/2, le réveil sonne. Je bondis. Tout est prêt, mais comment sortir ? Après hésitation, je hurle : la porte s'il vous plaît et le sésame s'ouvre. Un coup de vent m'accueille, bise froide, cinglante que je n'attendais pas vu le temps d'hier. Hélas le sésame s'était refermé et je n'avais pas mon manteau... le ciel était gris, triste... Oh bah ! pensais-je, c'est l'épreuve du pèlerin au départ : surmontons ces contingences, si je n'ai pas de manteau, j'en serai quitte pour rester toute la journée dans la Cathédrale. Et s'il fait froid sur la route, je courrai. Les déserts ont-ils arrêté les croisés ? Et sur la rafale, je gagne St Sulpice. Je désirais une messe : Porte close. Je bondis à l'église qui est près de Montparnasse après la rue Huysmans : même accueil. J'aurais renoncé, mais j'y songe : c'est une nouvelle épreuve afin que cette journée soit toute pour Chartres et que Paris n'en ait rien. Ces portes closes m'enseignent la route qu'il faut suivre vers Notre Dame de Beauce. Et je monte dans le train.

Trajet long par les plaines de Beauce. Fastidieux, mais je lisais la splendeur de Notre Dame.

*Etoile de la mer, voici la lourde nappe*

*Et la profonde boule et l'océan de blé.*

chantait Péguy. Et me recueillant, j'attendais.

Villette : halte. Quatre maisons tapis dans un vallon. Je descends. Une église ? Non. Alors je décide de déjeuner. Quels délices ce déjeuner dans ce hameau perdu au cœur de la vieille France et que ce pain était bon qui sentait le terroir ! Ainsi, au long de la route, les gais compagnons jadis faisaient halte au hameau avant de reprendre leur lourd fardeau sur les Routes de France.

Sur les routes de France, oui gaiement je marchais. Serrant mon veston, je narguais le vent froid de la nuit car déjà le soleil inondait la vallée. Une pente, la route monte vers le ciel en coupant un bocage, que vais-je voir derrière sur l'horizon ? Une voix me dit qu'elle est là...

Elle y était ! Dressée là bas sur l'horizon avec ses deux clochers qui pointaient vers le Ciel, enveloppée de brouillard pâle où filtrait le lointain soleil, vision si douce de la plaine infinie, si française : je veux parler de cette lumière légère de l'Île de France qui m'enchantait toujours au sortir de la Provence. Je lui tendais les bras, j'avais l'impression de me volatiliser.

Notre Dame de Chartres, Notre Dame de France, Notre Dame de la Plaine, après tant de siècles d'histoire, me voici à mon tour, je viens à vous perdu sur les routes de France, exilé, frissonnant sous la rafale, à travers cette plaine que vous avez bénie. Tout haut, je commençais un chapelet, seul dans les champs infinis et, à chaque grain, le soleil montait merveilleusement. La plaine s'illuminait, les herbes frissonnantes lançaient des étincelles et, dans les blés naissants, éclataient les coquelicots. Je me fis un bouquet d'églantines et de bleuets, deux à chaque poche et je marchais sur la route de saint Louis, les yeux fixés sur la Cathédrale. Oh ! le merveilleux chapelet parfumé des guérets de Beauce, prestigieux quand j'y songe maintenant : j'étais, je crois, un peu fou. Notre Dame de Chartres, avais-je tort ?

J'avais emporté du miel de l'oncle Etienne et j'en suçais un peu : dans les champs, c'est le meilleur moyen de se faire papillon. Et la basilique se rapprochait, toujours plus haute dans le ciel bleu. Pas de maison : on ne voit qu'elle au-dessus des arbres. C'est vraiment le cœur de la plaine, tout converge vers ELLE.

J'avancerais lentement maintenant. Le dirais-je ? j'avais peur du faubourg, j'hésitais à quitter les champs. Notre Dame des Moissons, il fait si bon vous prier au milieu des pâquerettes ! Vous êtes si belle ainsi, reine des champs infinis, vos clochers sont si hardis, si francs dans l'azur avec une étincelle à leur pinacle...

Mais il n'y eut pas de faubourg<sup>20</sup> ! Oh joie ! Par une allée royale, on arrive sur les berges verdoyantes de l'Eure, l'Eure voluptueuse et nonchalante qui se traîne au milieu des prairies en baisant les saules pleureurs. Mais voici, voici le comble ! Oh ! quel battement d'âme quand j'entrevis la vieille muraille, la porte crénelée, les tours, le pont-levis. Enfin j'entrais dans une ville par la porte : mon rêve.

Oh ! comme je fis sonner mes talons sur les dalles dans la ruelle morte qui arborait de grotesques « sens interdit ». Mais la basilique m'obsédait, je gravis la pente et tombai sur ELLE.

[Je viens de vous quitter pour aller dîner et entendre les deux pimbêches parler, de sorte que ces inepties m'ont tout brouillé.]

J'ai presque envie d'en rester là. Car enfin comment célébrer Notre Dame de Chartres ? Il faudrait avoir une âme aussi vibrante que ses vitraux, aussi profonde que sa nef, aussi folle que son pinacle. Que Huysmans<sup>21</sup> est lourd quand il s'agit de décrire l'envolée de l'ogive ! Il rampe. Je vais en faire autant. Tant pis : passons le portail royal et ses hiératiques statues du XII, ouvrons la suprême portière.

Nuit ! Immense, majestueuse nuit chargée de bouffées d'encens et là-haut, dans le ciel, perdues dans d'in vraisemblables profondeurs, crépitent les verrières enluminées. Azur, pourpre et or, un miracle dans le ciel. Bleu, plus bleu que le flot d'Ionie<sup>22</sup>, plus bleu que le bleu des

---

<sup>20</sup> Ce ne doit plus être comme cela aujourd'hui ! (note de JP)

<sup>21</sup> Huysmans, Joris-Karl (1848-1907), écrivain français, auteur de *À rebours*, qui a évolué du naturalisme au mysticisme en passant par le décadentisme (note de JP)

<sup>22</sup> Fait probablement référence à la mer d'Ionie (Asie Mineure) (note de JP)

rêves, l'arbre de Jessé<sup>23</sup> inonde la nef de sa limpide clarté. En face flambe un prophète à la robe flamboyante. Verts, verts d'émeraude, vieil or, les dalmatiques scintillent dans le ciel. Toute une floraison prestigieuse, ensorcelante : l'enluminure de cette somme de pierre.

L'obscurité se dissipe. La fuite de la nef se précise, on nage dans une lumière bleue, pailletée de mauve et de pourpre, clarté mystique qui laisse aux voûtes leur insondable mystère. Et là bas, au coin du transept, voici « Notre Dame de la belle verrière » Oh celle là, je renonce ! Non : dans un fond bleu sombre éclate, limpide, lumineuse, une vierge d'azur. Son corps semble fait de soleil et de ciel bleu, tout le verre est limpide : l'opposition est si saisissante qu'on s'arrête stupide.

Je suis allé dans cette crypte construite par le grand Fulbert<sup>24</sup>, extraordinaire galerie ténébreuse qui entoure le terre plein de la basilique. Dans un coin, le « Puit des St Forts », sanctuaire primitif, souvenir des martyrs du III, et voici cette chapelle de Notre Dame de Sans Terre et cette statue Virgini Pariturae que jadis adoraient, dit-on, les druides.

Silence. A peine entend-on le faible écho de la grand messe. Je suis terrassé par les siècles d'histoire : ici s'agenouillèrent les Croisés, ici vint en pèlerinage Saint Louis... Mais qu'importent les détails : c'est l'impression violente d'être au cœur de Chartres, de la Vieille France et de ce culte de Notre Dame où le XIII mit ses plus beaux rêves. On reste abîmé dans ce prodigieux silence, le silence des aïeux.

Deux mots encore : je veux parler de ce bas relief de l'ancien jubé, Bethléem. La Sainte Vierge a un si joli geste, étendant sa main vers l'Enfant, écartant ses langes pour voir sa petite tête. Et dire que cela est du XIII (siècle hiératique, dit-on !). Je suis monté aux tours afin de contempler avec Notre Dame sa plaine infinie, afin de voir ce que depuis 6 siècles elle contemple.

La grand messe ne me fit aucune impression, sinon le spectacle archaïque de l'évêque, mitre en tête, précédé de diacres, chanoines, lévites, enfants de cœur et traversant toute l'église bénissant son peuple, offrant son anneau à baiser aux petits-enfants. Le successeur de Fulbert !

Je m'arrachai au mirage pour aller déjeuner pour 12 francs ; « scarce », mais bon.

Après quoi, ayant, comme à Orléans, absorbé de ce petit vin blanc exquis et maléfique de l'Île de France, je gagnai pour me reposer les bords de l'Eure. Ville morte s'il en est. O Province ! l'affreuse ville ! Et terne, et mesquine, et proprette, et antique, et collet monté, une vieille marquise qui finit de languir dans ses domaines.

Les beaux clochers ! Si français ! Celui du XIII surtout, immense flèche de pierre sans un accroc. La tour du XVI est trop tourmentée, trop maniérée. J'y étais quand on sonna les Vêpres : au premier coup de cloche, je frémis tout entier avec la vieille pierre, avec l'air léger de Beauce, avec la ville entière. La Cathédrale vibrait comme un grand cœur de pierre et j'écoutais ses battements.

Je ne voulais pas manquer d'entendre le Magnificat rouler sous les voûtes et vibrer sur les verrières. Mais ce fut d'abord un chant de jubilation : *veni Creator*. Oui, elle jubilait la Cathédrale : c'était elle qui chantait, on ne voyait pas l'orgue, la musique inondait partout. Quant au Magnificat, je renonce à le dire...

---

<sup>23</sup> Jessé, petit-fils de Booz et père de David, donc ancêtre de Jésus. (V. Arbre de Jessé.) (note de JP)

<sup>24</sup> Fulbert de Chartres (saint) (en Italie, v. 960 Chartres, 1028), prélat français. Évêque de Chartres, il en fit reconstruire la cathédrale., qui avait été incendiée. Rénovateur de l'école théologique de Chartres, très brillante au XIe s., il a laissé de nombreuses Lettres. (note de JP)

Et à 6h je débarquais à Paris. Purifié, vidé de tous les éphémères, rêvant de briller pour les âges futurs avec la limpidité et la flamme de ces prestigieuses verrières.  
Je vous embrasse de tout mon cœur,  
Jean

## Deuxième Magnificat à Chartres

J'arrive de Chartres. Il est 4 heures. Journée divine ! Levé à l'aube, réveil erroné d'une heure : 4h30 au lieu de 5h30 ! Je me suis rendormi et sans l'abbé, je ratais le train. L'abbé enrhumé n'a pas voulu descendre à St Prest... à grand regret d'ailleurs. Oh cette course dans le jour naissant à travers les champs labourés... Tout haut je récitais le chapelet et le soleil me répondait en perçant le brouillard. Sur la colline, je ne vis pas la Cathédrale comme la dernière fois, dressée à l'horizon comme la prière de la plaine. Mais au bout de 3 kilomètres j'aperçus par-dessus une bande de brume deux flèches à peine visibles, isolées en plein ciel comme les bras d'un archange déchu : C'était elle, Notre Dame des Blés, Notre Dame de Beauce, Notre Dame de la plaine infinie. Et je hâtais le pas, photographiant de ci de là les rayons de soleil. J'avalais en une heure mes 7 kilomètres et mon rosaire et je franchis l'Eure par la barbacane sur les pas de générations.

La ville dormait et les vieilles dévotes regardaient à travers leurs rideaux. L'Eure, nonchalante et nauséabonde, roulait languissamment ses eaux vertes et lustrées. Vers Elle, je courai invoquant St Cyrille<sup>25</sup>. Je franchis en trombe le portail royal : c'était Elle, mystérieuse toujours avec les fulgurations de ses verrières perdues dans la nuit des voûtes.

Je m'arrêtai abruti. L'abbé était là qui m'attendait :

- Vite, venez-me servir la messe...
- Où donc ?
- A Notre Dame du sous terre !

Imaginez ! Dans ce saint des Saints, le cœur du sanctuaire où les druides de Brocéliande venaient prier la Virgo Paritura : servir la messe aux pieds de la Vierge Noire un mardi Gras, le jour de St Cyrille... Les pages inoubliables de Huysmans me revenaient en mémoire ; sur cette dalle où je communie, St Louis s'agenouilla ; ici pria Fulbert, Martin, Louis XI, Henri IV et tous nos rois y sont venus. J'avais peine à sonner dans la clarté mystérieuse. Pas un bruit, seule la vibration étouffée du carillon venu de la Tour de Jean de Beauce. Et l'abbé murmurait dans sa belle voix passionnée *Sursum corda*. De quel élan je répondis : *Habemus ad Dominum*. Il est des lieux tout pétris de piété où l'adoration des siècles et des multitudes a laissé l'empreinte du surnaturel, des lieux où les Grâces ont coulé, où les prières les plus passionnées se sont exhalées. Quoiqu'on fasse, on se sent saisi, il faut que l'on s'agenouille. Je songeais aux émotions poignantes que j'éprouvai à Eleusis, au saint des saints d'une Cathédrale aussi, mais d'une Cathédrale en ruine et je ne sais laquelle des deux est la plus émouvante ou la plus tragique !

## Conte de Noël

Jean, 12 ans, petit garçon aux yeux bleus, cheveux bouclés tout riants de soleil, gentille frimousse d'enfant gâté et plein de rêves. Mais un nuage ce soir sur son visage.

---

25 Sans doute [Cyrille d'Alexandrie](#) qui élabora le Symbole de l'Union : « Nous professons que Notre Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, est vrai Dieu et vrai homme, composé d'un corps et d'une âme raisonnable ; qu'il a été engendré du Père avant tous les temps pour ce qui concerne la divinité, et, pour ce qui concerne son humanité, qu'il est né d'une Vierge à la fin des temps pour nous et notre salut ; qu'il est de même substance que le Père pour ce qui concerne la divinité, et de même substance que nous pour ce qui concerne l'humanité, car les deux natures sont unies l'une à l'autre. Aussi ne reconnaissons-nous qu'un seul Christ, un seul Seigneur, un seul Fils. À cause de cette union, qui est exempte de tout mélange, nous reconnaissons également que la sainte Vierge est mère de Dieu, parce que Dieu, le Logos, devenu chair et homme, s'est adjoint, à partir de la conception, le temple (l'humanité) qu'il a pris d'elle (de la Vierge). »

« Qu'as-tu donc mon Jean ce soir ? » se demande Papa, lunettes dorées, sourcils ombrageux, barbe fluviale.

Jean toujours rieur est tout triste aujourd'hui. Il fait chaud pourtant au foyer familial, si bon tandis que la nuit froide guette aux portes. Mais Jean a le cœur glacé, le cœur gros, il voudrait pleurer. Une petite voix sanglotante s'élève :

- Papa, c'est vrai qu'il n'y a pas de Petit Jésus ?

Du coup Papa, rejetant son journal, le regarde par dessus ses lunettes.

- De... de... de Petit Jésus ?

Ce nom sonne étrangement sur ses lèvres. Il répond avec impatience et d'un ton doctoral :

- Mais qui t'a parlé de Jésus ? Pas au lycée je pense ! Tu sais fort bien que ce mythe...

Voyant les yeux de Jean s'arrondir, il se sent ridicule :

- Mais de quoi te mêles-tu ? Ces problèmes ne sont pas de ton âge. Travaille, tu songeras à cela quand tu seras un homme.

Jean ne dit mot. Il regarde brûler la bûche, ses grands yeux bleus sont pleins de larmes.

- Mais chéri, qu'as-tu donc enfin ce soir ?

- Papa... (la voix est plus tremblante encore) Papa je voudrais que le Petit Jésus existe... Robert, Georges, tous mes camarades disent qu'il est si gentil, ils l'aiment tant... et puis il leur apporte de si beaux jouets... (Papa sourit), ils sont tous si heureux et moi je ne peux pas l'être, je ne sais pas, je voudrais... papa c'est demain Noël...

Papa lentement a enlevé ses lunettes et les lisse du bout d'un doigt. Il a beaucoup d'affection pour son Jean, mais cette petite âme l'effare parfois. Elle a des élans qu'il ne comprend pas, de brusques enthousiasmes puérils et charmants qui l'étonnent, une simplicité qui transperce tout à coup l'épaisse couche d'idées vieillies et poussiéreuses sous lesquelles se cache et s'étiole son âme d'autrefois, son âme vraie et humaine. Jean a le don de le troubler profondément, lui le grand critique qui fait profession de tout comprendre et de ne s'attacher à rien. Il est tourmenté par cette naïveté profonde, elle lui rappelle singulièrement les jours d'autrefois. Dans cette intelligence bourrée d'idées contradictoires, affadies par l'indifférence, dans ce cœur desséché par le doute où tous les enthousiasmes sont taris dans leur source et où règne un étrange scepticisme, véritable déformation morale, contre nature et inhumaine, il est resté quelque chose de vivant, ce rayon d'or qui luit au tréfonds de nous tous : les souvenirs d'enfance. Et Jean, ce n'est autre que Papa quand il était petit... Seulement Jean n'a jamais su ce qu'était le Petit Jésus, jamais il n'est entré dans une église, jamais on ne lui a parlé du Paradis. Et, chose étrange, une sorte de nostalgie de toutes ces choses inconnues et prestigieuses fait battre son petit cœur. Il se sent inférieur aux autres, quelque chose en ce monde lui échappe. Mais quoi ?

Et Jean pleurait car Noël était proche.

- Papa, reprend la petite voix, tu crois qu'il ne viendrait pas cette nuit si je lui demandais ?

Décidément c'est trop fort : son fils va-t-il se mettre à prier ? a-t-il la foi par hasard ? Il répond sévèrement :

- Jean, chasse vite ces idées noires. Ne me parle plus jamais de cela. Demain, c'est un jour comme un autre. Noël, c'est une fête de Mithra adaptée par le christianisme, la crèche, une invention puérile de François d'Assise et... Va vite au lit faire de beaux rêves mon chéri.

Papa n'en peut plus. Jamais conférence contradictoire contre un Père Jésuite ne lui fut plus pénible que cette lutte contre son fils. Il a voulu tuer Noël dans cette petite âme.

Mais voilà que Noël se venge...

Papa est resté tout seul. Et pour la première fois il se prend à songer aux Noëls d'antan. Personne ne l'observe, personne ne pourra rire de lui. Comme par enchantement toute une floraison de souvenirs aux lourds parfums l'obsède et l'enchantent ! Le masque de tous les jours a craqué, l'homme reste seul avec lui-même : il retrouve le petit enfant qu'il a été. Oh le parfum pénétrant des sapins de Noël, les miroitements des mille lumières et la joie, cette joie chaude et naïve de la Famille. Bonheurs d'enfants, éclats de rire, toute une épopée enivrante. Et cette messe de minuit... le ciel tout scintillant... et Maman vous tenant par la main... et l'hymne des anges éclatant sous les voûtes de la cathédrale.

Noël tenait sa vengeance... Je crois bien que Papa écrivait une larme furtive. Il se leva doucement et entrouvrit les rideaux : Jean dormait paisiblement, un sourire volait sur ses lèvres. Plein de confiance malgré tout, il avait prié pour la première fois le Petit Jésus et s'était endormi dans la joie.

Papa sourit lui aussi, un sourire inconnu jusqu'alors, rien de narquois ni de sceptique, le sourire de Noël. Il revint un instant plus tard chargé de merveilleux jouets qu'il déposa pieusement au pied du lit : il avait répondu ! Chose énorme ! Oui, le Petit Jésus existe ! Et l'âme pleine de joie, il attendit Noël.

C'est cela le miracle de Noël !

*Neige à Paris. Dégoût de la philo contemporaine*

Papa maman. Il gèle à pierre fendre. Ce matin le Luxembourg était d'une blancheur éclatante, tout saupoudré de neige. Je m'emmitoufle et n'ai pas froid. Ce qui me réchauffe, c'est l'idée que dans neuf jours je prendrai le Rapide et ce seul nom me fait frémir délicieusement. J'irai demain comme vous me le conseillez à la gare de Lyon pour préciser le numéro de voiture. Cela me donnera une fois de plus l'illusion du départ.

Que vous conterai-je aujourd'hui ? Nous avons à expliquer ce soir une lettre célèbre de Mme de Sévigné et l'art de cette spirituelle marquise m'a paru si consommé que je n'ose plus me mêler d'écrire une lettre ! Cependant si je vous écrivais des lettres à la manière de Mme de Sévigné, je ne sais pas si cela vous charmerait ni même si vous me lirez sans être agacés. Cet esprit à jet continu est bien joli et agréable d'abord. Mais on voudrait plus de fond, plus d'amour, plus de tendresse et d'émotion. Sans doute est-ce tout simplement parce qu'elle est au siècle de Boileau et, malgré toute ma bonne volonté, ce XVII<sup>e</sup> siècle m'ennuie prodigieusement. Le XVIII<sup>e</sup> est corrosif et boursoufflé. Quel soupir de joie quand on aborde ce grand XIX<sup>e</sup> siècle, le plus splendide de l'histoire du monde me semble-t-il, siècle profond et merveilleusement riche.

Mais je vois que la réponse à ma question est escamotée : que vais-je vous raconter ?

Les heures ont été longues, ternes, monotones comme le ciel maussade et la terre à l'aspect sépulcral. J'ai acheté de la Corylase pour mettre fin à la grippe, mais le médicament paraît jusqu'ici impuissant. Le reste du temps je reste enfermé dans ma turne entouré par Parodi, Faquet, Ste Beuve et Taine. Je vais tout à l'heure lire Sophocle. J'étudie la philosophie de Hamelin qui me paraît le comble de la folie et l'entreprise la plus vaine qui ait jamais germé dans un cerveau humain. Cette déduction artificielle des catégories de l'entendement selon la méthode idiote de la thèse, antithèse, synthèse n'a aucune raison d'être, aucune valeur. Il m'a dégoûté à tout jamais de l'idéalisme. Je ne sais rien de plus artificiel que cette philosophie et donc de plus faux. Lachelier d'ailleurs rentre dans le même sac avec tous les Hegel et compagnie. Je reviens dégoûté de cette excursion dans la philo contemporaine. C'est le marasme. Kant par ici, Kant par là, on le suce jusqu'à la moelle, on s'en nourrit, on le fond et le refond, on le broie et on le gobe avec délices, la meule criticiste tourne et retourne dans un vide d'idées stupéfiant. Mon idéalisme est mort, il va mourir en compagnie de cette pourriture de l'esprit qu'on nomme sociologie et qui est le dernier reflet d'un positivisme depuis longtemps enterré. Et dans cette ruine des systèmes, on verra reflourir la philosophie pérenne, Aristote complété par le meilleur de Leibniz. A moins que l'on ne voit rien du tout et que la philosophie toute entière meure de gangrène. Alors nous redeviendrons de beaux animaux !

Je vous embrasse de tout cœur.

PS Quand vous recevrez cette lettre, plus que sept jours !

*Visite du Louvre (XVII et XVIII), souvenir de Franklin, croisière sur la Seine*

Papa, maman. Si vous voyiez en ce moment ma chambre ! Livres entassés pêle-mêle, papiers sur toutes les chaises et fauteuils, bouquins étalés par terre. Un champ de bataille. C'est qu'en effet je combats avec les idées, je me bourre, j'emmagasine. Figurez-vous que je prétends revoir tous les cours de Canat au cours de ces deux dernières années ! Et toutes les notes de littérature. Et puis j'ai entrepris de lire Valensin. De sorte que les livres de bibliothèque attendent lamentablement le retour de maman. Il n'est plus temps de lire : il s'agit de relire. Ce

matin, ce fut la question d'Orient et les Colonies. Puis cet après-midi, je me suis promené d'une façon chaotique qui paraîtrait ridicule à un spectateur impartial.

Je gelais, aussi à ma dernière bouchée je file aspirant avec délice le bon soleil. Je glisse dans les rues désertes vers les tours du Louvre. J'avais l'intention d'aller chez Aymard, mais le Louvre me happa au passage. Je me suis borné à contempler les toiles du XVII<sup>e</sup> siècle, Lebrin dont les grandes peintures m'ont rappelé les oraisons de Bossuet et les tragédies de Racine, les paysages mystérieux de Poussin et cette éblouissante lumière de Claude Gellée. C'était surtout à cause de lui que je venais dans cette salle : Chateaubriand en effet à court d'adjectifs pour qualifier la divine clarté des horizons italiens cite Gellée comme l'unique peintre qui l'aie su rendre. Et en effet ces levers de soleil resplendissants, l'eau qui miroite dans le port, le môle qui brille au loin, mille étincelles parmi les mats et les cordages, tout cela vous emporte dans un monde féerique où des palais de marbre, des portiques grandioses, de lointaines colonnades raviraient éternellement les yeux éblouis. On comprend, à voir ces tableaux, que l'idéal esthétique de Flaubert ait été de contempler pendant l'éternité un mur resplendissant de soleil. Seulement cette lumière mystérieuse, presque lourde, en tout cas pleine d'enchantements et de rêveries mystiques, ne me paraît pas du tout rendre la lumière de l'Ombrie beaucoup plus crue, mais aussi plus franche, plus simple, moins chargée de sentiments peut-être mais plus pure.

Après cela j'ai découvert... enfin ! la sculpture du XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup>. Depuis le temps que nous parlons de l'aller voir ! Vous souvenez-vous maman ? Eh bien je l'ai déniché mais parcourue trop vite. Il fallait rentrer. J'ai entraperçu le malicieux amour de Falconet qui m'enchantait depuis longtemps. Seulement ne l'ayant pas vu, je l'avais rêvé à ma convenance et j'avoue que la réalité fut quelque peu déconcertante. Mais que de jolies formes, de gentils sourires et de grâces mignardes. Il y a dans un certain recoin une tête de Vestale de Houdon qui est une pure splendeur : visage grave, admirablement régulier, beau front pur, sublime, qu'enveloppe noblement le grand voile des romaines antiques. Voilà mon idéal ! Cette Vestale unissait à la pure beauté attique le rêve germanique des Roswithas aux blonds cheveux. Toutes les poésies et toutes les esthétiques s'unissaient dans une apothéose du beau virtuel. C'est alors que j'ai senti qu'il n'était point chimère : tous les peuples, toutes les nations devraient être à genoux devant ce visage divin.

Je passe... je n'en finirais plus et quand je vous écris, c'est le seul moment du jour où je puisse être bavard. Je voudrais pouvoir vous sténographier, il y aurait tant de choses à dire !

Mais voici l'heure ! Or donc je pris le M pour aller à St Lazare. J'entre chez Aymard. Vieille maison assez peu engageante, rue Amsterdam. Il n'y est pas. Je glisse une carte disant que j'ai un besoin urgent de tel livre.

Or donc figurez-vous que j'ai pris le B. Pourquoi ? Impulsion mystérieuse du moi profond... Arrivé aux lieux aimés où je fis dans le monde mes premiers pas, l'horizon s'embrume de souvenirs. Oh passé... ! Mais je m'arrête, il faudrait être Lamartine. Il faudrait ici de la musique, un chœur très lent en mineure qui se termine par un accord délirant de désir inassouvi. Oh pâles jours de Franklin<sup>26</sup>... lointains, frêles.

Je descends l'esplanade ridicule du Trocadéro. Là je veux prendre le bateau. Il me faut courir jusqu'à Javel pour trouver un ponton. Arrive en fumant le navire. Comme il y a je ne sais quelle fête à Vincennes, le bateau est vide. Je me place à l'arrière, regardant en extase les deux rives de la Seine défilant dans la brume. Puis, je me rapproche des eaux vertes, je glisse à la proue pour goûter le vent du large, écouter les vagues se fendre en crissant sous l'étrave. Je passe en frissonnant sous les ponts noirs où l'on entend dans la nuit chanter lugubrement la Seine. J'ai

---

<sup>26</sup> Il a été en terminale au lycée St Louis de Gonzague.

cru entendre d'ailleurs cette voix, cette voix des Grandes Eaux qu'adoraient les prophètes, j'ai cru entendre son faible écho tandis que le fleuve s'engouffrait, masse monstrueuse et livide, sous les arches des vieux ponts. Et à chaque pont la chanson est différente : sous le pont Alexandre c'est le hurlement sinistre des cataractes, sous le pont de l'Alma c'est un cliquetis d'armes dans la nuit, sous le pont neuf c'est une chanson argentine presque gaie. Et quel silence quand on sort de dessous les sombres arches ! C'est alors que la chanson revient comme un lointain et prestigieux souvenirs.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Jean.

## REFLEXIONS POLITIQUES

*De Jean, le 8 mai 1927 (anniversaire Jeanne d'Arc)*

Papa, maman. L'aube de ce jour glorieux fut triste et morose : au moment où mes yeux s'ouvrirent la pluie fermait les horizons. Je suis allé à la messe, puis j'ai fait un thème latin. Je l'ai terminé à 10h30 et, sautant sur mon chapeau, je m'en fus par la rue de Rennes au Carroussel. Là 1500 scouts se disloquaient en faisant une ovation chaleureuse à Jeanne d'Arc. Je passe, je gagne les Tuileries gardées par des Gardes Républicains à cheval. Je tente de voir la place où défilaient les Jeunesses Patriotes. Je glisse vers les grilles des Tuileries et m'installe à mi-hauteur entre une dame et un gros homme. De là je voyais la rue de Rivoli où défilaient les sections de Jeunesses Patriotes. Il était 11 heures. Avant mon arrivée le gouvernement était venu déposer des couronnes et les scouts étaient passés : j'arrivais au moment où la section V des Jeunesses Patriotes passait au pas de gymnastique. A 11h30 la 20<sup>ème</sup> section était passée et alors commençait le défilé des écoles : St Cyr en tête, Polytechnique, Centrale, les Mines, les Hautes Etudes, etc. Une députation de Franklin avec au moins 80 types. J'ai reconnu plusieurs de mes condisciples. Puis un arrêt et voici, musique en tête, le défilé de l'Action Française qui commence. Un groupe de fanions, une énorme couronne, Maurice Pujo en auto : c'est l'avant garde. Dès qu'ils apparurent au loin, un frémissement immense fit trembler la foule, les mouchoirs s'agitent, mais quand Pujo arriva précédé de sa grande barbe, ce fut un tonnerre, un délire, une folie. Juste à ce moment, un coup de canon, le premier des 21 réglementaires vint ébranler les murailles et porta à son paroxysme la fureur délirante de la foule. Vive Pujo ! Vive l'Action Française, vive le roi, à bas la Gueuse ! Alors commença le défilé des étudiantes et des dames de l'Action Française. Il y en avait bien mille ! Leur défilé dura une demi-heure et je vous assure qu'elles marchaient au pas de Gymnastique. Puis un léger arrêt et voici les Sections de l'AF dans toute leur splendeur ! On leur jetait des fleurs ! Un peu plus on allait les embrasser. Vraiment c'était une apothéose et jamais l'AF ne m'a paru si puissante et si populaire. Dans les sectionnaires on voyait des curés : à leur vue les acclamations redoublaient mais pas un instant pendant une heure la frénésie et l'enthousiasme ne se calmèrent. J'ai reconnu des types de l'hotel (hotel du 9 rue Jean Bart) dans le défilé et plusieurs anciens de Franklin, même Mr Colonnier. Vers midi et demi le défilé prit fin après que les 20 sections de l'AF et toutes celles de banlieue furent passées. Alors les Gardes Républicains firent circuler la foule.

Vers 11h le soleil s'était levé, le défilé avait été splendide. Après déjeuner j'ai été au Luxembourg lire sur un banc et suis revenu à la boîte vers 3h30.

*De Jean : [André Tardieu](#)*

J'ai assisté cet après midi à une conférence passionnante à la société de géographie : « Où en sommes-nous ? » de André Tardieu. Devant un public enthousiaste il a déroulé la lamentable histoire de la politique française depuis la guerre. Il a montré combien cette politique d'humilité et de concessions était stupide et dangereuse et nous menait à la guerre. Il a conclu sur la nécessité de réformes constitutionnelles. Le régime est pourri, c'est son mot. Quelle énergie, quelle volonté dans le timbre de sa voix, dans son visage impérieux. Ironique avec cela et cinglant, il a de ces impertinences insolentes qui désarment. Pas sympathique d'ailleurs, l'air jouisseur et satisfait et cette façon de juger la France perdue avec le sourire et de faire de l'esprit sur des misères. Enfin une éloquence de tribun avec des vibratos et des points d'orgues à la fin des mots, cette affectation d'assurance, cette attitude vaniteuse, ces familiarités de mauvais goût,

toute la déformation professionnelle du député. Et ce sourire caustique que je vois encore, véritablement grimaçant. Il doit être terrible dans la discussion. Debané a beaucoup critiqué ses vues économiques. Elles m'ont paru aventureuses quand il affirme et veut prouver que la guerre et le Traité ne sont pour rien dans la crise. A l'entendre, la crise allemande de 1931 a les mêmes causes permanentes que celle de 1901 et le Traité de Versailles n'a rien à y voir. Il a terminé par une sortie contre les fonctionnaires qui ne plaira pas à tout le monde mais qui a été chaleureusement applaudie. Il demande le droit de dissolution pour le Président du Conseil mais il propose aussi le référendum, ce qui me paraît idiot. Il demande aussi le vote des femmes, comme s'il n'y avait pas déjà trop d'électeurs !

*De Mime : Daladier*

Daladier est supérieur à Herriot pour le caractère, à Tardieu pour le sérieux ; il n'est ni éloquent, ni mirobolant. C'est un montagnard des Alpes Provençales... Il est félibre<sup>27</sup>, grand admirateur de Mistral. J'ignore s'il est protestant, mais il y a en lui du huguenot à la fois émotif et rigide. Boncourt<sup>28</sup> n'était rien, celui-ci est quelque chose.

Hitler chancelier ! Tant mieux, cela ouvrira enfin les yeux à tous les briantistes et stupides pacifistes, il en est temps.

*De Jean : Hitler*

Hitler chancelier ! De mieux en mieux. Il est temps que j'apprenne à manier le FM. C'est une arme merveilleuse, une étonnante machine à tuer : 600 coups à la minute. Il y a même un frein pour tuer moins vite... Hitler chancelier ! C'est fantastique. Heureusement que c'est un imbécile qui se mettra tout le monde à dos dans son pays et ailleurs. Seulement le beau de l'affaire, c'est qu'en même temps nous nous gratifions d'un Daladier ! Mais passons, je dirais des choses cruelles. Avez-vous vu dans l'Echo la caricature de Chéron en hippopotame : ravissant, ineffable.

*De Mime : Hitler*

Nous avons eu hier une conversation un peu spéciale sur Briand, le pacifisme, le nationalisme, le rôle du clergé, rôle néfaste. Tu connais mes opinions sur ces questions, je ne les lui ai pas cachées et j'ai constaté avec plaisir qu'il les partageait. D'ailleurs la TSF qui transmettait un discours d'Hitler appuyait mes arguments : cet organe d'ivrogne hurleur, scandé par des tonnerres d'applaudissements tandis qu'il parlait des « ennemis de l'Allemagne » et criait (pour ne pas dire gueuler...) « Seigneur, faites que nous ne soyons pas des lâches ». Tout cela lui démontrait d'une façon péremptoire que la paix évangélique n'était pas à l'ordre du jour chez nos voisins.

(Novembre 1933) Monzie a pour directeur de cabinet Monod (un protestant) et pour chef de cabinet Abraham !!! Pour une fois il faudrait Hitler, que t'en semble ?

---

<sup>27</sup> félibre n. m. Poète, prosateur de langue d'oc.

<sup>28</sup> Le gouvernement Joseph Paul-Boncour a duré du 18 décembre 1932 au 28 janvier 1933.

(1/3/1934) J'ai retrouvé dans de vieilles revues bien des articles sur Barrès et de Barrès. On y suit son évolution. Lorsque parut les Oberlé de Bazin, Barrès écrit : « Jean Oberlé, généreux garçon que je salue avec respect, voulez-vous être un héros ? Ne quittez point l'Alsace... Demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur, subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt pas. » Je regrette que tu ne puisses jeter un regard sur ce Barrès avant de l'amener sur la scène de l'Echo. S'en tenir au Jardin de Bérénice et au culte du moi n'est pas connaître Barrès.

(7/2/37, Mime écrit au moment du carnaval de Nice) Il paraît que la mentalité actuelle se résume ainsi : bientôt la catastrophe, dépensons, jouissons pendant qu'il en est temps encore. Les actions de Monaco sont montées de 450 à 1500frs.

## ESSAI D'ECRITURE (POEMES, TEXTES, ROMANS)

*Vers symboliques qui ne recouvrent aucun symbole (22 mars 1927)*

*Vole, vole, O mon âme au pays de l'azur,  
Au pays du bonheur, du soleil et du rêve  
Où le papillon glisse en un souffle plus pur  
Où murmure le flot qui s'endort sur la grève.*

*Vole, vole, O mon âme vers les horizons d'or,  
Vers les montagnes bleues, silencieuses, lointaines,  
Vers les grands rocs muets où la fièvre s'endort,  
Vers l'azur éternel où dort la vie humaine.*

*Oh ! suis le rayon qui glisse sur un ciel pur,  
Respire l'infini, écoute le silence  
Des espaces muets où s'endort la souffrance  
Plus haut que les soleils l'espoir dort dans l'azur.*

Aujourd'hui j'ai revu le beffroi de la gare de Lyon, oui j'ai pénétré sous les arceaux antiques, portes de la liberté, du soleil, de l'azur !

J'ai pris un billet. Stupidement d'ailleurs car j'ai oublié de demander une place au milieu.

*Projet de roman : l'Idéal*

Après le départ de Monsieur l'Abbé, j'étais tellement abasourdi que je n'ai rien trouvé de mieux que de commencer l'Idéal.

Chapitre 1 : Paris. C'est un jeune homme qui, d'abord très moderne au sens défavorable, est transformé par son amitié pour un étudiant préparant Normale qui se trouve être moi (en mieux). Je suis pour lui l'idéal. Evidemment une petite intrigue se rajoute et tout finit très mal. Ils meurent tous, c'est au fond la fin de tous les romans car personne n'est immortel quand au corps.

L'Idéal promet d'être fort intéressant. Je l'écrirai pendant les vacances : ce sera un livre de poésie pure, d'ironie et de morale.

*Au sujet du manuscrit de « Glissements »*

Réponse de Plon : Nous avons le regret de vous informer qu'il ne nous sera pas possible de nous charger de la publication du roman que vous avez bien voulu nous confier intitulé : GLISSEMENTS. Le sujet que vous avez choisi est bien rebattu, mais il est de ceux qui demandent toujours à être traité. Malheureusement nous n'avons pas eu l'impression que vous ayez pu le renouveler suffisamment.

Remarque de sa mère : As-tu vraiment l'impression d'un vide sur ces trois ans<sup>29</sup> ? Ce n'est pas mon opinion ; il y a des garçons et des filles qui sont vieux et vieilles à 20 ans, fruits bien

---

<sup>29</sup> Les trois ans passé à préparer l'agrégation (1932, 1933, 1934)

mûrs et partant bientôt passés, d'autres dont tu es qui n'atteignent leur maturité et donc leur puissance de produire que beaucoup plus tard : relis « Glissements », ne te paraît-il pas un peu puéril ? Et pourtant le sujet ne l'est guère, tu l'as même traité de façon dramatique. Ecris le à nouveau, tu abandonneras bien des longueurs que tu jugeras à 24 ans tout autrement qu'à 21 ans.

*Poème sur Cap et rêve de retour au Cap*

Papa, maman,

Demain je reverrai le ciel de la Patrie  
Et la mer endormie au pied des oliviers,  
Le profil épuré de mes Alpes chéries  
Chantant leur hymne d'or au soleil de janvier.

Demain je renaîtrai dans ta nouvelle aurore  
Oh pays de mes premiers jours  
Et tout près de mon cœur je sentirai encore  
Battre ton cœur Oh mon amour !

Oh je vais te revoir éternelle nature  
Qui enchante mon rêve au long des soirs d'exil  
Sourire des flots bleus, vallons aux frais murmures  
Où la muse d'Hellade nage dans l'air subtil !

Hélas !  
Hélas quand j'étais loin de toi, oh ma princesse  
Tu poursuivais ton rêve calme et mystérieux  
Quand je pleurais le soir tes divines caresses  
Souriante et splendide tu contemplais les cieux.

Et moi qui t'aimais tant aux jours de mon enfance  
Je souffre de te voir toujours belle et parée  
Hélas je en puis plus parler de ma provence  
D'autres ont su t'aimer... je l'avais adorée.

C'est douloureux de me remettre maintenant à la prose. Mais il le faut bien car je crois que vous ne vous contenteriez pas de ces vagues accents.

Je fus donc chez Vénard. Je n'y suis pas resté longtemps. Il était occupé à corriger des copies et je l'ai vite laissé en paix. Il m'invite à revenir le voir en janvier quand il n'aura pas encore de copie à corriger. Nous avons donc parlé de peu de choses et vaguement. Au retour je me suis arrêté chez Joutard pour étudier un thème, mais il n'était pas là. D'ailleurs cela ne m'a pas plu. Il y avait deux secrétaires, dactylos style moderne, pendant d'oreilles à la nègre, cheveux ras, etc. je me demande quelle entreprise monte son frère pour avoir besoin de deux secrétaires !

J'ai rebondi dans le 89 et suis rentré à Jean Bart tandis qu'une brise glaciale hurlait dans le boyau de la rue Casette. Je songeais : « les grands bois et les champs sont de vastes asiles » et je

pleurais ces vastes horizons. Mais quand je pénétrai dans ma chaude et douce alcôve, je changeai d'avis et trouvai du bon dans la civilisation.

Dans huit jours, songez-y bien, nous dînerons ensemble à la pâle clarté des lampes languissantes sur de profonds coussins... Non ! sur des chaises que vous me reprocherez de démolir !

J'ai reçu votre lettre où vous faites l'éloge du nouveau pasteur. Vous aurez beau faire, je regretterai toujours notre vieux chanoine ; lui et ses habitudes faisaient partie intégrante de mon Cap d'Ail tel que je le rêve et le rêverai toujours. Je ne puis voir sans amertume le moindre changement et ce sera triste la première fois que j'irai à l'église.

Et maintenant que les jours fuient et s'engloutissent, je le veux et le demande avec impatience, mon Cap. Le voilà comme vous disiez si joliment pendant le voyage aux Pyrénées.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

PS Canat n'est pas venu ce matin alors j'ai invité Joutard et Aymard à Jean Bart. Discussion (avec Aymard) sur la logique. DE là à Ste Geneviève où j'ai lu la thèse de Canat sur le Sentier de la Solitude chez les romantiques (très intéressant).

*Envolée d'Enthousiasme (Extrait de lettre à ses parents (1930))*

Et la lave de mon génie  
S'écoule en torrents d'harmonie  
Et me consume en s'échappant.

Impossible de me contenir. Je continue. 21 ans ! J'écoute ce que me conte l'Enthousiasme et je ris tout seul : que de grandes choses là bas devant moi, que d'épopées, que de clarté, que de joies débordantes à l'horizon...

Oui, rions, rions tant que nous avons 21 ans, rions baignés par l'espoir prestigieux, rions en attendant l'avenir.

Joie des premières ailes dans le ciel bleu. Monotonie des jours, travaux ennuyeux, échecs retentissants, illusions qui se brisent, Foi qui se déchire et se tord au vent mauvais. Qu'importe tout cela à l'aigle des Asturies tant qu'il sent ses grandes ailes noires déployées dans le vent.

Victoire, je lève ici les yeux vers toi. Oh ! ma chère Victoire de Samothrace, toi que rêva Scopas<sup>30</sup> à la proue d'une galère dorée. Victoire chérie, tu fus la fée de ma jeunesse, tu auras été ma muse, mon inspiratrice, mon éternelle. Je me suis reposé sur tes grandes ailes et tu m'auras appris à voguer dans le vent.

Ce n'est pas sans émotions plus tard que je te retrouverai sur mon chemin. Plus ferme, plus droite, plus énergique que l'Évangile, tu enseignes la vie rude et dure, mais splendide sous le soleil : tu es à toi seule une leçon, une vie, une morale... C'est à Vénard que je dois de t'avoir comprise, il m'a révélé à moi-même. Victoire aux grandes ailes, merci.

Seigneur quelle heure est-il ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Et est-ce une lettre cela ? Et vais-je l'envoyer ?

Folie, folie, encore de la folie, toujours de la folie : c'est la vraie sagesse. Je ne résiste pas aux poussées d'enthousiasme qui tout à coup font irruption en moi. Je reprends un nouveau vélin : c'est la graphomanie !

---

<sup>30</sup> Scopas, sculpteur et architecte grec, actif entre 370 et 330 av. J.-C., l'un des plus illustres avec Praxitèle et Lysippe.

Oui, oui maman, le verso de la lettre de Villette est vrai et je ne m'en dédis point. Il n'y a qu'une chose vraie au monde, pure, éternelle, c'est l'enthousiasme. C'est lui qui fait l'être et le distingue du néant, c'est lui qui nourrit l'amour et tous les grands élans depuis le mystique à genoux jusqu'au guerrier qui, debout au rebord de la tranchée, balance lentement sa grenade.

Enthousiasme, Oh ! mot aux grandes ailes, mot affolant qui fait battre le cœur à grands coups, mot qui enlève, exalte, emporte, arrache vers les étoiles ce qu'il y a de plus beau, de plus pur en nous.

Sur quelque objet qu'il se pose, toujours pareil à lui-même, il est vraiment le propre de l'homme, c'est par lui que ce dernier touche le divin, c'est la grâce de Dieu qui se manifeste en lui.

Vivre sans enthousiasme, quel malheur ! Avoir 20 ans sans sentir auprès de soi cet archange aux grandes ailes qui contemple sans cesse le ciel, prêt à prendre l'essor !

Phèdre, Phèdre<sup>31</sup> vous dis-je ! C'est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes. Il déçoit ? Mais non ! Il ne déçoit que les cœurs faibles car il s'appuie sur l'éternel. Il faut aller à lui en pleine confiance et l'aimer comme la Beauté. Je l'aperçois comme un prodigieux électroaimant qui, à travers les siècles, draine les hommes vers Dieu. Songe aux enthousiasmes des générations passées, à ces enthousiasmes morts, toutes ces générosités, tous ces élans disparus avec les siècles.

Bleus ou noirs, toujours aimés, toujours beaux,  
des yeux sans nombre ont vu l'aurore.  
Oh qu'ils aient perdu leur regard ?...  
Non, non cela n'est pas possible.  
Ils se sont tournés quelque part,  
vers ce qu'on nomme l'invisible...  
Ouverts à quelque immense aurore,  
de l'autre côté des tombeaux,  
les yeux qu'on ferme voient encore.

L'enthousiasme rend tremblant et hors de soi, il élargit les yeux et transfigure le regard, il bouleverse jusqu'aux entrailles comme un grand vent. L'âme résonne sous sa rafale comme la cime des arbres sous le mistral et toutes les fibres de sa forêt secrète s'agitent en une immense et prestigieuse harmonie : c'est ainsi que je voudrais vivre, vivre pleinement, largement, dressant toute entière ma lyre au vent. Toutes voiles dehors, sous le zéphyr ou sous la tempête, emporté dans la joie vers quelque immense aurore qui, tout au long du jour pour quelqu'un qui sait voir, a chanté la splendeur infinie de la Création. Car l'enthousiasme, c'est sa raison d'être, finit en un acte d'adoration à deux genoux.

Adieu !

*Réverie en avion : « Les Hauts Lieux »*

Papa, maman. Deux mots en courant. Je suis en pleine composition d'un devoir sur Mme de Staël. J'y déroule du Rousseau, du Kant, du Klopstock, du Chateaubriand et que sais-je... Avant de poursuivre cette lourde tâche, je vous envoie mon lointain bonsoir.

---

<sup>31</sup> Platon

Comme ma thurne est cosy ! Comme la clarté de la lampe est douce ce soir. Entouré de mes livres entassés pêle-mêle, je me sens infiniment heureux, je me sens comme isolé du monde, du bruit, des assauts, des mépris et des louanges. Seul ! ET je ris en songeant à la place de l'Opéra. Le silence et moi nous accordons fort bien et il m'est d'autant plus délicieux que seul le rompt le tic-tac du vieux, vieux réveil du Cap. On a presque ici les mêmes impressions qu'en avion, même impression de sécurité, hors des atteintes des hommes. Seulement en avion, quel enthousiasme, quelle délire quand l'immensité s'offre à vous, quand le soleil plus proche, le seul ami qui vous ait suivi au ciel, baigne de clarté roses les ailes blanches de l'avion. Les plaisirs gris que l'on a laissés en bas ne vous harcèlent plus en pleine lumière. On ne regarde que l'azur qui vous entoure, on est ébloui, transporté et l'on vogue dans le bleu, navire rose tout pailleté d'or.

*Toujours plus haut dans la splendeur du soir  
Bercés par les soupirs de la brise qui passe  
Montons, enfonçons-nous ivres du grand espace  
Le ciel bleu nous sourit et va nous recevoir.*

*Ton sourire O grand ciel m'a ravi de moi-même  
Les longs rayons du soir sont venus m'enchanter  
J'ai senti le souffle âpre et vierge m'emporter  
Au fond des solitudes et je montais quand même.*

*La terre s'enfuyait se fondant dans l'azur  
Le soleil s'attardait sur la grande aile rose  
Et poursuivant mon vol, cherchant un air plus pur  
Je m'anéantissais dans le néant des choses.*

*Soudain je m'éveillai, ébloui, transporté  
Mon cœur battait plus fort et comme un rêve immense  
Il me semblait renaître au ciel de l'espérance  
C'est alors que je crus sentir la liberté.*

*Toi qui jamais encore n'a quitté la poussière  
Toi qui n'as pas reçu le baptême du ciel  
Non ! Tu ne peux pas savoir l'hymne que la lumière  
Chante à l'âme ravie aux confins du grand ciel.*

Des cieus, de l'azur, de la lumière : en un mot de l'enthousiasme, me voilà ce soir ! C'est être en état de grâce pour étudier la prêtresse de l'enthousiasme, cette brave Mme de Staël.

Si j'étais là-bas, j'irais au col d'Eze contempler les Alpes :

*L'air respiré la haut vivra dans ma poitrine  
Dans l'ombre de la plaine un rayon me suivra  
Ceux qui m'ont vu gravir pesamment la colline  
Ne reconnaîtront plus l'homme qui descendra.*

Je vous embrasse bien fort. Jean.

## VISITE D'ANDRE LEREBoulLET AU CAP (1933)

### *Lettres de Jean à ses parents*

Je viens de chez Lereboullet où j'ai dîné. Il se réjouit fort d'aller au Cap et j'espère que sa joie ne fera que croître au contact du réel. C'est une famille tout à fait charmante, si unie et si simple : une maison au sens profond. J'ai à peine vu le docteur qui dinait en ville.

Vous saurez mieux que quiconque entretenir la joie de notre « hôte ».

Aussi je ne dis rien, ne propose rien. Je sais que vous ferez tout pour le mieux. Il part, chargé de vous dire de ma part ce que vous savez, chargé de saluer pour moi le ciel de mon enfance et de me remplacer auprès de vous. Mais c'est inutile car ne suis-je pas sans cesse auprès de vous ?

A l'heure où il débarquera à Monaco, je serai occupé à baragouiner du Tite Live... Horreur ! Mais que faire, je suis cloué ici.

Lereboullet voudrait visiter Peira Cava. Vous pourriez y aller avec Guerite : ce serait une promenade sympathique avec arrêt rituel à l'Escarène.

Depuis 24 heures je ne cesse d'être avec vous, je suis votre conversation aux repas, j'imagine Lereboullet à la salle d'étude, au jardin, à la cathédrale ce matin... Et j'attends toujours des nouvelles !

Il faudrait que Jean conduise André Lereboullet à Menton et jusqu'aux Rochers Rouges. Vous lui direz de lui montrer la grotte du Prince. On passe sous le chemin de fer, Jean sait bien. Retour via la Corniche et le Cap Martin : cosi va bene. Irez-vous à Laghet ? Lereboullet serait curieux de voir Thorenc, du moins je l'imagine...

Mènerez-vous André à Peira Cava ? cela s'impose et c'est une vraiment belle course. Il aime les cimes et la neige immaculée et les grandes forêts. Quant à Lérins même, s'il n'y séjourne pas une visite s'impose. Qu'il écrive au Prieu pour déjeuner à l'abbaye sous les auspices du bon frère Gabriel. J'ai reçu sa lettre, il a l'air enchanté. Vous êtes vraiment gentils pour lui et je vous en remercie de tout cœur.

Dites à André que sa lettre a fait ma joie tout comme s'il m'écrivait du Paradis et que j'ai poussé dans mon délire un tel barrissement de rhinocéros écorché que tout la tablée en a sauté en l'air !

J'espère qu'il ne vous embarrassera pas trop : il est si simple, si paisible, un chérubin de Fra Angelico !

### *Lettres de Jean à Lereboullet au Cap*

Mon cher André, tu viens de retrouver à 300 lieux d'ici la moitié de mon âme. Inutile donc de t'écrire : je suis auprès de toi tout comme si tu m'entendais dans la psalmodie de la mer, dans le chant des oliviers et dans l'hymne des montagnes, sous le soleil. Ecoute le chant des merles dans le jardin et le soir le coassement des grenouilles, cat tout cela c'est moi. Je suis là-bas avec toi tout entier. Jamais je ne fus ici. Puisses-tu être heureux dans le parfum des fleurs.

### *Lettres de Lereboullet à Jean*

Mon cher Jean. Je n'aurais jamais cru pouvoir éprouver tant de plaisir à manger des oranges... C'est qu'elles viennent de Cap d'Ail au lieu d'avoir, après une cueillette prématurée, mûri loin de la sève, sur un étalage parisien. Tu remercieras tes parents de m'avoir, l'autre jour, chargé d'un si précieux fardeau.

J'ai joui, en lisant la nouvelle, bien écrite et mal dactylographiée que tu m'as passée avant-hier. C'est bien envoyé, presque un peu trop fort pour faire de l'effet. Mais c'est bien. Peinture trop vraie, un peu amère. Beaucoup de trouvailles expriment fort bien la psychologie estudiantine... Je viens de relire Simplette. Il n'y a qu deux passages à retoucher et ce me semble parfait. Cela me fait plaisir de te trouver sain dans l'abrutissement philogopathologique. Travaille pourtant d'abord ton agrégation puisque c'est ton devoir d'état. Ensuite écris en maîtrisant un peu (comme tu l'as fait dans Simplette) la surabondance fougueuse de ton imagination : élarger la forme sans couper les ailes de l'enthousiasme.

(...)

Je te quitte mon cher Jean, en te priant de redire mon respectueux merci à tes parents et en t'envoyant mon bien affectueux souvenir. André Lereboullet.

Mon cher Jean. Je me résous à t'écrire malgré l'heure tardive, sinon je n'y arriverai pas. Est-ce ma faute à moi si ton pays est à lui seul si occupant qu'on ne puisse distraire un moment pour écrire à ses amis ?

Tes parents me pilotent de droite et de gauche et c'est chaque jour quelque splendeur nouvelle. C'est à bon droit que tu es enthousiaste et il faudrait des mois pour en jouir et que cette jouissance s'élève à l'unisson de la symphonie continuelle qui nous entoure.

Tu trouveras ci-joint quelques photos prises dans nos pérégrinations automobiles. Tu voudras bien les déposer à la maison pour qu'eux aussi jouissent de ce que je vois chaque jour.

J'ai voulu me remettre à l'aquarelle mais je suis très rouillé et voilà deux matinées et un après-midi passés à cela. Là encore c'est passionnant, mais il faudrait des mois pour tirer parti de toutes les ressources du Cap d'Ail, d'Eze, de la Turbie, etc. Des mois aussi pour avaler la bibliothèque où j'ai fureté ce matin en attendant que le soleil soit au point pour mon aquarelle. A propos de pâture intellectuelle, tu peux, si tu veux tuyaux et bouquins sur Florence, demander à ma sœur aînée qui a accompagné papa au congrès de Florence et visité ensuite avec lui par petites étapes Suisse, Pérouse, Assise, etc.

Pour moi, j'ai regardé avec grand intérêt les albums de photos de Jérusalem, Egypte, etc. rapportés par ton grand-père maternel. Je les feuilletais hier en écoutant les vociférations barbares de Hitler et ce soir en goûtant la calmante mélodie de la Symphonie inachevée de Schubert.

Je n'ai pu encore te transmettre le bon souvenir de Collart, aperçu l'autre jour au séminaire de la rue du Regard avec un autre sorbonnard. Ils aidaient un séminariste de mes amis à transporter à la gare ses paquets.

Bonsoir Jean, il est plus de 10 heures du soir... en vacances !! Affectueusement. André Lereboullet.

### *Lettre de remerciement du Professeur Lereboullet*

Monsieur et cher confrère, je joins à la lettre de mon fils André ce court billet pour vous remercier de l'accueillir ainsi et de lui faciliter, dans le beau et chaud soleil du midi, une cure de repos qui lui est bien nécessaire. Mais je regrette vivement que les hasards des décisions

militaires ne fassent pas concorder son séjour avec celui de son ami Jean, si fidèle compagnon, qu'il eut été heureux de retrouver.

Merci encore, mes respectueux hommages à Madame Onimus et tous mes sentiments reconnaissants et dévoués. P.Lereboullet.

PS : je n'oublie pas que votre grand-oncle Onimus m'a jadis soigné et guéri. J'avais 24 mois.

### *Lettres de Mime*

Mouton, je pense que tu télégraphieras à temps pour annoncer le jour et l'heure de l'arrivée de ton ami. Je souhaite qu'il se plaise ici, mais ma foi ce n'est pas sans appréhension que j'entrevois ce séjour prolongé : comment lui faire passer le temps et les soirées... et Pit qui tient à se coucher à 9 heures et à s'amuser avec sa TSF !! J'ai peur que ce pauvre garçon ne s'ennuie.

Combien de temps restera-t-il ? Jeudi, Guerite arrive, tout vient à la fois. Il fait beau ces jours-ci, pourvu que cela continue car par la pluie, ce serait absolument dépourvu de charmes. Où veut-il aller en montagne ? Dois-je le faire accompagner par Jean ?

Munie d'Esso, la Trima vole, bondit. Je la conduis samedi à la St Christophe à Nice pour la faire bénir, j'amènerai Guerite et Lereboullet s'il est là, l'évêque de Nice est très amusant à cette cérémonie.

Mouton. C'est encore moi qui t'écris, Bon Pit t'a oublié hier au soir, ce matin il n'est pas encore habillé et Jean emporte cette lettre tout à l'heure en conduisant Lereboullet au palais où il va servir la messe princière dite par Mgr Lesage. Donc ce brave garçon est arrivé hier par un soleil splendide, un mistral violent et une mer démontée. Il est bien fatigué, il semble surmené, n'a pas beaucoup de vie et d'une maigreur extrême ; tu es gros et gras en comparaison. Mgr Lesage était là hier matin, j'ai fait les présentations et le contact a été vite établi, si bien que ton ami devient enfant de chœur du prince, cela lui permet de voir le palais. La voiture le conduira et il reviendra à pied.

Hier après-midi nous avons été à Nice par la Moyenne Corniche, retour par en bas, pour la bénédiction des autos. Malheureusement Mgr Rémond n'était pas là, alors la cérémonie manquait de tout son charme, il y avait un monde fou, un véritable embouteillage d'autos. Je crois que le mieux serait que ce garçon prenne du repos, tu sembles un colosse plein de vie et d'entrain à côté de lui. (...) La petite Mime.

Mouton. Mais enfin quand vient-il ton ami Lereboullet ? Je voudrais bien le savoir, Guerite arrive jeudi, puis-je disposer de la chambre sur le balcon en sa faveur ? Je regrette que tu aies une leçon à préparer, ne pouvais-tu prendre le prétexte santé pour envoyer baller ce bonhomme et à propos santé tu devrais bien donner de tes nouvelles.

Le beau temps est revenu, je ne sais si cela continuera, je le souhaiterais bien surtout pour Guerite et Lereboullet s'il vient maintenant. Pit est bien disposé à le recevoir le mieux possible mais il trouve qu'il est quelque peu sans gêne.

Mon Mouton. Le beau temps persiste heureusement et jusqu'à présent Lereboullet a de la chance. Ce matin il est installé devant les chambres du sous-sol, sous les deux palmiers et peint l'escalier descendant du balcon. Je lui avais proposé une promenade en auto, mais il a préféré ses pinceaux. Peut-être, a-t-il dit, lorsqu'il aura terminé son aquarelle, ferons-nous un petit tour à Eze village ou Laghet... Il est très tranquille, reste peu dans sa chambre et s'installe dans un fauteuil au bureau. Il est satisfait, je pense, car il est peu expansif et on ne sait trop quelle est sa

dose de contentement. Il va simplement, ainsi hier au soir, il m'a demandé à faire venir pour un jour un de ses amis, enseigne à bord de l'Albatros à Toulon. C'est le petit fils d'Ozanam, naturellement j'ai accepté de suite. Il a une visite à faire à Menton chez une dame ; sa santé semble s'améliorer, il a bon appétit, bon sommeil. L'état de la mer ne permet pas la mise à l'eau du Mistral et je lui déconseille un bain de mer vu la température de l'eau. J'ai reçu de Mlle Jeannette le Domremy de Péguy, je t'en remercie Mouton et j'attends d'avoir retrouvé la tranquillité pour me plonger dans cette lecture.

23 mars, je reprends cette épître ce matin jeudi puisque Pit t'a écrit hier au soir pour le certificat. Tu devrais bien faire attention le mardi matin, tu as déjà à ton actif assez d'absences motivées sans en chercher d'autres. Nous avons donc été hier à Cap Martin, visite de la ville Cyprés que Lereboullet a beaucoup admirée, puis Menton, la frontière et retour par le Bd de Garavan. Il semblait enchanté et a déclaré qu'il sentait son état de santé sensiblement s'améliorer. Je crois qu'il ne partira pas avant les premiers jours d'avril. Il m'a longuement parlé hier de l'ennui qu'éprouvait son père de ne pas voir se marier sa fille aînée et comme j'objectai que leurs relations très étendues ouvraient pourtant un grand champ devant cette jeune personne (26 ans), il m'a répondu que les garçons réalisant l'idéal de ses sœurs étaient bien peu nombreux. Il sert la messe du Cap en surplis.

Je t'avoue que la présence de ce garçon est bien un peu une peine pour moi... Je le balade, je m'en occupe au mieux, mais tu n'y es pas. Ton souvenir présent toujours m'étreint le cœur.

Quand viens-tu ?

Mais quelle foi en sa vocation : c'est bien autre chose que vivoter comme tant d'autres. Ne prends pas cela pour toi, je t'en prie. Et voilà le vent d'Est qui se lève atroce, violent, impérieux. Nous t'embrassons avec tout notre cœur. La petite Mime.

25 mars 1933. Mon Mouton. Le charme est rompu : il fait un temps atroce, il pleut, il vente, il fait froid et hier encore il faisait si beau que j'insistais auprès de Mgr Lesage<sup>32</sup> pour le débaucher et conduire ton ami à Sospel. J'y serais arrivée, je crois. Espérons que ce temps atroce ne durera pas, car alors ce serait bien ennuyeux tant pour nous que pour ton ami. J'ai peur qu'il ne prenne froid, il semble si fragile, je vais faire allumer le poêle dans sa chambre pendant qu'il est à la messe. Il va sans doute passer la journée à son travail de philosophie, mais pourvu que le soleil reparaisse rapidement. Je crois que Mgr Lesage l'ahurit quelque peu, tu sais avec quelle liberté ce Mgr « Sapience » parle de tout et de tous et j'ai cru hier après le thé que le jeune séminariste un peu offusqué allait se retirer.

Il a inspecté ta selle d'étude et en a emporté quelques livres dans sa chambre, trouvant que la température de la salle d'étude n'était pas « Côte d'Azur ». Le fait est que sans feu, il n'y fait pas chaud.

Nous avons eu hier une conversation un peu spéciale sur Briand, le pacifisme, le nationalisme, le rôle du clergé, rôle néfaste. Tu connais mes opinions sur ces questions, je ne les lui ai pas cachées et j'ai constaté avec plaisir qu'il les partageait. D'ailleurs la TSF qui transmettait un discours d'Hitler appuyait mes arguments : cet organe d'ivrogne hurleur, scandé par des tonnerres d'applaudissements tandis qu'il parlait des « ennemis de l'Allemagne » et criait (pour ne pas dire gueuler...) « Seigneur, faites que nous ne soyons pas des lâches ». Tout cela lui démontrait d'une façon péremptoire que la paix évangélique n'était pas à l'ordre du jour chez nos voisins.

Nous t'embrassons Mouton avec tout notre cœur. La petite Mime.

---

<sup>32</sup> Evêque de Monaco.

Hier nous avons été aux jardins exotiques qu'il a admirés à sa façon tranquille, il a fait pas mal de photos, le ciel bleu, sans nuage, s'y prêtait. De là au Cap Ferrat, Jean qui y était allé l'an dernier avec Angèle connaissait le chemin de la plage de Passable, du phare, etc., de sorte que nous avons pu jouir de tous les panoramas splendides. André est monté au phare, retour par St Hospice. Ce matin il va dans les oliviers lire et se reposer, l'après-midi reste encore en projet, peut-être Sospel. En tout cas je renonce à Peïra-Cava, ce serait une excursion de toute la journée nécessitant les déjeuners là haut. Nous pourrions aller au Loup, mais les jours se comptent maintenant et rapprochent ton arrivée, ce qui est bien le meilleur !

Garçon très gentil, très doux, parfaitement élevé, mais éteint, conséquence sans doute de son état de santé. Il est vraiment surmené, souffre de l'estomac et pèse tout habillé 51kg... Tu es obèse à côté de lui ! Il semble satisfait de son séjour ici, Pit aimerait qu'il profite au point de vue de sa santé, il en a besoin. Hier soir Mgr Lesage est revenu, il avait fait 5000F à Ste Dévote. Le Prince lui a demandé quel était cet élève officier qui a servi la messe et à l'église du Cap, les gens le prenaient pour toi !! le curé, les James, Gustine, la mère Gautier, Ferreri, etc..

Ton ami Lereboullet ne le conçoit pas ainsi, soyons en sûr, sinon la solitude ne l'attirerait pas. L'annonce de sa vocation ne m'a pas étonnée du tout, je m'y attendais, sous une enveloppe un peu mièvre peut-être j'avais deviné quel cœur d'apôtre et de chevalier battait dans sa poitrine et je pensais bien qu'il ne s'accommoderait pas des chemins battus. Je le félicite parce que son idéal est splendide, mais je regrette profondément son départ pour toi. Il est bien, il me semble les meilleur de tes amis et son départ sera certainement une peine pour toi. (...)

#### *Lettre de Pit à Jean*

23 mars 1933. Mon cher Jean. Hier soir, ce matin, point de lettres de toi. Mime te téléphonera demain soir pour connaître ce que tu deviens. Ton ami semble se plaire ici. Ce matin il a fait une aquarelle de l'escalier qui descend du bureau au jardin. Il eut pu, certes, mieux choisir son sujet, cependant il a réussi à faire quelque chose de très joli grâce à l'entourage de verdure. Cet après-midi il est parti à Eze avec Mime. Il reviendra à pied après avoir trouvé un point de vue à peindre.

Mgr Lesage vient ce soir prendre le thé. Il doit prêcher dimanche à St Charles et espère récolter une ample moisson de billets. Ses allures un peu originales ont d'abord causer un léger ahurissement auprès du jeune séminariste. Hier je lui ai fait visiter le musée océanographique et il a pris plaisir à suivre l'évolutions des poissons à l'aquarium. Mais il a négligé le musée préhistorique qui n'a pour lui aucun intérêt. Mime compte l'emmener à Sospel avec retour par l'Escarène. Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa.

#### *Lettre d'André Lereboullet à Jean*

Mon cher Jean. Il se fait tard tant j'ai devisé avec tes parents pendant et après dîner. Je te dirai donc un autre jour mes impressions sur le bleu infini de la méditerranée, sur le mugissement du mistral et sur l'assaut des vagues dans les rochers.

Tout cela est beau et tu le connais... Tu peux faire le trait d'union. Je n'ai pas utilisé le « Mistral », mais me sentirais bien impuissant devant les éléments déchaînés.

J'ai été hier en uniforme servir la messe de Monseigneur au palais et cela m'a permis de voir ces constructions de style pittoresque, moyenâgeux et vénitien, renaissance également sans compter l'anachronisme de la tour moderne.

Je te conterai tout cela... Travaille bien. Bonsoir fraternel Jean.

André

## DEBANE

Eu avec Débané une admirable et profonde conversation. C'est une âme plus franche que l'acier, claire comme le matin et si fraîche ! Mais pourquoi faut-il que ce soit lui ?

## LA DELICIEUSE RELATION DE MIME (ADELINE) AVEC SON FILS

*Lettres de Jean*

### 1927, année de licence

Il est 5 heures. Je viens d'avaler une tasse de thé accompagné d'un savoureux sablé. Je me prépare à l'épreuve de demain en lisant Heredia... J'y puise des mirages épiques qui dissolvent mes terreurs... D'ailleurs Lereboullet m'a prêté ce matin des brochures scouts qui ont exaspéré mon enthousiasme. Maman ! Il me semblait vous entendre parler : même amour de l'action, même mépris de l'avalissement égoïste et bête, même enthousiasme pour la Chevalerie. Je vais acheter ces brochures pour vous les montrer. La cérémonie d'initiation du Routier est digne d'enflammer le cœur le plus froid. (...) Mais ne craignez rien : je ne veux pas me faire scout. J'entends trop une voix qui me susurre « grotesque » ! Mais je suis pour le moment ébloui, émerveillé.

### La Vigne et la Maison (sans doute 1929-30 en Khâgne)

Je ne sais pourquoi quand je lis « La Vigne et la Maison », je suis peiné, agacé, furieux. Lamartine dit si bien tout ce que je sens chaque jour, ce souvenir de la Maison qui me brûle sans cesse, il le chante si cruellement que je voudrais déchirer ces vers pour en faire moi-même. J'ai l'impression que ces vers sont à moi, qu'ils chantaient depuis 6 ans dans mon cœur et qu'on me les vole !

Je vous ai, je crois, tout dit. Tout sauf l'essentiel, mais l'essentiel, ce qui m'obsède et m'opprime jour et nuit, il est inutile de vous le dire : c'est que j'ai une folle envie d'être au Cap, c'est que je me tiens à quatre pour ne pas sauter dans le rapide, c'est que je perds mon temps ici car Normale m'est à jamais fermée. Voilà ce qui est inutile de vous dire, d'abord par ce que vous les savez et ensuite parce que cela ne change rien aux choses. Mais cette Khâgne, j'en ai assez, assez, assez ! Et Paris je voudrais bien qu'il n'ait jamais existé ! IL n'y a qu'un liue au monde, c'est le Cap et au Cap les Bruyères et aux Bruyères le berceau blanc.

Oh ! Que je saurais bien moi aussi écrire une « Vigne et une Maison » !

### Souvenirs avec sa maman

J'ai mille choses à vous conter O maman et mon âme rêve de vous revoir. Nous allons bien nous amuser ensemble. Vous me demandez ce qu'il faut apporter avec votre cœur, quelle question ! Comme si ce n'était pas tout ce dont j'ai besoin ! Et vous allez remplir tout ce grand vide qui est en moi.

Oh oui, tout comme à Orléans quand le soir, assis sur la cantine, appuyés sur les barreaux de la fenêtre nous regardions le cordonnier d'en face promener son chien et récapitulions les fleurs de la journée. L'araignée traversait la place déjà sombre, le Fil de la Vierge fermait boutique, il faisait noir dans la chambre et le ciel était si bleu, si pur ! Oh le calme, la paix des soirées d'Orléans ! Et cette odeur d'Orléans, odeur de vieilles maisons avec des relents de gaz et de vieux meubles. Je vous dis tout cela à bâtons rompus à mesure que les souvenirs reviennent. Tout cela me paraît si loin, comme une autre vie d'un autre individu, mais si proche aussi que je dirais presque que je n'ai pas changé et ne serait pas dépaycé à vos genoux sur la petite cantine comme autrefois.

Oh Florence ! Songez-vous parfois maman à cette joie débordante, à cette ivresse : Botticelli, Pippo Lippi et l'Orcagna et le doux frère de Fiesole et l'immense Ghirlandajo... O maman

courez à la Salle d'Etudes, prenez au mur Nord en bas à gauche les mémoires de Benvenuto Cellini et relisez.

Je reçois votre paquet et cette branche d'olivier. Vous serez donc toujours poète O maman ! Que c'est gentil à vous et comme vous m'avez compris ! il n'y a que vous au monde ainsi. Comment rêver plus de poésie et plus de sagesse mêlées, plus de jeunesse et plus de pondération ? Vous avez réalisé un chef d'œuvre d'équilibre, d'atticisme. Oui cette petite branche d'olivier, c'est un regard de vous et un sourire. Il est venu au bon moment. Merci !

#### Sa présence si désirée à Paris

(1933) Je serai bien content quand vous serez ici. Vous m'êtes incroyablement nécessaire. O Maman, mais votre présence ne m'a jamais quitté ! C'est grâce à elle que je tâche d'être le plus que je puis tel que vous me voulez. Car elle est à la fois la base et le pinacle, et l'escarboucle vivante et la route avec ses rangées de peupliers, l'intermédiaire de l'idéal.

Temps lourd, harassant. Je refais les thèmes de l'année à titre d'entraînement. Ce n'est pas drôle du tout. Et puis plus cela va, plus je me sens idiot. Sur ce sol aride, il ne pousse pas de lubies et celles qui y fleurissent s'y flétrissent. J'ai besoin de vous O maman, quand venez-vous ? Vous êtes une source, un fleuve silencieux et sonore qui coule ample et pur, tout droit, dans une opulente vallée. Je m'y veux désaltérer, m'y plonger et prendre un bain d'âme.

#### Les Bruyères (année 1931 du Master sur Plancus)

Oh la maison, la maison... Toute cette vie de là bas, toute cette joie et tous ces parfums... et je n'y suis pas !

Le Cap doit être épatant à cette époque (le printemps). C'est le temps des fleurs... le temps où mon jardin brillait dans sa splendeur avec ses jets d'eau, ses cascades, ses lacs. Et les corolles et tous les parfums... Oh les beaux jours d'autrefois. Le temps s'est bien attiédi ici. Encore un printemps qui vient me narguer avec cette dérision du renouveau.

Je voudrais vous revoir, vous embrasser, être de nouveau le Poupon des Bruyères, avoir 6 ans !

Je te salue O mer O Méditerranée  
J'ai grandi sur tes bords, j'ai joué sur tes flots...  
Oh je veux la chanter la mer de mon enfance  
Sur tes flots rougissants, j'ai contemplé l'aurore  
J'ai nagé dans ton crépuscule...  
D'où vient cette clarté mystique et virginale  
Qui flotte sur tes flots par les beaux jours d'été  
Douceur et transparence, reflets d'azur pâle...  
Lumineuse diaphane sourit l'Immensité  
Le soleil s'adoucit en caressant ton front  
Et ses rayons charmés glissent dans ton sourire,  
Ce sourire spirituel, si français et si grec à la fois !  
Plus légère et plus fine O mer, il n'en est pas !  
Tu te ris capricieuse et des lourdeaux nordiques  
Et des lointains barbares qui te tendent les bras !

Je vous quitte pour relire La Vigne et la Maison (Lamartine, 1857). J'ai besoin ce soir de me souvenir. C'est peut-être le printemps...

Par delà l'horizon, à travers les nuées,

Hors du linceul placé où frissonne le jour  
Loin de la clarté pâle et pensive, ennuyée,  
Loin, loin, loin de Paris Oh ! s'enfuit mon amour.

### Départ de Baptistine (la cuisinière)

Papa, maman. Baptistine nous quitte ? Elle a enfin trouvé moyen de se marier ! Tant mieux donc mais tant pis pour nous. Je crains qu'elle ne regrette dans 365 jours les temps des Bruyères. Mais elle se réhabituerait vite à la vie campagnarde et ce sera très bien comme cela. Bravo donc et nous ne pouvons que souscrire avec plaisir à cette décision. Seulement cela va retarder, je le crains bien, le départ de Mime. Et voilà qui est moins bien. Et puis il va falloir trouver la perle inconnue susceptible de la remplacer. C'est bien compliqué et ennuyeux. Il faudra aussi s'accoutumer à une tête nouvelle, ce qui est pire. Prenez une cuisinière émérite qui fasse de la cuisine comme on la faisait dans les Vosges sous le second Empire ou à Versailles en 1660. Je trouve qu'une cuisinière, c'est l'essentiel dans une maison et je ferais le tour de France pour en trouver une bonne. Dans le Midi, elles sont toutes paresseuses et ignorantes, il faut absolument prendre une Lorraine.

### Sur l'écriture de Mime (19 janvier 1933)

Vos lettres, maman, sont un régal. Je les relis et m'en nourris car j'y trouve ce parfum des muses si rare à notre époque et cette clarté, oh cette clarté ! Vos lettres sont des fenêtres sur le ciel bleu et tout ce que je voudrais, c'est avoir cette radieuse sagesse, ce bon sens souriant où perce parfois l'enthousiasme maîtrisé. Vous êtes étonnante O maman et je voudrais vous chanter un cantique à ma façon. Dites et j'obéirai, tout ce que vous pourrez dire sera dans la splendeur de l'ordre. Seulement vous ne dites rien et me laissez deviner. Nous sommes tous devins les uns comme les autres.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

### Le rossignol

Quelles nouvelles de Pipipi ? Vous ne me parlez plus du Rossignol ? O maman je vous voyais penchée à la fenêtre du cabinet de toilette, attentive à la chanson du petit oiseau. Oh quel poète vous êtes O maman. Vous êtes étonnante, il n'y a personne comme vous. Au revoir Pit, au revoir Mime.

### Réponse à panne auto plus rêves de vacances

Papa, maman. La panne ! La grosse panne ! Quel affolement ! Il n'empêche que ces ressorts sont ridicules. Est-ce le même qui a craqué ? C'était la soupape d'admission du 1<sup>er</sup> cylindre. N'avez-vous pas de suite reconnu le son ? Quand on sent quelque chose qui cloche dans la mécanique, cela ne vient jamais du carburateur, c'est un bruit tout à fait différent qui produit un arrêt ou une diminution du moteur. Mais là, le bruit de la soupape qui retombe est caractéristique. Dans ce cas il est bon d'isoler le cylindre, sans quoi, si c'est la soupape d'admission qui cloche, il risque de se produire un retour de flamme. Il suffit d'ailleurs de détacher le contact de la bougie : cela tue le cylindre.

J'aurais voulu vous voir perdus sur la Corniche, penchés sur le moteur, supputant les probabilités, vissant et dévissant... Voilà le charme de l'auto ! Les hasards enlèvent la monotonie de la machinerie : c'est délicieux.

Le récit du conseil des « édiles » est impayable. Le discours de Cottenot est une perle rare, je le conserve. Ce mélange de style noble, de tournures oratoires et choisies, de saillies d'un rare

esprit, de citations à la façon des vieux conteurs, c'est absolument délicieux. « Notre situation financière, messieurs, est assez satisfaisante » : le président du conseil ne parlerait pas mieux : Puis La Fontaine la-dessus servant à illustrer une rare banalité : tous les tons. Et le plus joli : les notices biographiques ! Gramaglia pompeusement se traite « d'ancien élève du Lycée » et au fond le grand philanthrope... On dirait une satire, on ne peut mieux se moquer des gens !

Dites moi vos préparatifs pour l'été. Tous ces projets me brûlent, j'en ai vraiment assez de ce concours, je diminue le travail. Je vais me coucher désormais de bonne heure. Je ne fais plus que de la philo, de l'histoire et du grec. Je repasse le cours de Vénard. Mais il est délicieux de s'évader, de songer aux jours prochains où nous filerons par les routes des Alpes, errant dans les forêts, contemplant les glaciers, respirant les hautes cimes. Puis l'arrivée à Bantz, le klaxon dans la cour et l'oncle Etienne levant les bras au ciel !

J'ai passé deux heures au Luxembourg à lire. Puis je fus à la bibliothèque rendre les livres. Au retour, j'ai acheté Eschyle.

Je vous embrasse de tout cœur. Jean

### Monsieur l'Abbé Cocar de Rambervillers

Monsieur l'Abbé est venu me voir à 6 heures. Retour de Rambervillers. Nouvelles de Guerite, de son maire, de son frère, de l'Association des Belles Lettres. Il était en soutane et a parlé  $\frac{3}{4}$  d'heure.

### De Jean à l'oncle Etienne

Mon cher oncle Etienne, deux mots avant de me plonger dans la nuit... Papa vous a sans doute dit que je me suis remis avec fureur à ma tâche et que je compte bien mener à bien mon petit ouvrage pour Pâques.

Mais de mon exil je ne puis m'empêcher de songer à nos courses en auto, à la pêche miraculeuse, à la taille des palmiers, etc. Tout cela est lointain maintenant, comme l'histoire de l'âge d'or et des temps héroïques. Papa me dit que le temps n'est pas fameux au Cap. Mais que dirait-il s'il était ici ! Patientez quelques jours encore et vous retrouverez le vrai temps de Cap d'Ail avec 40° au soleil comme le 1<sup>er</sup> janvier. Attendez que les mimosas fleurissent et que les tulipes s'ouvrent, attendez que les citrons soient mûrs. Pour le moment il faut laisser les pays du Nord moisir dans leur brouillard.

Dites à papa, à maman, que rien d'extraordinaire ne m'arrive, mais que jeudi je vais peut-être subir un événement étonnant. Je garde la surprise pour ce jour là et si cela réussit je serai un autre homme. Dites en particulier à papa que le livre qu'il cherche est probablement au mur sud vers la bible, c'est à dire vers l'est dans la partie supérieure. En tout cas, il est dans la partie supérieure de la bibliothèque. Demandez aussi à papa s'il a donné ma bobine à développer.

Voilà bien des commissions ! J'ai beau écrire au Cap tous les jours, vous voyez que mes lettres sont toujours bourrées de questions ; je les accumule au cours de la journée et c'est un plaisir de les déverser le soir. Il me semble être assis à jouer aux Dames ou causer au Bureau.

Mon cher oncle Etienne, je vous quitte pour oublier dans le sommeil les soucis du jour et je vous embrasse de tout cœur. Jean.

### Séjour en Suisse avec Mime

Mon cher papa. (...) Nous partirons mardi pour la Bernina et peut-être y coucherons-nous. Maman aime coucher au milieu des glaciers... Elle est toute contente d'être ici parce qu'on claque des dents. Il fait d'ailleurs moins froid et nous avons pu faire une longue et rude promenade vers je ne sais quel Melkerei sise en pleine montagne sur un à pic d'où l'on avait une

superbe vue sur l'Engadine. Ce pays n'est vraiment pas surfait, l'architecture douteuse des palaces mise à part, St Moritz au bord de son lac demeurera dans ma mémoire comme un des beaux lieux que je connaisse. Nous sommes allés pour le 15 août à la chapelle où les gens du pays se sont mis à chanter les litanies sur une ritournelle comique, l'effet est irrésistible. Ce sont de bien braves gens mais ils parlent un patois de mauvais allemand bien difficile à comprendre.

*Lettres de sa mère*

En 1927, à Saint Louis de Gonzague

Te faire confiance... Que te faut-il de plus que le simple fait de ta solitude à Paris dans les conditions de liberté où tu es ? Crois-tu que si ma confiance en toi n'était pas pleine et entière, tu resterais ainsi ? Que non pas, c'est justement parce que nous croyons en toi tout à fait que cela est. Pour le reste, laisse nous la latitude de te dire simplement, affectueusement ce que nous pensons, c'est bien cela qui crée l'intimité familiale, la plus grande joie de la vie, chacun parle haut et net. Quand tu seras à ton tour père de famille... -Jean père de famille, good gracious où en suis-je !- tu ne verras pas sans protestations ton fils âgé de 17 ans lire les « Fleurs du mal »... Laisse la roue tourner, le temps passer et au moment venu, tu te rappelleras de ce que je t'écris ce 2 avril au Cap Fleuri, sous un soleil superbe avec une mer aussi bleue que le ciel. Et pour en finir sur le chapitre dissidences (beaucoup plus imaginaire que réelle) je te dirai que la fin de ton roman ne me plaît pas du tout : tous les types meurent, c'est trop banal. Tu aurais pu trouver, en les faisant vivre en « beauté », quelque chose de beaucoup plus original.

Jean, Lereboullet, Guerite

Ne perds jamais une occasion de voir, d'admirer et de jouir de tout ce qui est beau, c'est le secret du bonheur.

Mouton, tu m'inquiètes. Tu es tellement jeune, tellement inexpérimenté, tellement le jouet de ta folle imagination qui te fait confondre un feu follet avec un incendie... Que le Bon Dieu te garde. Veux-tu ma pensée, veux-tu celle de Pit, je vais plus loin, veux-tu celle de Guerite, voire même celle de notre fidèle maisonnée : et bien la présence de ton ami ici, loin de t'amoindrir, te rend encore plus sympathique. L'accord est commun : « Mr Lereboullet est bien gentil... il a toutes sortes de qualité, mais nous aimons mieux le genre de Mr Jean, etc. Quant à Pit, il n'en tarit pas, inutile n'est ce pas de te dire ce que j'en pense !

Cette lettre part avec Guerite et Anna, la maison va déjà sonner le vide car Guerite pour sa part la remplit amplement et joyeusement. Je ne sais pas ce qu'il résultera de la saison de Plombière pour Anna<sup>33</sup>... en tous cas il vaut mieux pour elle et pour nous qu'elle prenne le large. Jean prend à regret la direction des casseroles, nous simplifierons d'ailleurs les menus.

Nous regrettons tous la joyeuse et charmante Guerite dont la société est un vrai plaisir.

### Lettre de Mime retour de Paris, Le Cap, 8 mai

Mon petit Poup. Tout à coup ce fut un vrai rayon de soleil que ton apparition dans mon sombre compartiment, soyez-en béni ! Toi disparu, un juif infect, gros et rubicond, suintant une sueur sémite s'est affalé en face de moi. La perspective de passer la nuit avec cet enfant d'Israël m'avait littéralement horrifié, heureusement un de ses coreligionnaires vint le chercher ayant trouvé une autre place et il fut remplacé par un italien fat, blagueur dont la faconde ne trouva aucun écho parmi les voyageurs. Dégoûté, il s'en fut dans le couloir et nous quitta à Lyon. Train surchauffé, absolument intenable, le couple que tu avais vu aux coins de la fenêtre a heureusement donné de l'air. Arrivée à Nice à 10h30 tapantes, j'ai trouvé le bon Pit qui s'enquit d'abord de son Poup, puis me conta les élections qui d'ailleurs l'intéressent peu, je t'envoie les résultats. Pit a eu beaucoup de voix supprimées parce que les électeurs avaient oublié le prénom (Henri) et quand, paraît-il, il y a dans une commune deux types ou plusieurs de même nom, on doit de par la loi mettre le prénom sinon le bulletin de vote est annulé. Au Cap, point de petite Renault, Joanine, jamais pressé, n'était pas là. Après avoir attendu un moment, nous avons pris le chemin du bord de mer. Voilà deux fois que ce Jean me joue le tour, je l'ai quelque peu secoué, il en a perdu le sifflet et ne dit pas un mot, d'autant plus qu'il devait s'attendre à ce que je m'extasie devant les fameuses plates bandes qui de fait sont bien arrangées, mais il m'avait tellement agacée que je ne lui ai rien dit !

Et voilà que Guy part ! Sur mon conseil, Pit a écrit à l'Assistance de Colmar protestant contre une pareille façon d'agir et disant que Guy partirait d'ici quand nous aurions trouvé à le remplacer ; c'est bien une manière allemande, aucune délicatesse chez ces alsaciens. La place est chez un Baron Brethem à Sopennvihr. Je vais écrire tout à l'heure au Père Truvost, je doute du succès ; j'engage papa à aller voir à l'Assistance de Nice. Vu le Panin qui refuse Menton, je lui ai dit d'en aviser de suite son cousin pour qu'il ne fasse pas de démarches inutiles. Elle a trouvé à caser Philis pour juillet à la sortie de l'école de Glfe Juan à 600frs par mois non nourri, elle est contente.

Quoi te dire encore. Le jardin est une pure merveille, fleurs en masse, des roses de toute beauté, giroflées, œillets, mufliers, soucis, tulipes, gazon de mahonia, lilas... que sais-je encore.. je descends plus bas et voilà des petits pois, des tapis de salade, des poireaux énormes, des choux plantureux, une débauche d'artichauts, etc. etc. et luzerne. Tout pousse, tout monte sous le chaud soleil... j'en ai encore plein les yeux !

Et toi, Mouton, que deviens-tu seul dans ton sanctuaire ? je te suis par la pensée, par le cœur et vais te faire beaucoup de silencieuses mais affectueuses visites. Comment vas-tu ? je t'en prie, tiens-toi bien. Avant de clore j'ai été voir la chère petite Renault : elle est brillante, pimpante, tout à fait astiquée. Le départ de Guy ne gênera pas mon voyage à Paris, j'irai quand même te retrouver. Joanine a été dimanche à l'Escar, il annonce les époux Girard pour cette semaine !!

Mon grand chou, nous t'embrassons avec tout notre cœur. La petite Mime.

### Argent, Pit, Brigand et le rat, Pentecôte

Ah ça, grand chou, écris-tu avec un tronçon d'épée ? Ta dernière lettre à l'ouverture m'avait vraiment donné l'impression d'être écrite en grec tellement elle était mal calligraphiée. Le Poup n'a pas écrit hier, grand silence, rompu demain matin j'espère. (...)

Pour l'argent, je t'ai dit que j'enverrai un chèque ramassant le reliquat qui est en banque, si tant est que tu ne jetteras pas les billets à la poubelle. (...) Achète les livres que tu désires, ne te pose pas en victime. Ton antenne « je ne l'achète pas par économie » est vraiment vide de sens.

Prends ce que tu veux, évidemment si tu achetais des romans odieux et absurdes, je serais la première à crier holà, mais ce n'est pas le cas grâce à Dieu.

Pit critique facilement, mais plus en surface que de fond et rend tout justice au sérieux de son fils. D'ailleurs n'ayant lui-même jamais connu d'heures folâtres, il ne peut concevoir son gars autrement.

Hier drame : Brigand, après une lutte épique, a rapporté triomphalement un rat énorme, mais elle était couverte de sang. Alors branle-bas, Pit mobilise sa pharmacie, lavage de Brigand au permanganate, en toute hâte Jean file chez Garaudo pour rapporter du ricin, etc. Ce matin Brigand ne s'en porte pas plus mal. Hier soir, Jean a tiré un autre rat, ce qui fait le sixième en cinq jours ! (...)

Pentecôte dimanche prochain, la fête des fêtes à mon avis. Le St Esprit : lumière, force, intelligence, amour, tout enfin. Il fallait entendre ton originale marraine parler jadis de la Pentecôte : le vent impétueux qui souleva le Cénacle, etc. Pleine d'idéal ma sœur, cœur toujours en fête. (...)

Mon chou, mon Poup je t'embrasse avec tout mon cœur. La petite Mime.

#### Pentecôte, reliure de livres, visite de Fernande et de ses filles.

Mon Poupon. Le repos éternel... pas encore. Il faut turbiner avant de se reposer et quand tu seras bien vieux, le soir à la chandelle, repassant le chemin parcouru, il faut que tu puisses te dire que tu as été Jean le Magnifique, que tu as grandi tout ce que tu as touché, que tu as amplifié les pensées, éveillé les âmes. On ne met pas la lumière sous le boisseau. (...) Laisse donc Pandore tranquille et songe plutôt que nous sommes en juin : mois du St Esprit, mois de l'espérance et de l'amour et n'oublie pas de passer une sainte Pentecôte. Sous ce rapport tu vis chichement au lieu de vivre grandement.<sup>34</sup>

Beaux mes livres, là devant moi. En voilà 9 qui s'étalent sur le fourneau. Bon Pit les admire, mais est-ce parce que les livres sont beaux ou parce que le Pit est bon ?

Vu Fernande hier, elle est guérie mais le Mireillon a trop mangé de nèfles et s'en trouve incommodée ; Nono était là aussi, elle porte un chapeau qui ne lui va guère. Coiffure adaptée à une jeune dame et non à une gamine. Avec cela à la main droite deux bagues nouvelles et à la gauche un gant blanc. Jadis... (...) Mon chou, nous t'embrassons de tout notre cœur. La petite Mime.

#### Le St Esprit. Lereboullet. Jean rêve d'écrire...

Mon Chou. Cette épître va être mise à la gare de Monaco tout à l'heure en y conduisant Guinet qui part ce matin. (...) Oh ! Je proteste et avec quelle véhémence ! Je me demande qui de nos jours l'invoque (le St Esprit) sérieusement. Moi d'abord et combien d'autres qui ont su comprendre. « Idée morte » dit-tu, mais c'est la vie, petit misérable et la vie dans tout ce qu'elle réalise de plus beau : lumière, intelligence, force, amour, action. Les études de Khâgne, sauf le respect qu'elles méritent et que je leur dois, sont, je trouve, bien desséchantes : on critique, on dissèque, on analyse mais on n'anime pas, on ne vivifie pas. Forcément cette tournure d'esprit, tu la portes ailleurs et tu te fais trop un Dieu des philosophes.

Ton ami Lereboullet ne le conçoit pas ainsi, soyons en sûr, sinon la solitude ne l'attirerait pas. L'annonce de sa vocation ne m'a pas étonnée du tout, je m'y attendais, sous une enveloppe un peu mièvre peut-être j'avais deviné quel cœur d'apôtre et de chevalier battait dans sa poitrine et je pensais bien qu'il ne s'accommoderait pas des chemins battus. Je le félicite parce que son

---

<sup>34</sup> Pourquoi dit-elle cela ?

idéal est splendide, mais je regrette profondément son départ pour toi. Il est bien, il me semble les meilleur de tes amis et son départ sera certainement une peine pour toi. (...)

Bravo Poup, bravo, rêve d'un style d'acier, brillant, resplendissant, image de ton âme et réalise ton rêve, réaction contre cet amas de turpitudes littéraires qui encombrant la France. Va Mouton, tu n'as pas dit ton dernier mot, fasse le ciel que j'en entende au moins la première syllabe. (...) Bien vite je t'embrasse avec tout notre cœur. La petite mime. A bientôt.

### Le départ de Jean

Mon Mouton. Le ciel n'est pas moins bleu, la mer n'est pas moins belle, il n'y a au monde qu'une tristesse de plus : c'est la nôtre... La nature même semble nous narguer. Ce matin, mercredi, la mer est un vrai lac, on se croirait en juillet, il faut chaud comme en été, je compte sept frêles esquifs qui ne se balancent même pas mais se mirent plutôt dans les eaux tranquilles et là sous les cyprès, le Mistral, témoin et compagnon de tant d'audace se repose tristement dans l'attente de plus beaux jours. Ton train disparaît et je pouvais dire comme une reine de France « Rien ne m'est plus, tout m'est rien » (...) Nous rentrons et trouvons (?) et Antoinette assise au pied de l'olivier tout à fait mélancoliquement. Elle fixait le couchant et me dit : nous restons à regarder par où ce tain emporte Mr Jean... Là dessus surgit Louis, le cher couvert de son inévitable chapeau, la face épanouie. Il me crie « je l'ai vu passer Mr Jean ! » Et oui, il est passé mon Jean et à l'heure où j'écris (8h17) son rapide entre en gare de Paris.

Rien de bien saillant ici, hier après midi j'ai travaillé sur le banc devant la fenêtre du bureau tandis que Joanine plantait les giroflées (...) Ce matin nouvelle plantation des produits hollandais. Sous l'impulsion que tu lui as donnée, le jardin s'embellit et se prépare dès maintenant à fêter ton retour.

Donc tu es à Paris et je me pose 1000 et une questions... As-tu ta chambre, as-tu ta table, sont-ce les mêmes domestiques ? Le soleil t'a t-il accueilli en la campagne de l'Île de France, as-tu vu Garnier et qui encore. Tu ranges ta turne, tes armoires, tu te retrouves au milieu de tes chers bouquins, qu'ils te soient chers, trois fois chers, mais pas au point de dessécher les doux sentiments de piété qui s'étiolent quelque peu au fond de ton cœur. Nous attendons ta 1<sup>ère</sup> lettre, la seconde et les suivantes avec une impatience que tu ne peux pas concevoir. Passe cette affreuse philologie, puis viens te refaire au pays où fleurit l'oranger et après tu verras où t'orienter. Mon Poup, nos t'embrassons avec tout notre cœur. La petite Mime.

### Suite du départ de Jean

Mon trop Petit. Deux heures ! Tu es à Paris, tu es à Louis le Grand et la vie recommence, monotone diront quelques-uns qui ne comprennent pas... Que non pas ! « Surge et illuminare » : j'ai pensé à toi lorsque ces mots ont éclaté en fanfare sous les voûtes de la cathédrale...

Quel fut ton voyage ? N'as-tu pas eu trop froid ? Le journal annonce ce matin -4° au Bourget et je te vois traverser le Luxembourg enfoui dans ton caban et ton cache-nez ! Est-ce assez chauffé chez Lequesne ? Tu as dans ton armoire ou peut-être dans la malle un gilet en laine à manches bien chaud et également des caleçons longs que tu entres dans les chaussettes. Chauffe tes pantoufles et mets les au retour. Nous attendons impatiemment des nouvelles du voyage (ta vis à vis semblait plutôt revêche), de l'arrivée à Paris, du retour à Jean Bart, au lycée, etc.

Que te dire d'ici, nous sommes totalement désorientés, les Bruyères sonnent dans le vide. Un feuillet se tourne et voici un nouveau chapitre... (...)

Les montagnes perdent leur parure blanche, bien que Thorenc et plusieurs autres localités restent bloquées par 1m50 de neige. (...)

Grand chat, va chez Varin, chez Vénard, à la prochaine réunion de Franklin... Je t'embrasse mon Mouton, de tout mon cœur. La petite Mime.

### Voyage Orléans et divers sur les Bruyères (Mime remplace la bonne du curé)

Le Cap, 12 mai

Mon Mouton. Te souviens-tu d'un de nos premiers départs de Ste Odile, tu avais 10 ans peut-être. Un magistrat de Versailles, Mr Veyoux je crois, qui avait été notre voisin à table, qui nous avait pas mal causé et dès lors connus, en te disant gentiment et presque paternellement au revoir, exprimait ce souhait : je ne peux pour vous et vos parents faire de meilleur vœu que celui-ci : restez toujours, mon petit ami, tel que vous êtes maintenant... T'en souviens-tu ? Et voilà que tu reviens d'Orléans avec l'âme de tes 7 ans et que tous les souvenirs d'antan sont devenus pour toi une sorte de réalité pendant les moments passés là bas. Tu as bien fait d'y aller, sous tous rapports, et je t'en félicite chaudement ; peut-être même valait-il mieux que tu y sois allé tout seul, rien ne troublait ton chant intérieur et tu entendais même mieux les voix du dedans. Ta longue lettre est un régal, je l'ai lue, je la relis, je la relirai encore et comme toi je peux dire « mon âme glorifie le Seigneur. »

Ce matin nous avons reçu ta carte d'Orléans et nous attendions avec une impatience que tu conçois de plus amples détails, ton épître arrive et c'est une apothéose. Qu'as-tu dit à la Sœur qui t'a ouvert la porte, t'es-tu présenté comme un ancien 1<sup>er</sup> communiant ? Il y a encore, je crois, la Sœur Thérèse, mais tu l'avais peu connue. Je la garde ta lettre, tu la reliras plus tard quand tu auras marché dans le chemin de la vie comme jeudi « seul sur les routes de France par la plus belle des Ascensions » et en la relisant, puisses-tu te retrouver avec l'âme de tes 19 ans, âme éprise d'idéal et « toujours prêt ».

Pit est de nouveau plongé dans les élections, c'est la journée des ballottes, le Cap d'Ail se remue, s'injurie, s'invective, Cuinet se mêle à la lutte, le Biquet regarde, Decanak a répondu par un article, deux articles même, plus bête l'un que l'autre, Gastaldy en a produit de son côté, tout cela est grotesque. A Rambervillers, Paul Richard est passé second avec 885 voix, seul un médecin avec 889 est devant lui. Guérite me l'écrit et ajoute : « J'ai reçu une lettre plus qu'étrange de Mr l'Abbé absolument dans le noir à cause des dépenses de cette maison de Béal, il n'en dort plus. Il cherche un nouveau préceptorat, on lui offre des traitements de cuisinière, il refuse et préfère demander aux Pères Franciscains de la prendre comme pensionnaire mais de suite après il ajoute que ce schéma ne conviendrait pas à son pauvre système nerveux surmené. Je l'ai dit, je crois, qu'une baronne de Klogstein (château de Soulange) m'avait écrit pour me demander quantité de renseignements et voici par courrier une lettre de Mr l'Abbé m'annonçant la démarche de cette baronne et me priant de lui répondre en insistant sur le « calme et la pondération du précepteur... » Me voici belle ! J'ai répondu qu'il était en effet quelque peu nerveux, il est difficile de dire le contraire.

Le Curé du Cap a perdu sa grosse bonne. Mme Sénécha le nourrit à midi, James lui envoie le repas du soir, je lui ai fait demander son accommodage, mais je confierai les bas à Antoinette... Litisse va faire son li et nettoyer poules et lapins.

Quant au Guy, voici l'histoire. En août dernier à la suite d'une dispute avec Pit (tu dois te rappeler) le gaillard avait écrit à Colmar demandant une autre place. Il lui fut répondu par quelques bonnes paroles d'encouragement, mais dernièrement un général, baron de Bertelheim dont la femme est présidente de la Croix Rouge alsacienne, ayant demandé à l'Assistance un jeune jardinier, l'inspecteur s'est souvenu de la demande de Guy et lui a écrit qu'il lui avait trouvé une bonne place. Il est difficile de s'y opposer, le Guy ressent l'appel du pays natal et le château de Stoppenvaheim est paraît-il le paradis des jardiniers. Jusqu'à présent rien en vue pour

le remplacer, j'attends d'ailleurs la réponse du Père Pruvost avant d'aller chercher ailleurs, elle ne peut tarder à arriver.

La petite Renault va bien, mais elle a moins de brio. Je pense qu'il lui faut se remettre en branle ; nous allons monter à la cathédrale, demain lundi, le matin j'irai à Monte Carlo, le soir à Nice, nous y retournerons sans doute encore mardi avec Pit pour le bateau et les passeports.

As-tu toujours l'autrichienne comme vis à vis et que te conte-t-elle encore ? Et ton estomac, comment se comporte-t-il ?

Je te voudrais errant de par les allées du jardin. Il est, oui, glorieux, jamais il n'y eu autant de fleurs, les orangers embaument, joins-y les pittosporums qui sont en pleine floraison, les roses : une vraie débauche, les anthémis semblent des amas de neige, giroflées, lis, œillets, mufliers, des soucis d'un jaune d'or et le soir les lucioles qui volent dans la nuit tandis que les grenouilles chantent en bas près des du champ d'artichauts. Et hier et encore aujourd'hui des petits lapins et encore des petits lapins et demain il y aura des petits poussins.

Mon Mouton, merci encore de ta longue lettre qui m'a tant intéressée, tout jusqu'au déjeuner sur les bords du Loiret et le petit vin des Côteaux. Nous t'embrassons avec tout notre cœur. La petite Mime.

### Le Cap, 21 mai Panne de l'auto

Mon Mouton. La panne... à 500m d'Eze, un ressort de soupape qui claque. Je n'y étais pas, seuls Pit et Jean, les deux étaient je crois aussi perdus l'un que l'autre. Pit a fait démonter le carburateur puis vérifier toutes les bougies. Jean a couru à Eze chercher un secours introuvable, heureusement. Bref l'idée est venue d'une récurrence de casse de ressort, on ouvre la chemise et ledit ressort se présente en 4 morceaux. Pit a voulu isoler un cylindre, travail long et vain, inutile de te dire que les deux suaient et soufflaient. A la fin ils se sont décidés à faire la seule chose faisable : mettre le moteur en marche, gagner Eze sur 3 cylindres (c'était court) et redescendre ensuite sur le Cap où je commençais à m'inquiéter. Il était 1h20 lorsqu'ils sont arrivés en bras de chemises, dégoûtant à telle enseigne que je me suis pouffée de leur état lamentable. De suite on a prévenu Tampon, le ressort de secours étant là et il a pu le changer, mais il ignorait le maniement de l'outil Renault ce qui a compliqué le travail. Ensuite il a réglé les soupapes et maintenant tout est de nouveau en ordre, mais il m'a dit que les Bugatti avaient eu ainsi une série de mauvais ressorts et qu'il se pourrait bien que l'aventure recommence encore. Joanine a bien regardé, mais il trouve le réglage des soupapes bien compliqué. Tampon a une série de lamelles métalliques qu'il m'engage à acheter. Je vais aussi reprendre deux autres ressorts de renfort en cas de malheur. A Nice, Pit avait été chez Michelin où les 5 pare chocs ont été posés séance tenante et les pneus regonflés à l'électricité. Les chambres collent aux roues et Michelin a mis du talc provisoirement, mais a engagé à peindre les roues avec une peinture très alcoolisée, disant que les carrossiers ne le faisaient jamais aux parties touchant les pneus. Pit a acheté là une boîte de bouchons de valve qui vont très bien.

Reste les achats chez Renault. Je pense y aller jeudi car pour l'instant je ploie sous le poids des travaux dont l'accable le curé<sup>35</sup> : surplis, aubes, soutanes, douillette... la chambre de Guerite disparaît sous les accoutrements les plus divers et ce matin ne voilà-t-il pas ce brave curé qui déboule à 9h venant tout tranquillement me demander de lui confectionner un dais !!... pour la procession. Il se figure que cela se bâcle comme un mouchoir de poche, mais comment dire non à ce saint homme du Bon Dieu.

---

<sup>35</sup> Le Curé du Cap a perdu sa grosse bonne. Mme Sénécha le nourrit à midi, James lui envoie le repas du soir, je lui ai fait demander son raccommodage, mais je confierai les bas à Antoinette... Lîtisse va faire son li et nettoyer poules et lapins. (lettre du 12 mai)

Mouton, tu travailles, tu te donnes bien du mal, « tu l'aides, le ciel t'aidera » mais demande-le-lui, passe tes concours avec tes professeurs célestes, songe à t'arrêter un soir à St Sulpice ou ailleurs. A l'Institut Catholique, le samedi soir, il y a un prêtre qui confesse à gauche, presque ne bas de l'église, fais une communion à cette intention, prie le St Père, la Ste Vierge, le St Esprit, St Jean et ta tante et marraine. Inutile de te dire que je m'unis à toi et cela de tout mon cœur. Pit a fait ses Pâques ce matin, nous fûmes chez les Carmes à 7h1/4. Tout s'est très bien passé et la paix du Seigneur repose sur les Bruyères.

Papa te l'a dit : les bateaux (Vi Jean et l'Alcyon) sont à l'eau. J'avoue ne pas m'en être mêlée et ne pas même jeter un coup d'œil, cela me peine d'y voir d'autres occupants. J'ai fait enlever à temps le Mistral, il disparaît sous les arbres au bout de l'allée des palmiers. Guy et moi l'avons enlevé en vitesse.

Qu'as-tu fait hier et aujourd'hui ? Ton histoire s'arrête à la ballade en bateau et au récit des impressions de passage sous les ponts !

Nous t'embrassons grand chou avec tout notre cœur. La petite Mime.

### Vie quotidienne des Bruyères

Mon mouton. Le Corse est à flanquer à l'eau à la nage vers son île : toute la famille Ferrari est montée à Isola où le vieux grand-père est mort. A la poste, le personnel en prend à son aise et le facteur a trop soin de ses aises pour, prendre la peine de descendre au Cap ! Pourtant les rapides ont été bien exacts. Si ce n'était ce deuil, nous aurions fait une réclamation, mais ce n'est pas le moment d'ennuyer ce pauvre Ferrari.

Pit attend la clé de la salle d'étude pour consulter le P. Longhaye, il a essayé tout un trousseau de vieilles ferrailles, mais impossible d'ouvrir. Peut-être arrivera-t-elle demain matin... Juste voilà le Corse, pas de lettre de toi, mais la clé dans un paquet absolument défait, seule une bribe de papier l'entourait, pas de ficelle.

Pit t'a conté que la petite Renault avait été honorée de la présence du chanoine qui s'étalait barbe au vent dans le fond de la voiture. Tout a bien marché sauf au pont de Wurtemberg où un camion en déchargement a provoqué l'arrêt de toute une file d'autos. Le brave Joanine, n'ayant pas pris la précaution de revenir en seconde, voire même en première, a calé le moteur en voulant repartir. Auparavant il avait arrêté le chanoine chez la marquise de Malyssier. Le matin, Pit s'en fut à Monte Carlo pour le programme que tu connais : banque et re-banque, barbier... Ce soir visite au Tanin qui je crois va décidément prendre la bibliothèque de Monaco qui donne un revenu de 1200F d'après Hachette. Le Tanin semble enchantée, mais je crains qu'avec le temps elle ne s'en lasse, c'est une vraie servitude.

Mon rhume s'éteint, il fait beau ici, mais un peu froid. Ce matin la Corse s'estompait dans un lointain rouge foncé, tu aurais dit : « c'est sinistre. » Tu as beaucoup de travail grand chat, ne dis jamais « si cela servait à quelque chose », oui ! cela sert à quelque chose. Sais-tu qu'hier encore on m'a dit que tu étais magnifique... Décidément l'épithète te poursuit, eh bien alors sois le magnifique au sens le plus vrai du mot : Grandis ce que tu touches, amplifie ton idéal, cherche le plus haut de la vie par la foi en ta carrière et en Dieu et vas-y.

Lundi , cérémonie à la Cocarde. J'ai fait faire à Joanine, hier en plein jour, la route du Cap (sens unique) qu'il devra faire la nuit et bien m'en a pris, cette descente au Cap est très très mauvaise : virages très courts, sol odieux, notre route du Cap Fleuri est un salon en comparaison, comme quoi tout est relatif ! Joanine est très ennuyé d'aller lundi là bas, non pas à cause de la route mais à cause des autres chauffeurs. Il escompte l'Hispano Suza des Hdson, la Voisin de Bhum, celle de Bloc, Maleysie, etc. bref toute l'aristocratie du Cap et quelle aristocratie (Sacha Guitry, Arlette Dorrigère, ...).

De nouveau je suis en travaux pour le curé. Bap est toujours à l'Escarène, Tittite est venue aujourd'hui faire la soupe du vendredi car je me méfiais des talents de notre cuistot pour un repas maigre !

Il fait froid, fais attention, mouton, mets des pantoufles chaudes au retour. Que veux-tu, il faut bien passer par les prix de Mme Lequesne<sup>36</sup>, partout ailleurs ce serait pareil. Je préfère encore cela et avoir ainsi la possibilité de t'aller voir sans crainte de camper dans un endroit et toi dans un autre. Plaie d'argent n'est pas mortelle comme disait une de mes vieilles tantes.

Nuit étoilée superbe... et à Paris ?

Nous t'embrassons grand chou de tout notre cœur.

Le Cap, 9 mars 1930. Mon Mouton. Si je pouvais te faire entrevoir la splendeur de ton jardin<sup>37</sup> ! Se maintiendra-t-il jusqu'à ton retour ? Sinon quel regret ! Des pensées d'un violet intense voisinent avec des soucis d'un jaune rouge splendide, au milieu émergent les modestes et rustiques primevères du Beauson ou du Bagel. A côté, débauche d'anémones, toutes les teintes y flamboient sous les rayons d'un chaud soleil, des narcisses d'or, « des artichauts » dit Joanine, tellement ils sont gros. Les giroflées roses, violettes, se dressent entourées d'une bordure de gazon... un rêve ! Ajoute à cela les jacinthes, les tulipes, les pois de senteur, les freesias, les renoncules : jamais je n'ai vu un si beau résultat. Joanine exultait, le Louis rigolait bêtement, Pit gardait le silence et j'admirais.

Mon Mouton. Bonsoir, je rentre du jardin, c'est la nuit, les lucioles virevoltent follement, le rossignol s'égosille et à Bon Repos les 4 petites filles font une partie endiablée avec Robert Lynen : 5 beaux enfants qui font plaisir à voir et à entendre. Bon Pit, lui, est rentré pour taquiner sa peu harmonieuse TSF. Les photos de ce soir ont été les bienvenues : il y a le Poupon... le Poupon qui ne semble pas amaigri, dommage qu'il ait l'air quelque peu bougon dans son coin. La fille qui plaît le plus, en photo s'entend, est Mlle Boutron (est-ce la fille du philosophe ?). Elle a l'air d'un bon garçon. Quand à Mlle Lalubie, Cuinet auquel je montrai hier toutes ces photos s'est écrié : « Celle-là c'est une juive ! »

Que n'étais-tu là ce soir pour te rendre compte à quel point la Méditerranée est traître et dangereuse : en moins de temps que je n'en mets pour le raconter, un vent des plus violents s'est élevé subitement bousculant des vagues énormes. Il n'y avait heureusement aucun frêle esquif. (...) Mouton, tu es le meilleur des Moutons, nous t'embrassons avec tout notre cœur : c'est le grand silence, la mer s'est calmée, le rossignol s'est tu, les Bon Repos dorment, la TSF donne en sourdine « le soir au monastère » (très joli), la lune brille et je vais au berceau blanc. La petite Mime.

Mai 1933. Mouton, cesse to travail le soir, prête l'oreille, tu percevras à 1100 km le chant du rossignol ! Il est fou ce rossignol, toute la nuit sans arrêt, il s'égosille. Hier je ne suis levée et derrière les persiennes du cabinet de toilette, je l'ai écouté, ravie : ce qu'il aime la vie celui-là ! ...Ne pas dormir et écouter chanter le rossignol.

---

<sup>36</sup> Pension de Jean Bart

<sup>37</sup> On l'appelle le « jardin du Poup ». Sans doute a-t-il été créé par Jean.

## Canonisation de Bernadette

Temps splendide ce matin, aussi suis-je allée à pied à la Cathédrale. 8 décembre est le jour de la canonisation de Bernadette : les trains de pèlerins se sont succédés avant-hier en vraie procession. Il y a paraît-il 6000 français à Rome, j'ai même vu passer des trains complets de wagons-lits !

## Décès de Monsieur l'Abbé<sup>38</sup>

29 avril 1933. Nous avons reçu une lettre du docteur Cocar nous annonçant la mort de son frère... Le pauvre abbé est décédé subitement la nuit dans un hôtel de Tarbes ; il a dû, d'après l'opinion de ce docteur, succomber à une angine de poitrine. Il n'a été averti que le lendemain soir, car à l'hôtel on ne connaissait pas l'abbé. Je n'ai pas besoin, n'est ce pas, de te rappeler la dette de reconnaissance que tu dois à l'abbé Cocar, ton bon cœur te le dis. Fais à son intention une bonne communion et ne l'oublie jamais à la messe au mémento des morts. J'ai tout de suite demandé des messes à son intention, il était une riche nature qui aurait pu magnifier sa vie de prêtre et qui, après tout, la gâcher. Guerite est toute émue et nous aussi d'ailleurs.

Mai 1933. Nous restons émus de cette mort rapide et si imprévue de Monsieur l'Abbé. Son souvenir plane tellement sur les Bruyères depuis qu'il les a quittées. Son esprit inquiet, jamais fixé, vient tout à coup de rencontrer le définitif ! Et dire qu'il se faisait tant de souci pour assurer ses vieux jours. Le père Serap auquel Guerite a fait part ce matin de cette triste nouvelle trouve qu'elle vaut mieux comme profit spirituel que trois jours de retraite.

## Brigand

Un caniche blanc de deux mois à vendre. Si ce n'était Brigand qui en serait malade de jalousie, je l'aurais acheté...

## Voyage à Ravenne et Florence

Le Cap, 11/4/1934. Mon Mouton. Une rêve ! En vérité j'ai peine à croire que nous avons fait ce beau voyage et que maintenant il n'en reste que le souvenir. Mais quel souvenir ! Eblouissant avec les mosaïques de Ravenne, succulent avec les tortoloni de Signora Bianca. Le referons-nous jamais ?... A nous deux ! C'est peu probable.

(...)

Je te remercie de Florence, de Ravenne... Tant de gars à ton âge préféreraient ne pas traîner derrière eux leur vieille maman... Dieu te bénisse, mon Jean, et Il le fait car Il ne refuse pas une prière maternelle.

## Nostalgie

Mon Mouton. Ta lettre est amusante et émouvante : évoquer tous ces souvenirs est bien mon mot à moi, la petite Mime ! Et c'est bien pourquoi tu me vois parfois jeter un regard de regret vers ce passé lorsqu'une page tournée ouvre un nouveau chapitre au livre de la vie. Où est le temps des collerettes blanches, des blouses roses ? Anne-Marie conserve la fidélité du souvenir, c'est que pour elle aussi les années passées aux Bruyères l'ont été sous le signe du bonheur. Je suppose qu'elle ne retournera plus en Grèce avec une santé délabrée comme la sienne.

---

<sup>38</sup> Cet abbé de Rambervillier a sans doute joué le rôle de précepteur auprès de Jean avant que celui-ci n'intègre Franklin à Paris pour le baccalauréat.

La brume pesante qui cachait la montagne a disparu, le mistral a tout illuminé, le rossignol chante à nouveau et les grenouilles mènent un beau tapage : lundi s'ouvre le mois de mai !

J'apprends que le premier né Barat s'appellera Jean... Ton premier fils à toi, tu l'appelleras aussi « Jean » ; un plus beau nom, il n'y en a pas et en le confiant à son patron, Jean l'Apôtre, tu feras la même prière que moi il y a 23 ans : « Saint Jean, gardez le pour qu'il reste toujours comme vous l'ami de Jésus. »

### Mgr Lesage

Mgr Sapience<sup>39</sup> sort d'ici, il vient de Bruxelles appelé par le Prince et repart ce soir pour Florence, envoyé pour parlementer avec la Princesse. Il est en ce moment dans une bonne verve : il a loué St Joseph du Lac pour l'été à 25.000F au Centre des Colonies de Vacances laïque de Lyon et chose non moins inattendue, voilà Herriot qui va demander à l'évêque d'Annecy l'ouverture de la chapelle du lac ! Aux chalets, il y a 34 personnes, recrutées surtout parmi des médecins ou familles de médecins ; à l'Ermitage il a découvert une dame aristocrate sans fortune qui gouverne tout là haut à la perfection, je souhaite que le vieux dicton « Balai neuf balaie toujours bien » mente pour une fois.

Nous avons parlé du mariage, ou plutôt de la possibilité d'annulation du mariage princier, je lui ai dit ma façon de penser. A force de n'entendre que le son de cloche du Prince, il perd de vue l'opinion publique qui dans le cas présent est celle du bon sens.

### Le Cap 7 mai 1934

Mon Mouton. Tu es quelque peu une énigme, si bien qu'il est parfois difficile de se trouver avec toi en pleine concordance ? La jouvencelle en est, j'imagine, pour une large part derrière ce rideau et une fois de plus je te répète : prudence, prudence. Je voudrais te voir marié, fondant un foyer avec les gages de bonheur et cela je le désire sincèrement (pour moi, il se fait tard et le jour baisse. M'en aller en te laissant seul serait pour moi une réelle angoisse), mais encore ne faudrait-il pas qu'en étant deux, tu sois plus seul qu'avant. C'est terrible, Mouton, de s'embarquer pour la vie avec une âme qui n'est pas sœur de votre âme ; c'est pourquoi je te répète d'être prudent et cela d'autant plus que tu es encore un enfant et qui plus est un imaginaire. Tu rêves de princesse lointaine, parée de tous les rayons qui existent dans ton imagination, mais... la réalité ? Je n'ai pas l'impression que le sentiment que tu éprouves pour cette jeune fille soit assez profond pour engager une vie, alors tu dois être réservé. Tu n'as pas le droit de troubler ce jeune cœur et la simple camaraderie est un vain mot, possible peut-être pour certains, non réalisable pour la plupart et toujours dangereuse.

La huppe, une bergeronnette, viens donc la voir ! Tu la trouveras sous la fenêtre, dans les anémones devenues son lieu d'élection, regarde sa tête huppée toute jaune, sa belle queue en éventail striée et traite la de vulgaire bergeronnette ! Quant au rossignol, il chante, il chante sans reprendre haleine ; comme lui, les roses sont folles de vie, les pluies prolongées sont cause sans doute d'une telle abondance, il y en a partout, elles surgissent des buissons d'anthémis, au milieu des géraniums, sous les orangers, on ne voit qu'elles et les petites boutures de Pit s'en mêlent ! Viens donc voir cela !

---

<sup>39</sup> Mgr Lesage, Evêque de Monaco que Mime appelle Mgr Sapience...

Voyage en Suisse avec sa mère (lettre de Mime à Pit, le 26 juin 1936)

*Seefeld.* Bon Pit. Arrivés hier à Seefeld par un temps splendide, nous nous éveillons ce matin au bruit de l'averse. Après délibération, nous décidons d'attendre ici une journée car ce serait trop dommage de faire avec la pluie la vallée de l'Ötztal. L'auto ne pourra pas monter jusqu'au bout, la route s'arrête à Grieselstein, il faut prendre de petites carrioles pour atteindre Obergurgl. Ici nous sommes logés cocasement : l'hôtel Klöster est un ancien couvent, les chambres, très confortables, sont les anciennes cellules des moines (14<sup>ème</sup> siècle). La salle à manger est le réfectoire, des fresques décorent d'immenses corridors et les chambres sont tout autour du cloître. L'hôtel est bon. Seefeld est très joliment situé, entouré de hautes montagnes. Nous avons hier au soir été gratifié d'un défilé militaire car il y a beaucoup de troupes ici, la frontière bavaroise étant à 5 km seulement. La route pour venir est la plus dure que nous ayons faite avec 22% de montée, on voit la route se dresser devant nous ! D'ici nous ferons donc l'Ötztal, puis arrêt à St Anton. De là St Gall, Constance, Zurich, Bâle. De Bâle nous ferons une pointe jusqu'à Bantzenheim... avec regret de ne pas vous y trouver. Puis nous reviendrons par un itinéraire pas encore bien décidé, le temps sera pour beaucoup dans la discussion puis la fantaisie du moment. Nous pensons pourtant passer par Montreux, le Petit St Bernard, Aoste et retour par Tende. Pour le dernier courrier, adressez le à Bâle et ensuite gardez les lettres à la maison. Nous vous donnerons en cas de nécessité une adresse télégraphe.

Un cycliste français rencontré à Misivrina nous avait parlé de la vallée de Ghnyztal près d'Innsbruck, nous y avons été et ce fut une de nos plus belles excursions. Jean revient de chez le coiffeur. Il m'annonce la descente du baromètre. Zut ! Nous embrassons bon Pit de tout notre cœur. Ta Zinette.

*Hotel Alpenhof, St Gothard.* Bon Pit. Sommes frigorifiés... Nous avons passé le St Gothard sous la neige, Jean en est tellement enchanté qu'en arrivant ici il s'est précipité pour retenir des billets pour la pulka. Les autos mettent des chaînes et cachent les radiateurs, c'est vous dire quel temps il fait ! J'ai les mains si froides que je tiens mal la plume. Nous serons à Gletsch à midi et là nous nous déciderons : si cette température de Sibérie continue, nous prendrons à Gletsch le « glacier rapide » qui nous amènera à Montreux par Brieg.

*Baveno, 24 août.* Bon Pit. Je t'assure que c'est le déluge... averse à Montreux, averse à Baveno, c'est à désespérer. Nous arrivons à 6h30 après un excellent voyage qui a intéressé Jean, en ce moment il est allé s'acheter un pépin... il revient avec un monstre, de quoi assommer un bœuf. Baveno semble un coin ravissant mais pour le moment on ne voit que de l'eau. Demain nous filerons sur Venise que Jean veut voir absolument. Jean déclare vouloir s'arrêter à Vérone, à Padoue et à Ravenne... et où encore...

Nous embrassons Bon Pit de tout notre cœur.

Ta Zinette.

2 mai 1927 (à Saint Louis de Gonzague)

Mon cher Jean. Tu nous dis que tu te remets au labeur avec avidité ! C'est énergique et nous t'en félicitons. Quelle chance d'avoir un bon bulletin trimestriel ! Tu vois qu'on t'apprécie mieux que tu ne le fais. Mime ne cesse de causer de toi. Pendant que ses doigts agiles brodent, cousent, tricotent, son esprit est près de son Poup et elle te voit t'agiter, étudier, courir. Et tout le monde hotelier qui t'entoure défile devant elle.

Problème cuisinière. Critique du mysticisme de son fils 21 janvier 1929

Mon cher Poup, Mime craint d'être obligée de retarder son départ du Cap. C'est le prochain mariage de Bytis<sup>40</sup> qui en est la cause. Elle est revenue de l'Escarène pour nous annoncer cette nouvelle et nous dire qu'elle nous quittait. Nous voici donc forcés de chercher sa remplaçante définitive. Mme Tureglio est arrivée ce soir pour nous indiquer une cuisinière qui nous donnerait peut-être satisfaction. C'est une italienne d'une trentaine d'années, en service à Monaco. Demain je m'inquiéterai d'en trouver d'autres pour que Mime puisse se décider le plus tôt possible et partir pour Paris. Aujourd'hui notre curé s'est encore perdu dans des effets oratoires. Il ferait mieux de parler simplement au popolo et de remplacer l'éloquence par de l'onction. Le popolo en serait plus content. (...)

Ta lettre de vendredi, venue ce matin dimanche, était comme les précédentes d'un lyrisme extraordinaire. Ce que tu verses de larmes en écrivant. C'est non pas un torrent mais un fleuve. Vrai, tu me surprends par ta pitié pour cette affreuse Dubarry. Ton imagination se plaît mieux à des descriptions du ciel, à des sensations de musique, mais quelle drôle d'idée que d'acheter cet horrible suisse Helvétius et l'endormant Diderot. Tu ferais mieux de consacrer tes fonds pour l'achat de livres nouveaux traitant de problèmes d'actualité.

Soigne-toi bien pour ne pas donner d'inquiétude à Mime. Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa.

11 janvier 1929 Divers sur les Bruyères

Mon cher Poup. Ce soir l'affreux corse n'a pas apporté de lettre de toi. Il avait froid ou bien la « source » ou un autre débit l'avait retenu. Mime a été à Monaco cet après-midi. La voiture a bien marché. Auprès de Madame Blaisé, Mime a trouvé le chanoine auquel une visite devait être également faite aujourd'hui. De cette manière Mime s'est débarrassée rapidement des deux. Elle a même ramené le chanoine à Cap d'Ail et l'a déposé à la porte de la marquise du Melujaire. Le chanoine a été tout ahuri de l'habileté du Joanine qui n'a calé le moteur qu'une fois au pont de Wurtemberg. Il avait laissé le moteur en 3<sup>ème</sup> et comme il était à l'arrêt, l'auto a refusé de partir.

Le temps a été beau. Soleil, ciel bleu, presque pas de vent. Mime, à 6h du matin cherchait à voir le corse. Et vers 9h, nous disions que si tu avais été avec nous, on aurait filé bien vite vers le Mont Agel ! Dis-nous bien dans ta lettre si tu reste en forme. L'Echo continue à nous annoncer du froid à Paris et nous frissonnons en songeant à toi. Et tes cours, colles, compositions ? Tout est-il comme tu le désires ? L'abbé si bavard n'a-t-il pas occasionné une

---

<sup>40</sup> la cuisinière vraisemblablement

tempête sous ton crâne ? Tu es si habitué à ses idées biscornues que tu dois garder l'indifférence sereine de Socrate devant les rhéteurs.

L'auto va bien. Même je me souviens que pendant le retour de Nice par la Moyenne Corniche, le jeu des pistons avait cette harmonie musicale qui te faisait chanter de joie ou déclamer des vers au rythme souple et mélodieux. C'est Mime qui m'avait fait remarquer l'orchestration si parfaite des pistons. Le Joanine est si fasciné par ton auto qu'il en rêve la nuit et se réveille croyant avoir en mains une brosse ou une éponge pour nettoyer la voiture. En ce moment il fait notre cuisine et remue les marmites comme le volant. Ses plats sont bons et même il réussit mieux les marrons que Bytis !

Lundi prochain il y aura chez le marquis d'Orgein remise solennelle du calice au chanoine. Il y aura une nombreuse assistance. L'aventure la plus drôle du Cap, c'est le discours de Démole (?) à l'occasion de la bénédiction de N.D. de Sion. Le curé a été tellement sidéré par l'éloquence inattendue du maire qu'il a oublié de prononcer son allocution. Tu entends le sermon de l'ineffable maire appelant la bénédiction de N.D. de Sion sue le Cap d'Ail.

Comme tu ne lis pas les journaux, je t'apprends que le Prince de Monaco a repris le pouvoir absolu, tel Alexandre de Serbie, Mussolini, etc. Actuellement on étudie la forme de gouvernement qu'on pourra donner ultérieurement au domaine de 250 hectares qui constitue la principauté.

Je m'occupe saintement d'assurer le Joanine contre les accidents qui peuvent lui arriver dans sa profession de chauffeur. Je crois que sa prudence lui évitera toujours tout ennui.

Nous t'embrassons de tout cœur. Ton papa.

### Sur Mime

Ne t'inquiète pas de la préparation artistique à ton voyage (voyage en Orient avec sa mère). Mime est un guide savant et d'un goût parfait. Elle étudie tout ce qui pourrait t'intéresser. Il vaut mieux t'occuper de ton concours afin de n'avoir pas de remords durant ton voyage.

## SUR JAMES ET SA FAMILLE

### Naissance de Mireille

De lui : 19 avril 1928. Je suis heureux, tout heureux d'apprendre qu'une nouvelle petite cousine vient d'ouvrir ses yeux, tout d'azur sans doute, à la lumière de notre ciel de Provence. C'est une fleur de printemps qui s'épanouit sous nos oliviers, une quatrième fleur au joli bouquet du Cap Fleuri. Et puis ce nom ! Dieu quel nom idéal, délicieux, un nom de rêve. Vraiment James est épatant par certains côtés ! Ce nom de Mireille, Mireille, Mireille avec celui d'Hélène !... C'est tout un symbole, l'union de l'hellénisme avec la Provence du Félibrige. Je conçois aussi la déception de James, mais si Mireille est aussi jolie que Nono, il n'aurait vraiment pas à se plaindre de la nature. Il est d'ailleurs absolument nécessaire que Mireille soit jolie : un nom pareil doit refléter le soleil. Oui vraiment cette nouvelle que j'apprends à l'instant me fait bouillonner de joie et c'est de tout mon cœur que je souhaite à Mireille une vie riante et ensoleillée.

### Nono rebelle et fantasque

De sa mère : James est absolument dérouté devant les résistances de sa fille Nono, nature rebelle, fantasque. Hier elle leur a fait un tapage à amener tout le Cap, déclarant ne plus vouloir manger « de cette saloperie là » ! Fernande hurlait, James très froidement giflait consciencieusement la gamine qui n'en résistait pas moins. Cela l'ennuie, c'est contraire à ses principes et il se perd dans un tas de considérations plus étranges les unes que les autres.

### Quand James lit Robinson Crusoë à ses filles

De sa mère : On sonne... qui est-ce ? C'est Fernande avec Mireille, un amour d'enfant, elle rit... elle rit tout comme toi jadis, pourtant elle a des coliques et c'est pourquoi Fernande la descendait à Henri. Elle m'a raconté que tous les soirs James, sérieux (quand ne l'est-il pas ?) comme un pape qui pond une encyclique, fait à Nono et à Gratienne le récit de l'histoire de Robinson Crusoë. Au bout de cinq minutes, Gratienne écrasée par l'éloquence paternelle s'endort régulièrement. Nono par contre écoute tous yeux et toutes oreilles. James mêle à son récit la religion, la morale et la... nature. Le champ est vaste pour ce dernier thème. Quand il croit avoir bien convaincu sa fille aînée, celle-ci descend de la table où elle s'était perchée et dit : « Papa, ce n'est pas vrai tout cela, tu inventes, tu brodes... ».

### Maladie de Nono (1929)

De sa mère : Pit va bien mais sur une rechute de Nono il s'est fâché et a refusé de retourner voir l'enfant. Il a cédé sur les instances et y est allé ce soir ; James cache l'hémostyle que Pit avait ordonné pour refaire à la pauvre petite les 400gr de sang perdu. Que faire alors ? Fernande crie, hurle, Mme Besson se lamente et refuse de monter au 1<sup>er</sup> étage où la nervosité est à son comble.

De sa mère : Le Bon Pit potasse, compile, feuillette des masses de bouquins, prends des notes, fait des croquis, dessine, peint. Apollonios de Rhodes et ses Argaunotiques ont l'air de l'intéresser prodigieusement. Par contre il est rudement agacé au sujet des James. Hier encore un autre médecin naturaliste a paru à Bon Repos sans que papa soit prévenu. Le hasard les a fait s'y rencontrer. Ce médecin a exprimé son étonnement de cette façon d'agir avec le médecin traitant, mais la grosse sottise de Fernande ne comprend pas, ces nuances là lui échappent. Quand à James, il est effondré : ce naturaliste a conseillé le sérum que Pit voulait utiliser depuis 6 semaines, il a approuvé la digitale, condamné le fromage et les artichauts et les fruits crus !

James, horrifié, s'est précipité sur un « monceau » de lettres et de dépêches émanant du fameux Carton, à quoi le naturaliste a répondu : « Je vous en prie, laissez donc cette correspondance, Carton a ses idées, j'ai les miennes. » Et là-dessus il s'est enfui accompagné de Pit encore éberlué de découvrir un pareil échange de lettres et de télégrammes avec le pontife de la nature. Comment veux-tu que papa arrive à soigner cette pauvre qui ne va pas.

De sa mère : Au Bon Repos, le drame se poursuit. Je t'ai dit que Pit avait refusé d'y retourner, or hier à 1 heure, Fernande en larmes se précipite ici et le supplie de monter de suite, Nono faiblissant de plus en plus. Pit y court, examine l'enfant et alors scène terrible avec James... Pit au comble de l'exaspération lui dit devant Fernande, Mme Besson et Bernin : « tu me dégoûtes, tu es un assassin, ton enfant va mourir par ta faute, tu n'oseras plus regarder personne, tout le monde te couvrira de mépris et de haine, tu es un criminel, depuis 6 semaines je te demande de laisser employer l'ampho vaccin, c'est le seul remède qui peut encore la sauver, et tu refuses, tu auras tué cette petite, je ne veux plus te voir... » Fernande, sa mère, sa sœur étaient en larmes, Bernin sidéré avait perdu l'usage de la parole, quant à James complètement assommé, ahuri, il demandait tout à coup l'adresse du laboratoire et ½ heure plus tard était dans le train ! La pauvre, lasse, n'en peut plus : « laissez moi mourir, dit-elle, j'irai au ciel. » Le chanoine venu à Bon Repos ce soir en sortait en pleurant ; à ce coup il me devient plus sympathique en dépit de sa sottise vanité, il a du cœur et le montre.

De son père : Nono va un peu mieux, mais il y a toujours à craindre le sinistre James et ses excentricités meurtrières.

De sa mère : Bon Pit s'est retiré définitivement et a prévenu Fernande qu'il ne retournerait plus à Bon Repos ; sa situation – question d'amour propre à part – est vraiment intenable. James a d'abord télégraphié tous les matins à Carton, la réponse fixe le traitement et régime du jour... C'est là le Credo sacro-saint auquel on ne peut toucher. Ensuite débarque un homéopathe de Nice qui ignore et papa et Carton et le 3<sup>ème</sup> médecin, un naturaliste... Mitigé ce dernier qui apparaît le soir et a été avant hier tout suffoqué de découvrir le Pit ! Comment veux-tu que le Bon Pit puisse faire quelque chose, il a exprimé à Fernande sa façon de penser sur leur manière d'agir, mais elle ne comprend pas. Souhaitons que la pauvre gamine s'en tire, j'irai dans deux ou trois jours prendre des nouvelles. Cette sottise de Fernande dit hier à papa : « le docteur Cottend m'a apporté un article sur la fièvre de Malte », ce à quoi papa répond : « mais c'est cela, c'est tout à fait cela qu'a Nono... ! Le Pit était furieux et de plus, elle voulait qu'il lise l'article pour... s'instruire !

#### De son père, 9 mars 1933.

La terreur des cambrioleurs continue à sévir. Bon Repos tremble de peur. La Bédouine dit vouloir acheter un roquet pour la défense de sa boîte. James s'est décidé à fermer les persiennes la nuit.

Cet imbécile continue à montrer le même déséquilibre mental. Il se distrait à Nice et vend ses tableaux pour avoir les fonds nécessaires à ses dépenses stupides.

#### De son père, 6 janvier 1933

Vu James qui te conseille de passer ta thèse de doctorat ! Il a la manie de donner des avis à d'autres. Tu feras bien de lui envoyer un mot pour lui dire que tu regrettes de n'avoir pas eu le temps d'aller le remercier de son cadeau.

### De son Père, 13 mars 1933

Mime ne veut pas que tu apportes quoi que ce soit à Nono. Les étrennes du Nouvel An ont suffi.

11 juin 1933. Le Cap se vide peu à peu de ses types les plus curieux. Il en reste encore beaucoup trop, James particulièrement. Son cousin Contesse est venu nous voir avec sa femme pendant que pérorait la « Witch ». Ces parents de James avaient eu sur lui quantité d'illusions, actuellement disparues. Ils avaient séjourné l'an dernier trois semaines à Bon Repos sans se douter de la mentalité inférieure de leur cousin. Aujourd'hui ils reconnaissent sa stupidité et même sa cruauté. Cet être criminel a osé leur dire que ses enfants sauraient toujours gagner leur vie comme domestiques !! Ces Contesse ont l'air de braves gens. Eux et Mme Perchet auraient voulu se charger de l'éducation des deux plus jeunes enfants de James, mais Fernande a opposé un refus formel à leur demande.

### De Mime

Mon Mouton, les Onimus viennent de partir : quel embarquement ! 60 poules dont 13 poussins, 1 canard, 18 lapins... Si tu avais vu cela ! Le camion avait l'air de déménager un village nègre. Derrière, la Prima toute pimpante transportait Fernande, Nono, Lili, Mireille et Paulette, chacune munie d'une valise. Arrivée à la gare de Monaco, Mireille, assise par terre, a déballé la sienne au milieu de la salle des pas perdus, tandis que Fernande se démenait avec la volaille crevant de soif et que le PLM refusait d'embarquer dans l'express. Jean a fourré toute la marmaille et les paquets dans le wagon et s'en est revenu en se tordant de rire.

Le sieur Dufond a pourvu son gamin d'un précepteur et sa gamine d'une gouvernante. Par ailleurs rien de sensationnel au Cap qui retentit par moment des éclats de colère de Fernande. Avant hier la bonne Guerite a failli crier : ne la tuez pas... tellement les coups pleuvaient sur la récalcitrante Nono. Sa mère était devenue une vraie furie, elle en avait perdu la voix à force de crier en cognant.

Je viens de rencontrer Fernande qui revient de St Maure, Nono va y être tout à fait pensionnaire pour 300c par mois et comme je lui demandais si James n'objectait plus pour le régime carné du pensionnat, j'ai reçu cette réponse : « James... il dit qu'elle mange de la viande, qu'elle mange n'importe quoi, mais que je ne la voie plus, elle me rend malade, elle m'énerve, elle m'irrite, je n'en veux plus ici... » Entre nous je comprends que Nono regimbe, ils la rossent père et mère comme si elle était une petite bourrique. Pit est tellement ennuyé qu'il veut te téléphoner à midi. Nous t'embrassons Mouton avec tout notre cœur.

Juin 1933. Je ne sais ce que James brocante. Hier on a téléphoné pour lui de l'Hôtel des Ventes, un camion devait venir prendre ce que Fernande appelle « des bricoles ». Il ne restera bientôt plus que les quatre murs...

Mai 1937. Visite des Onimus. Monique est un amour, une Nono, yeux bleus Onimus, petits duvets blonds qui frisent déjà, toute mignonne, je la regardais avec envie. Que n'en apportes-tu, toi aussi, pour rajeunir les vieux plants des Bruyères ! Nono semble ignorer sa petite sœur, Gratienne en est folle et la porte tout le temps.

Figure-toi que les quatre petites ont été renvoyées de St Maure. Les 3 plus jeunes ont été repris à l'école communale de la Condamine. Les Sœurs de St Maure disaient qu'elles sont trop sales... mal élevées, sans assez de tenue pour rester au pensionnat et Gratiennne, qui me racontait cela devant ses parents, ajoutait : «les autres élèves nous tenaient toujours en quarantaine et disaient que leurs mères se plaignaient à la Supérieure.

Mai 1937. Je déjeunerai dimanche chez James. Je trouve que notre abstention totale serait de mauvais aloi, j'aurai le plaisir de voir Monique, un amour. Par contre sa sœur aînée, tout en restant belle fille, devient déplaisante. James la met au service de la cuisine avec la Besson, c'est tout à fait idiot, il compromet l'avenir de cette petite.

## JOURNALISTE A L'ECHO DE PARIS (ANNEE 1933)

Ayant goûté hier à la Maison des Etudiantes, j'ai trouvé moyen de bâcler une bonne petite satire bien gentille que je destine à l'Echo. Ah cet Echo ! J'y étais ce matin. Delage m'a reçu comme un chien. Il a toujours l'air pressé... Je pense que ma visite l'a agacé... Il y a des lettres bêtes.

Je reviens d'une visite à Henri Simond<sup>41</sup>. Cet homme est délicieux. Il m'a longuement parlé de l'oncle, du Cap, des Blum. Il m'a remercié, félicité, que sais-je...enfin il m'a invité à revenir lui faire visite bientôt. Du coup je l'ai invité à venir aux Bruyères et le voilà qui s'emballer sur les charmes du Cap et qui promet sa visite pour un jour prochain. Enfin je ne m'attendais guère à ce débordement de gracieuseté ! Entre nous, il m'a fait l'effet d'un juif fieffé ! Je suppose que s'il vient, vous l'inviterez à déjeuner : je crois que ce serait chic de notre part. Il m'a fait tant d'éloges de l'oncle qu'on dirait qu'il vient à peine de le quitter, il est presque un ami de la famille. « Vous, le petit neveu d'un de mes plus chers amis etc. »

Il y a longtemps que j'aurais dû voir Simond. C'est une idée géniale. J'ai l'impression que si je lui demandais un poste dans sa feuille de chou, il m'accepterait.

### *Enquête sur Mauriac*

#### Lettres de Jean

Vous avez dû voir l'Echo de ce matin. L'article est vraiment bien, avec la photo de Mauriac et l'impression en italiques. Le nom de H. Roumieux remplissait cette page, de l'autre côté on parlait encore du *machinisme intellectuel*.

Le nombre impressionnant de lecteurs me touche. Je me sens lu : c'est très encourageant. Je dois à Mauriac... mais enfin l'idée et l'enquête, c'est de moi ! Vous verrez que samedi, laissant le dernier mot à Mauriac, je n'ai pas signé par discrétion. Je vous raconterai demain ma visite au Maître.

J'attends pour voir Henri Simond d'avoir publié la conclusion. J'ai dû me battre avec Haimard pour avoir ma colonne : sa page déborde. Quant à Delage, il découvre des pistes problématiques à Dijon et se fiche des étudiants.

Il y a encore trois lettres de jouvencelles sur Mauriac. Delage jubile et veut que cela dure 3 semaines, voire 4. Et moi je ne veux pas...

Eh bien, on m'a fait la part du lion à l'Echo, il me semble... 3 colonnes c'est beaucoup. Il faudra me restreindre sinon je vais me mettre Des Portes à dos puisqu'on a supprimé son article pour me faire place... N'empêche c'est bien intéressant !

J'ai téléphoné à Mme Mauriac pour tâcher d'avoir un rendez-vous. Je voudrais publier la lettre du Maître... La divine a été charmante et le seul nom de Roumieux l'a rendue traitable. Prévoyant l'autorisation de Mauriac, j'ai fabriqué l'article en y joignant sa lettre. Cela fera bien dans le tableau. N'ayant guère de place (3/4 de colonne), je remets encore une fois la conclusion. Elle est d'ailleurs toute prête et j'en suis assez content. Peut-être suis-je un peu

---

<sup>41</sup> Directeur de l'Echo de Paris

désinvolte, mais c'est permis à mon âge n'est-ce pas ? Je l'ai lue à l'abbé qui n'a pas été scandalisé, ce qui est bon signe.

J'ai rencontré la Bitasse devant Pons et naturellement un thé s'imposait qui fut charmant. Nous n'avons fait que parler de Mauriac et j'ai pensé atteindre en le célébrant le paroxysme de l'enthousiasme. Pas bête d'ailleurs malgré son nom, mais épouvantablement prétentieuse.

Je reviens de chez le Maître... Quelle charmante simplicité... seulement cet appartement est trop moderne pour moi. Parti en retard de la Sorbonne, j'ai dû me payer un taxi pour arriver à l'heure. J'apportais les lettres que nous avons parcourues ensemble assis sur un sofa. J'ai déblatéré sur l'agrégation et lui-même a éreinté les *Chartes* : « je n'ai jamais été capable de passer un examen... »

De là nous voilà sur les Normaliens. J'ai sorti mon idée chère : ce sont des cérébraux, etc. Mauriac était tout à fait d'accord et a commencé à éreinter Marcel Prévost<sup>42</sup>. J'ai renchéri avec Giraudoux (typique de l'esprit Normalien).

Puis on parle des étudiantes. « Un romancier, me dit-il, n'est lu que par les jeunes gens et les femmes... » et le voilà parti sur les lettres féminines prétentieuses ou perverses qu'il continue de recevoir. Je lui montre les lettres des jouvencelles et le voilà ravi.

Je lui ai parlé du Bénédictin libanais, il m'a raconté toute cette aventure et comment ce libanais converti par *Destins* l'avait rasséréiné.

Quoi encore ? Je lui ai décrit la ferveur et l'enthousiasme des jeunes gens pour lui : ils cherchent un modèle en vous. « Non, un guide, me dit-il, un exemple. ET puis les livres ne sont ni bons ni mauvais : c'est Dieu qui les rend bons ou mauvais, selon les âmes. Ce sont des instruments de Dieu... »

En lui montrant la touchante lettre de Durif : « Pauvres enfants, murmure-t-il, et il prend l'adresse. Je lui enverrai un mot à ce petit là... »

Puis il me parle de son article de dimanche sur le diable. Il a l'air d'avoir peur de s'être rendu ridicule en parlant du démon...

Là dessus il m'offre un livre de lui. Je choisis *Destins* qu'il me dédicace « avec ma gratitude et ma sympathie » et il joint *Journal*... et je m'enfuis en lui précisant que je ne suis pas journaliste, ce qui le fait sourire. Son dernier mot est pour me souhaiter « l'évasion », car, me dit-il, le travail scolaire poursuivi trop longtemps est un désastre.

Voilà.

#### Lettres de Mime (7/1/1934)

Mon Mouton. Tu a dû lire Mauriac ? Une révélation : pour une fois il abandonne la fange et rencontre la sainteté et, ma foi, je le trouve tout simplement splendide, que t'en semble ? je te souhaite de la rencontrer cette « âme prédestinée » qui t'inondera de lumière. Sais-tu que je me prends parfois, toute vieille que je suis, à rêver tes 25 ans... et de ce que je ferais. L'agrégation,

---

<sup>42</sup> **Marcel Prévost** est un romancier et auteur dramatique français, né à Paris (8<sup>e</sup> arrondissement) le 1<sup>er</sup> mai 1862<sup>1</sup> et mort à Vianne le 8 avril 1941 Il triomphe en 1894 avec *Les Demi-vierges*, son roman le plus célèbre. Il décrit en forçant le trait les ravages que la vie parisienne et l'éducation moderne sont censés faire chez les jeunes filles. Le roman est ensuite adapté à la scène et créé avec un grand succès au *Théâtre du Gymnase* le 2 mai 1895. Le terme « demi-vierge », passé dans le langage courant, désigne une jeune fille affranchie mais cependant vierge.

Il influencera l'étudiant Jean Onimus dans les articles que ce dernier publia dans l'Echo de Paris sous le nom de H.Roumieux.

certes oui, mais comme base, un échelon d'où je m'évaderaï avec les qualités littéraires qui sont tiennes. Et à ma dernière heure, et bien j'aurais la joie de me dire que le monde s'est amélioré parce que j'ai écrit.

### *Démission*

Je viens probablement de faire une bêtise : j'ai expédié à Delage une lettre courte est sèche pour lui annoncer ma démission. Voici les faits : j'ai constaté subitement aujourd'hui qu'on avait sauté un paragraphe de mon article sur Mauriac. Vous ne pouvez pas imaginer la fureur dans laquelle j'étais. C'est sous le coup d'une vraie rage que je lui écris. Il est certain que mutilé comme cela mon article est stupide. Voyez le dernier paragraphe : « en regard Mauriac nous décrit une faune humaine etc. » Cet « en regard » n'a aucun sens puisque la 2<sup>ème</sup> partie du diptyque est supprimée.

Dans ces conditions il est impossible de collaborer à ce journal. Je n'admets pas qu'on mutile ainsi un texte. Après tout, j'ai bien fait. C'est donc fini et que Delage et son journal aillent au diable !

Je reprends ma lettre... j'ai fait l'imbécile et je vais me rendre ridicule. J'avais dans ce journal une excellente occasion de dire un peu ma pensée sur une foule de choses et voilà que je la perds par une sottise vanité. Je suis furieux contre moi-même. Je n'ai plus qu'un espoir, c'est que Delage passera outre et refusera ma démission. C'est d'autant plus idiot que Des Portes l'a raconté que Delage avait réuni 2 millions pour lancer un hebdomadaire l'an prochain et qu'il ferait appel aux collaborateurs de la page. Il paraît qu'il me réservait la critique littéraire. C'est du moins ce qu'il a dit au banquet du 12 auquel je n'ai pas assisté.

*Ma « désillusion » sur la jeune fille moderne (article à l'Echo de Paris)*

### Lettres de Jean

J'étais hier soir au cercle de l'Echo de Paris. On a bien travaillé. Delage a critiqué Des Portes, ce qui m'annonce un dégommege prochain et dans ce cas c'est évidemment moi qui serais président. Si je parviens à rester à Paris l'an prochain, je pourrai exercer ce rôle. Il comporte des avantages (visites aux écrivains, relations, etc.). Avec un journal comme l'Echo à sa disposition, il y aurait moyen de faire des tas de choses.

Vu Delage ce matin. Il m'a dit que le recteur de la fac catho de Lille s'était ému de mes articles. Il était très pressé et j'ai à peine pu lui parler. Encore 6 lettres dont une de la petite Maupilier sous double enveloppe, longue de 4 pages et pleines de gentillesses : voilà une jouvencelle qui grille de se voir mariée. Tout cela est parfaitement hilarant. Par contre, de la khâgne de HenriIV, une lettre admirable, un peu gosse parfois. C'est un éreintement de la danse, etc.

Delage en me congédiant s'est fichu de moi en me prédisant que tout cela se terminerait par un mariage. Je me le tiens pour dit !

Débané, au lit (grippe), se console avec mes correspondantes...

Mon article fait des ravages. Vernet me dit que les Chartistes du beau sexe m'en veulent à mort et s'imaginent que je suis un vieux misanthrope gâteux...

J'ai vu Delage ce matin qui s'est montré plus aimable encore que l'autre jour. Il m'octroie pour samedi deux colonnes dans l'Echo et ma foi je suis un peu ennuyé : j'ai pris une position évidemment exagérée et je ne veux pas reculer. C'est d'autant plus difficile que les 4 lettres que j'ai reçues sont toutes contre moi.

J'ai une lettre charmante d'une étudiante de Clermont. Elle est si gentille, idéaliste, enthousiaste, pieuse, que j'ai presque envie de lui écrire pour la féliciter. Les autres lettres sont idiotes.

#### Réponse de son père avec avis de James (5/12/1933)

Mon cher Jean. James m'a fait ses remarques sur tes articles de l'Echo. Il me dit t'avoir écrit et sa lettre a dû t'amuser. Tu nous l'enverras. L'ineffable James admire l'action moralisante de tes observations sur les étudiantes. Tes articles, dit-il, se lisent avec intérêt par tous puisque tu as eu l'esprit de n'y mettre aucune citation latine ou grecque. James ne s'étonne que du nombre énorme de lettres que tu reçois. Il est convaincu que tu dois jouer un rôle moral, celui de confesseur de jeunes filles égarées dans l'université. Mais ce qui est vraiment drôle, c'est l'avenir qu'il entrevoit pour les étudiantes qui ont raté concours et examens après un stage prolongé dans les facultés. Ce qui leur est réservé, c'est de devenir des courtisanes savantes. Ces Célimène de mœurs libres tiendraient salon littéraire. J'ai rarement entendu des insanités pareilles et tu as certainement dilaté ta rate d'un rire homérique !

## DIVERS

*Lettre d'Etienne à Henri (Pit) et Adeline (Mime)*

Mes chers,

Je suis en retard pour vous donner de mes nouvelles. Je pense souvent aux bons moments passés à Cap d'Ail, mais pour écrire, je ne trouve pas le temps. Mon rhume va mieux, mais si je ne sortais pas, il serait depuis longtemps parti, quoiqu'on aimerait rester près du feu à lire, écrire ou casser des noix ! (...)

J'ai envoyé à Jean du miel, il m'a répondu par une lettre qui m'a fait grand plaisir. C'est qu'il écrit d'une façon si parfaite qu'on a du plaisir à lire son style épistolaire.

Avec mon ouvrier, j'ai sorti le noyer qui se trouvait au jardin. L'arbre est en plus mauvais état que je ne le croyais et le tronc ne sera pas d'une vente facile. Trois grosses racines étaient vermoulues du fait qu'on avait jadis enterré le cadavre d'un porc dont nous avons retrouvé les ossements.

Mon troupeau de moutons augmente mais j'ai dû tuer une brebis après qu'elle eut mise bas. Son jeune n'a vécu que 24 heures. La brebis était atteinte d'hydropisie et la viande n'était bonne que pour les chiens. (...)

Le Maire est toujours la même, assez souvent de mauvaise humeur, sa famille lui donne parfois des tracas. Un de ses fils était allé travailler aux fortifications du Rhin parce qu'on y était mieux payé mais il a quitté deux jours après : on y travaille jour et nuit à l'électricité !

L'exposition d'apiculture à Paris a lieu du 15 au 20 février au Parc des Expositions. Il y aura probablement beaucoup de miel car on se plaint de la mévente du miel. (...)

Nous voici bientôt en février et les journées s'allongent : c'est avec impatience que j'attends le mois de mai !!

Je vous embrasse mes chers bien cordialement.

Etienne.